



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

EXTRAORDINAIRE DU MERCURE

GALANT. 807157

QUARTIER D'OCTOBRE 1683.

TOME XXIV.



Imprimé à Paris: & se vend
A LYON,
Chez T. AMAURY, Rue Mercière,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,

Et en la Boutique Court-Neuve du Palais
AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.
QUARTIER D'OCTOBRE
TOME XXIV.



*L'ſemble, Madame, que
le Public ſoit entré dans
les ſentimens d'eſtime
que j'ay pour vous, puis
qu'il continue toujours
à me fournir dequoy vous envoyer
tous les mois un agreable Recueil de
divers Ouvrages, dignes de vous
Q. d'Octobre 1683. A*

occuper. Vous ne douterez point que celui par lequel je commence ce XXIV. Extraordinaire, ne mérite d'être lu avec une entière attention, lors que le nom de l'Auteur qui est à la fin, vous aura appris à quelle excellente plume nous en sommes redevables. Les Pièces qui le suivront ont toutes leur agrément, & il sera difficile que vous ne soyez contente, & de leur diversité, & de la manière spirituelle dont vous trouverez chaque matière traitée. Vous en dire davantage, ce seroit chercher à vous prévenir. Et que serviroit de le vouloir faire, puis que vous jugez de tout par vous-mesme, & qu'estant aussi éclairée que juste, vous ne refuserez jamais à ce qui est bon, l'approbation qui lui est due?

SSSS2:2S22SS:22S222

CONVERSATION.
ACADEMIQUE,

Dans laquelle il est traité des
bonnes, & des mauvaises qua-
litez de l'Air.

A Madame la Comtesse de C. R. C.

VOus m'avez témoigné,
Madame, que l'Entretien
Académique, dont je vous fis
part au mois d'Avril de l'année
1680. ne vous avoit point déplû;
& vous m'avez mesme demandé
tant de fois des nouvelles de cet
illustre Abbé, chez qui l'on parla
du sommeil de l'apresdînée, que
je crois encore vous faire plaisir

A ij

4 *Extraordinaire*

en vous apprenant son retour, & ce qui s'est dit dans une autre Conversation, où je me suis aussi heureusement trouvé que la première fois. Il y avoit longtems que nous n'avions veu cet Abbé dans la Province ; mais quoy qu'il soit infirme, il ne laisse pas d'entreprendre des Voyages pénibles pour le service du Roy, & de ses Amis, & d'agir comme s'il se portoit bien. Je vous avoüe que sa patience est merveilleuse, mais en pratiquant cette excellente vertu, il croit arriver à toutes les autres. Pour vous, Madame, qui ne pouvez souffrir de retardement à tout ce que vous souhaitez, je m'imagine déjà que vous estes impatiente de sçavoir sur quoy a roulé nostre Entretien.

du Mercure Galant. 5

Je vous diray donc qu'estant allé voir cet illustre Abbé, je le trouvay avec la Troupe choisie, qui ne l'abandonne pas quand il est en ce Païs, & un Conseiller qui sortit quelque temps apres que je fus arrivé. Comme ce Conseiller est d'une grande prestance, cet Homme, dit M^r le Marquis, a l'air d'un veritable Magistrat. Oüy, repliqua l'Abbé, c'est un Juge fort entendu dans sa Charge, & plein de courage pour la justice, & pour les intérêts de sa Compagnie. Il porte cela sur son visage, dit le Chevalier, il n'y a qu'à le voir. On a quelquefois de la peine à le retenir, tant il a de feu & de vivacité, ajouta le Président. Cette chaleur, dit le Docteur,

A iij

est un effet de son tempérament, qui estant sanguin , le rend violent & prompt. Il est vray que nous devons beaucoup à nostre compléxion, dit l'Abbé; & si l'heureuse naissance fait les bonnes mœurs, il est encore vray, pour en revenir à l'air dont nous parlions , qu'il contribuë extrêmement à la fortune des Hommes. Isabelle, Reyne d'Espagne, disoit ordinairement que la bonne mine leur servoit d'une Lettre de recommandation assez ample. En effet, quand une Personne bien faite vient à nous , son air nous prévient d'abord en sa faveur; & le Duc de Guise, parlant dans ses Mémoires de l'Action héroïque qu'il fit à Naples, lors qu'il appaisa tout seul une troupe de

Séditieux , ce Prince dit que les Gens de qualité ont un je ne-sçay-quoy dans le visage , qui fait peur à la Canaille. Jules César paroissant devant ses Soldats mutinez , les arresta d'une seule parole ; & Auguste étonna les Légions d'Antoine par sa présence. Dans le temps des Guerres de Paris , le Garde des Sceaux Molé , en se montrant sur les Degrez du Palais , désarma & appaisa le Peuple qui le cherchoit pour s'en défaire. Il est donc constant qu'il y a un certain air dans les Personnes , & un certain caractère sur le visage , qui nous inspire de l'estime , de la crainte , & de la vénération. Comme aussi il y a un certain air , & un certain caractère qui nous cause de la dé-

A iij

fiance, de l'aversion, & du mépris. De-là viennent ces visages favorables, ou malencontreux, dont la mine seule semble nous annoncer d'abord quelque bonheur, ou quelque malheur à venir. Tel estoit Montagne, qui sur le simple crédit de sa présence, & de son air, nous assure que des Personnes qui ne le connoissoient pas, se fioient en luy, soit pour leurs propres affaires, ou pour les siennes; & que mesme dans les Païs Etrangers, il en avoit tiré des faveurs rares & singulieres. Il fait quelques petits contes sur le sujet des choses qui luy estoient arrivées, qui sont assez remarquables.

L'Abbé ayant cessé de parler; ne peut-on pas ajouter à tous

du Mercure Galant. 9

ces Exemples, dit le Marquis, la bonne mine du Roy, sa taille, son grand air, & ce caractère plein de majesté, & de sagesse qui l'accompagne toujours? C'est par-là qu'il terrasse les Ennemis, aussi bien que par la force de ses Armes, & qu'il s'attire les respects, & l'amour de tous ceux qui l'envisagent. On a eu bien raison de mettre entre les premières maximes de regner, qu'il falloit pour remplir dignement la Royauté, le port, la taille, & la bonne mine, qui ne sont autre chose que le bon air qui charme par des vertus secrètes de l'ame. Car il ne faut pas s'imaginer que le corps luy tienne lieu d'une honteuse prison; c'est un Temple où cette

petite Divinité se plaist davantage, plus il est pur & net au dedans, & beau & magnifique au dehors.

Neantmoins Scaron a dit,

*Souvent un vilain corps loge un
noble courage;*

*Et c'est un grand menteur souvent
que le visage.*

Oh, pour Scaron, interrompit le Chevalier qui n'avoit point encore parlé, & dont j'admirois le long silence, il n'avoit garde de s'expliquer autrement. Il estoit trop intéressé à défendre le party de la laideur, & de la difformité, car il n'avoit pas le visage plus beau que le corps, & chacun sçait comme il estoit fait; mais M^r de Corneille a dit bien plus vray que M^r Scaron, quand il assure que tout le mon-

de veut estre beau , & bien fait,
*Et que si nous estions artisans de nous
mesmes,*

*On ne verroit par tout que des beautez
suprêmes.*

Cela dépend de Dieu , & non pas de nous, dit l'Abbé, *ipse fecit nos, & non ipsi nos.* Il s'est réservé à luy seul, le secret de la naissance des Hommes , & l'a rendu impénétrable à leur curiosité. Nous ne sçaurions donc connoistre pourquoy celuy-cy a un air qui plaît , & celuy-là un air qui rebute & qui dégousté ; mais M^r le Docteur, dites-nous un peu à le bien prendre , ce que c'est que l'air , car les Orateurs, les Poètes, & les Philosophes en parlent diversement.

L'air , répondit ce Docteur,

peut estre considéré en trois manieres, comme Elément, comme Température, & comme Mode ou Maniere. Pour moy, je croy que c'est l'expression des autres Elémens, & du mouvement de tous les Corps, qui participe à toutes leurs bonnes ou mauvaises qualitez. Ainsi l'on dit, l'air du temps, l'air du feu, prendre l'air, pour dire recevoir cette transpiration des corps dans sa source, & dans toute son étendue. On donne ordinairement le nom d'air à toute cette Matiere liquide & transparente dans laquelle nous vivons, & qui est répandue de tous costez à l'entour du Globe, composé de la terre & de l'eau. En effet, quelques Philosophes prétendent que les

Cieux sont fluides , comme un grand air vague & spacieux , dans lequel les Etoiles & les Planetes se promènent comme les Poissons dans la Mer , & les Oiseaux dans les Nuës ; & le Philosophe de Cour (car enfin il faut raisonner à la mode aujourd'huy) cet Auteur , dis-je , veut que les Cieux soient fluides , & de la nature d'un air tres-subtil , & tres-purifié. Les Anciens ont aussi confondu les mots de Ciel , & d'Air ; en parlant de la Partie que nous voyons ; & l'on dit tous les jours , apres la Sainte Ecriture , les Oiseaux du Ciel , ils volent dans le Ciel ; pour dire , les Oiseaux de l'air , ils volent dans l'air. En effet , l'air entre dans la composition du Ciel , &

le Ciel semble estre un air condensé. Un Moderne a eu raison de dire, que l'air est un étrange & admirable composé, & que pour le bien connoistre, il faudroit connoistre auparavant la nature de tous les Corps qui entrent dans sa composition. Comment donc le concevoir dans cette simplicité qui luy est nécessaire pour estre Elément? Car dans la composition où il se trouve presque toujours, par le mélange des autres Elémens, & de tous les Corps qui s'exhalent continuellement de la Terre, on ne peut dire précisément ce que c'est. Le Philosophe de Cour, dénie à l'air le nom & la qualité d'Elément, & dit que par sa subtilité il est seulement sembla-

ble au premier Elément des Car-
réfiens. Quelques - autres di-
sent que c'est une portion de la
Matiere premiere , débrouillée
& purifiée par la Lumiere. La
pensée de cet Ancien est jolie,
qui disoit que l'Air estoit la vître-
rie de l'Univers, par où les Crea-
tures voyent tous les Objets
comme dans un Miroir , par la
reflexion de cette Lumiere. C'est
luy qui conserve les couleurs in-
visibles qui peignent tous les
Objets dans nos yeux , quoy qu'il
soit sans couleurs , puis que tous
les Objets transmetent leurs es-
peces en luy , ce qu'ils ne pour-
roient pas faire s'il avoit quelque
couleur , comme nous voyons
tout rouge , ou tout jaune , dans
un verre qui est peint de la sort,

Un Philosophe moderne dit que l'air n'est pas visible, parce qu'il est trop délié; mais qu'autant qu'on le peut voir par la respiration, ou par les Arquebuses à vent, il est de couleur grisâtre, A propos de la couleur de l'Air, s'écria le Chevalier, en regardant le Marquis; ne vous souvient-il point de ce prétendu Sorcier, qui nous disoit un jour qu'il avoit veu le Vent, & qu'il estoit rouge, jaune, & bleu? Il est beaucoup de semblables Visionnaires, répondit le Marquis; & je croy qu'il s'en trouve aussi parmi les Philosophes; mais laissons parler M^r le Docteur, car il a sans-doute de belles choses à nous dire. Après un modeste sous-rire, le Docteur reprit son

Discours de la sorte.

Les Philosophes donnent à l'Air des figures bien différentes, & le mettent en tant de postures, qu'il est impossible de le connoître tel qu'il est en effet. Quelques-uns disent que les gouttes d'eau & de rosée, qui tombent de l'air estant rondes, cet Elément est de figure ronde, parce que les parties doivent avoir l'inclination du tout; mais en vérité, je trouve cette raison badine, car hors la Terre, les autres Eléments qui sont toujours dans l'agitation, & dans le mouvement, n'ont point de figures certaines & naturelles. Encore s'il est vrai que la Terre tourne, il faut croire qu'elle en change de temps en temps, puis qu'elle s'éboule, &

Q. d'Octobre 1683. B

s'écorne souvent, comme parlent ceux qui suivent cette opinion. Ainsi on dispute fort inutilement, si la Terre est ronde, ou sphérique; si le Feu est ovale, ou pyramidal; si l'Eau est plate, ou sphérique; & si l'Air est rond, ou triangulaire. Les Cartésiens disent que le second Elément, auquel ils donnent le nom d'Air, n'est autre chose que les parties de leur Matière subtile, qui pour estre plus grossieres s'arrondissent sans cesse; que l'Air le plus grossier a la propriété de se dilater beaucoup, & qu'il se mesle aisément avec la Matière subtile. Quelque autre assure qu'il est droit, quand il est lent; c'est à dire, dans la gravité; mais que lors qu'il est furieux & tur-

bulent, & si vous voulez tourbillon, il est un peu courbé, & d'une figure circulaire; mais je croy qu'il n'a point d'autres figures que celles du corps qui le renferme. Quoy que sa couleur soit imperceptible, comme nous avons dit, il est neantmoins transparens, parce que ses parties estant toujours en action, laissent un grand vuide entre elles, & ce vuide est rempli des rayons des Corps lumineux. L'air que nous respirons est visible, parce que ce sont les fumées du cœur que l'air extérieur cõdense & épaisit, quand il est froid; & plus la Personne est d'une complexion forte & robuste, & plus elle pousse d'air quand elle est agitée, principalement en Hyver qu'il

B ij

sort de la bouche à gros flocons. Pour son odeur, les Philosophes que j'ay déjà citez, assurent qu'elle est souvent mauvaise. Enfin il est chaud, humide, & léger; mais quelques Modernes prétendent, qu'il est froid, & pelant; & d'autres, qu'il n'est froid, ou chaud, que selon les divers mouvemens qu'il souffre. Ainsi, lors qu'on dit qu'il peut devenir feu, on veut dire qu'il peut s'échauffer jusqu'à ce suprême degré de chaleur. Quoy qu'il nous paroisse léger, il ne laisse pas d'estre estimé pesant, jusquelà que Reid, docte Medecin, a démontré qu'il ne l'est pas moins que la Terre; mais il est certain qu'il est médiocre en pesanteur, plus pesant que le Feu, & plus

léger que l'eau. Pour la hauteur, si nous en croyons M^r Rohaut, elle est de plus de quatre mille cinq cens quatre-vingts toises; & il tient qu'il n'y a point de Montagne assez haute pour nous élever au dessus de la plus haute surface de l'Air, ou de la premiere Région. Je me souviens pourtant, interrompit le Président, que M^r Bary raporte dans la Physique, qu'en Angleterre on monte d'un certain Tertre jusqu'à une certaine hauteur, où il n'y a plus d'air, & qu'à moins d'y porter des Eponges humectées, on y meurt. Cela se peut, reprit le Docteur, & tout ce que nous disons icy, n'est pas si positif qu'on ne le puisse contredire; mais pour continuer à vous

parler de cet Element , on ne peut changer sa veritable consistence. Il ne reçoit aucun mélange , & comme tel , l'Air est appelé Elément ; mais que celui que nous soufflons , que nous respirons , que nous voyons , & qui nous environne , ne soit qu'un même air , exempt d'aucun mélange , cela ne se peut soutenir. L'air que nous respirons est un souffle vital , composé de nostre ame & du mouvement de nostre corps. Celui que nous respirons , & qui nous environne , est composé des vapeurs , & du mouvement des corps extérieurs qui nous approchent ; & celui qui tient lieu d'Elément , est une substance extrêmement déliée qui se

fourre par tout , & qui remplit tous les lieux , d'où les corps se desunissent. Mais M^r le Docteur , dit le Marquis , quelle différence mettez-vous entre le Vent , & l'Air pris comme Elément ? Car selon moy , le Vent est un Air agité , & l'Air est un Vent en repos. Tous les Philosophes modernes définissent le Vent une agitation sensible de l'Air ; & selon M^r Bary , le Vent n'est autre chose qu'une agitation d'air , plus ou moins notable. L'Air est encore toujours le sujet du Vent , & une de ses causes efficientes. Enfin il sert de Théâtre à ces merveilleux Tourbillons. Ceux qui disposent des Vents (car il y en a qui les retiennent , & qui les lâchent

quand il leur plaist ,) ceux-là ,
dis-je , observent les différentes
qualitez de l'Air ; & je me sou-
viens d'avoir leu dans Théophraste , que les Brachmanes
avoient deux Tonneaux remplis
de Vent , qu'ils ne bouchoient
jamais que l'Air ne fust sec , &
tranquille , & qu'ils ne débou-
choient que lors qu'il estoit hu-
mide & tempestueux. Je sçay ,
continua le Marquis , qu'on dit
tous les jours , que les Vents
chassent & purifient l'Air , mais
cela s'entend de ce que les par-
ties les plus grossieres de l'Air se
subtilisent , & se raréfient par
cette agitation ; & voila ces
Vents qu'il a pleu aux Pilotes
de nommer de noms barbares &
inconnus , selon les lieux où cet
Air

Air est plus ou moins dans l'agitation. En verité vostre Philosophie est jolie, s'écria le Chevalier en riant, & elle seroit bien reçeuë de l'Université. Le Philosophe de Cour ne raisonne pas plus sérieusement que vous sur cette matiere, & j'aime autant vostre Air agité, qui est l'opinion de Pline, que son Météore composé de deux souffres différens & ennemis, que le froid condense si fort, que le Météore creve par cette contrariété, & fait le grand fracas que nous entendons.

Mais pourquoy, M^r le Chevalier, reprit le Marquis, ne voulez-vous pas que sous le bon plaisir de M^r le Docteur, je parle du Vent à ma fantaisie? Ne sçavez-

Q. d'Octobre 1683. C

vous pas que c'est une des choses inconnuës dans le monde ? Quelques-uns en attribuent la production au Soleil ; les autres , au combat que font les atomes ; les autres , aux vapeurs , & aux exhalaisons ; & enfin il y en a d'autres qui m'ont fait penser , que l'Air se meut de soy-mesme ; car je ne suis pas si visionnaire que vous le croyez , ny si ridicule sur le sujet des Vents , que celuy qui disoit que c'estoient les éternuëmens de ce grand Animal que nous appellons le Monde, comme l'Air estoit son haleine & sa respiration. Cette imagination estoit bien digne de Rabelais , qui dit que le Vent est le souffle de Gargantua. Dieu en est l'Authéur , au sentiment d'un

Prophete, & il peut aussibien le former de l'Air, que d'une autre matiere. Quoy que Pline que vous venez de citer, reconnoisse plusieurs sortes de Vents, comme les Vents de Mer & de Terre, tout cela n'est que l'Air, qui agit ou sur l'Eau, ou sur la Terre. Cet Auteur veut encore que le Vent soit un esprit vital, par lequel la Nature produit toutes choses. Et ce Vent, ou cet Air dont nous parlons, ne sont-ils pas les memes? Si cela est, répondit le Chevalier, je ne m'étonne plus que les Cavales d'Andalousie engendrent par le Vent; car l'Air ou le Vent, est un trésor qui contient toutes les semences, si nous en croyons Anaxagore. Et ne croi t-ce point par cette raison

C ij

que nous appellons un Cheval vifte, un Coureur, & que nous difons, aller comme le vent? Car les Chevaux qui naiffent du vent, & de telles Cavales, font je m'imagine d'admirables Coureurs pour leur legereté & leur viteffe, & pareils aux Chevaux volans, dont parle nostre Plin; mais à l'endroit que vous avez cité, il compare l'agitation du Vent dans la nature, à une Femme groffe, & dit que cet esprit vital, remuë dans fes flancs comme un Enfant dans le ventre de fa Mere. Ne voila-t-il pas une belle origine des Vents? Je ne puis encore m'empescher de rire, quand il nous dit qu'ils font plus mols que fermes. Quoy, les Vents ont de la moleffe, eux

qui sont si résolus qu'ils attaquent les plus durs Rochers, & les Bastimens les plus inébranlables, qui arrachent les Forests, qui renversent les Montagnes? Non, non. Je croy que leur tempérament est froid & sec, ce qui marque leur force, & leur courage. Vous badinez toujours, M^r le Chevalier, interrompit l'Abbé. Il est constant qu'il y a des Vents chauds, & des Vents humides. Oüy; mais, reprit le Chevalier, ce n'est pas en eux-mêmes qu'ils sont tels, mais par accident, & selon les lieux où ils soufflent, & la Saison qu'ils se mettent en Campagne. Je croy que M^r le Chevalier a raison, dit le Marquis, car quand on dit, ce vent-là amenera

C iij .

de la pluye, ce n'est pas qu'il soit pluvieux de sa nature, mais c'est qu'il amene, & fait tomber les vapeurs qui se résolvent en pluye. L'Air est donc un véritable Caméléon, capable de toutes sortes d'impressions. Tout froid qu'il est, il devient feu, selon les divers mouvemens qu'il souffle; mais ce qui est admirable, est que ces vents ou ces impressions d'Air, comme nous les avons appellez, ont leur révolution juste & périodique, de quatre ans en quatre ans, vers le commencement de la Canicule.

Quoy que je m'en tienne à l'opinion de l'Ecole, dit le Docteur, voyant que le Marquis s'estoit tenu, qui est que l'Air n'est pas le Vent, il est neant-

moins le Pere des Vents, & le
crible de la Nature, comme
parle un Ancien; mais un Mo-
derne l'appelle avec plus de rai-
son, le Compagnon du Soleil,
parce qu'il concourt avec luy à
la creation de toutes choses, &
à la formation des plus merveil-
leux Phénomènes de la Nature.
Il inspire ce que la Lumiere vivi-
fie, il purifie ce qu'elle dore, &
sert avec elle à éclairer tout l'U-
nivers. Anaximenes disoit que
l'air estoit l'esprit du Monde, &
qu'il estoit à l'Univers ce que
l'ame est au corps; que toutes
choses estoient engendrées de
l'air, & se résolvoient en air.
Enfin on peut dire de l'Air, ce
que S. Paul a dit de Dieu, *In quo*
vivimus, movemur, & sumus. II

C iij

nous fait voir les objets , mais il nous donne encore l'oüye , & l'odorat. Par son moyen nous sentons , & nous entendons. Tous nos Instrumens , & toutes nos Chançons , ne sont qu'un air mesuré & harmonieux. Il anime les uns , il inspire les autres. Une Chançon s'appelle un Air , parce que c'est un Mode , ou une façon de chanter ; mais encore parce qu'il faut de l'air pour le chanter , & que la Musique rend cet air harmonieux par les différentes notes qui le composent. En effet, l'air agité par la voix, frappe agréablement nos oreilles ; ce qui a fait dire à un Ancien , qu'une belle Ode , qui est la mesme chose qu'une belle Chançon , estoit un air qui voloit dans les oreilles. Il

Il y a des Païs mesme où l'air fait les belles Voix , & où tous les Hommes chantent bien. Vous demeurerez d'accord de cette verité, puis que selon Aristote, la Voix & les Instrumens ne sont qu'une répercussion de l'air inspiré.

L'air est encore un excellent médiateur entre l'eau & le feu. Il corrige celui-cy , & tempere celle-là. Il est naturellement Amy de la Terre ; mais ce qui relève davantage la noblesse de cet Elément, c'est que quelques Philosophes ont crû que le Dieu unique & souverain , n'estoit autre que l'Air. Le Docteur ayant cessé de parler , comme s'il n'eust eu plus rien à dire ; Oh je me doutois bien que les An-

ciens en avoient fait un Dieu, reprit le Chevalier ; mais moy, je vous dis que c'est un Démon en subtilité , & en malice , qui rend tous les corps agiles , & qui penetre toutes choses , sans les rendre plus pesantes lors qu'il les remplit. C'est un grand faiseur de Fusées, & de Feux d'artifices, qui forme les Météores, & qui les renferme dans son sein ; mais c'est aussi un grand tireur de quinte - essences , qui sçait distiller avec le feu élémentaire, les influences & les proprietez occultes des Etoiles , & des Planetes. Peu s'en faut que je ne l'appelle Souffleur & Charlatan ; mais enfin il est le mieux logé de tous les Elémens , puis qu'il habite dans trois regions différentes,

& que le Feu , l'Eau & la Terre demeurent toujours où Dieu les a placez. Il devoit ce me semble, avoir quatre Régions , afin de partager les quatres Saisons de l'année. Il est chaud dans la haute région proche du Feu élémentaire. I est plus fraîchement dans la moyenne , & d'une maniere plus temperée dans la basse , puis que cette Région est tantost chaude , & tantost froide. Pline qui connoissoit cet Elément , & qui peut estre en avoit reçu quelque incommodité , dit qu'il est cause de tous les malheurs qui arrivent aux Hommes , & le compare à un Sujet rebelle qui fait sans cesse la guerre à la Nature. Les Vents qui sont les Soldats de l'Air , font tous les

ravages qu'il leur commande, & ne se retirent jamais de la mêlée sans estre chargez de butin.

Toute la Compagnie ne pût s'empescher de rire de ce qu'avoit dit le Chevalier ; mais l'Abbé prit la parole, & s'adressant au Docteur d'un air plus sérieux, Mais nostre ame n'est-elle point de la nature de l'air, puis que selon la pensée d'un Ancien, l'air & l'esprit ne sont qu'une mesme chose ? Pour moy je croy que nostre ame est un air tres subtil, & soit qu'elle anime nos corps, ou qu'elle s'en sépare, elle en a toute la ressemblance autant qu'elle peut estre visible. Lorsque je la considere comme sensitive ou animale, ou comme immortelle, je n'en puis avoir na-

turellement d'autre idée. Diogenes estoit de vostre sentiment, répondit le Docteur; & Héraclite & les Stoïciens estoient encore de cette opinion. Ils vouloient que nostre ame fust une évaporation d'humeurs incessamment coulantes, ou un vent. L'esprit des Insectes, disent les Chymistes, est la plus pure portion de l'air, & cette pure portion de l'air est le lien qui unit l'ame avec le corps. L'ame des Végétaux est aussi aërienne, & c'est pourquoy le corps qu'elle anime veut toujours s'élever en l'air. La sainte Ecriture exprimant de quelle maniere le premier Homme fut animé, dit que Dieu luy souffla dans le corps un esprit de vie. Or qu'est-ce qu'une

évaporation, qu'un vent, qu'un soufle, sinon l'air que nous respirons, ou quelque chose qui luy ressemble? Mais vous sçavez que M^r l'Evesque de Meaux, dans ce beau Discours qu'il a fait sur l'Histoire Universelle, nous défend de croire que nostre ame soit un air subtil, ny une vapeur déliée; parce que le soufle que Dieu inspire, & qui porte en luy-mesme son image, n'est ny air ny vapeur. Je sçay cela, dit l'Abbé, & d'autres Docteurs me l'ont appris; mais nous ne parlerons pas icy sur les Bancs. Quoy qu'il en soit, reprit le Docteur, l'air contribuë non seulement à toutes les belles qualitez du corps & de l'esprit; il inspire & regle tous les mouvemens de l'a-

me, ce qu'il est facile de faire voir, si nous le considérons comme température.

L'éloquent Evêque que je viens de citer, dit que les Elements furent alterez par le deluge, & que l'air chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de cette corruption ; & il y a bien de l'apparence que la Nature se sentit la premiere de la corruption des Hommes, qu'elle fut affoiblie, & qu'il demeura en elle-mesme une impression éternelle de la vangeance Divine. Mais enfin, pour que l'air soit salubre, il faut qu'il soit temperé, ny trop grossier, ny trop subtil. Ainsi l'on dit une bonne température d'air, une bonne constitution d'air. Sa subtilité ne

fait pas sa bonté, il est aussi dange-
reux trop subtil, que trop gros-
sier. C'est pourquoy dans la su-
périeure Region, où il est dans
sa plus grande subtilité, nous n'y
pourrions pas vivre. Cette subti-
lité rend ses parties trop aiguës,
& trop pénétrantes; & les lieux
trop élevez sont contraires aux
poitrines foibles, & délicates. Un
Voyageur nous assure, qu'allant
voir un Hermite sur le Mont Ara-
rath, dans l'Arménie, il monta
jusques à la Region de l'air, où se
forment les nuages; que la plus-
part de ces nuages estoient ob-
scurs & épais, les autres extré-
mement froids & pleins de neige,
& qu'il y fût mort, s'il y eût de-
meuré encore un quart d'heure.
Lors que l'air est trop grossier,

ses parties trop épaisses & trop massives engraisent & tuënt la poitrine , & les parties où elles s'attachent par le moyen de la respiration. Il faut donc laisser l'air grossier aux Pituiteux , & le subtil aux Mélancoliques. Pour moy , dit le Chevalier , j'aime à respirer le grand air. Outre que je m'en porte mieux , il me rend l'esprit plus gay & plus agreable , il me donne mesme des pensées plus nobles & plus relevées , & je vous assure que j'y trouve quelque chose de divin & de surnaturel , que je ressens visiblement en moy - mesme. Vous estes du naturel des Arbres , interrompit le Président , qui aiment beaucoup l'air , ou plutôt comme ces Peuples de Siam qui l'adorent , &c

Q. d'Octobre 1683. D

qui n'ont point d'autre tombeau
après leur mort, que d'estre sus-
pendus en l'air. Mais je suis bien
aise que vous soyez reconcilié
avec cet Elément, depuis tantôt.
Il ne s'agit plus de nôtre querelle,
reprit le Chevalier. Je l'aime
quand il me fait du bien, mais
je ne suis point Aëriste, & je ne
souhaite pas que mes funérailles
se fassent en l'air. Je n'aime pas
non plus ces airs voraces, qui ren-
dent les Peuples faméliques, &
qui tuënt la poitrine, comme
nous a dit M^r le Docteur, mais
un air comme celui de l'Egypte,
qui inspire la sobriété & l'absti-
nence. Les Hermites de l'an-
cienne Thebaïde estoient de vô-
tre goust, dit l'Abbé, ils avoient
choisy exprés ce lieu-là pour leur

du Mercure Galant. 43

retraite ; aussi est-cé un vray pais
d'Hermites. Je vous avouë ma
foiblesse, reprit le Chevalier, ce
n'est point par le mesme esprit
que j'aime le grand air ; mais c'est
que je suis tout différent de moy-
mesme dans les lieux bas, ob-
scurs & desagreables ; au lieu que
les belles vûes, les belles Mai-
sons, les belles Personnes, me
charment, & me donnent une
nouvelle vie. Toutes ces choses
nous inspirent je ne sçay quel air
doux & tendre, qui nous rend de
belle humeur, & de bonne com-
pagnie.

*Je ne puis respirer l'air de ces riches
Plaines,*

*Qu'échauffent les Zéphirs, de leurs
tièdes haleines ;*

*Je ne puis de ces Prez voir l'émait
précieux,*

44 *Extraordinaire*

*Où tant de vives fleurs éblouissent
les yeux ;*

*Entendre de ces eaux l'agréable mur-
mure ,*

*Contempler de ces Bois la verte che-
velûre ,*

*Que je ne sois touché de quelque
● sainte horreur ,*

*Et ne sente les traits d'une sainte
fureur.*

Cela m'arrive dans tous les
beaux Lieux dont parle ce Poëte,
& principalement en celui - cy,
où il me semble que ma vûë s'é-
chauffe , où vôtre vûë , qui est
proprement vôtre air , m'anime
& me donne plus d'esprit que je
n'en ay d'ordinaire. Qu'est - ce
qu'un beau jour , pourluyvit - il,
qu'une continuation d'air , que le
Soleil dore & purifie , qui fait

maître & anime toutes choses :

Qu'est-ce aussi qu'une sale journée , qu'une continuation d'air corrompu , pareil à ce vilain brouillard dont parle Ovide dans ses Metamorphoses , qui est l'origine de la peste , & des maladies contagieuses ,

*Principio Cælum spißa caligine terras
Pressit.*

Qu'est-ce, dis-je, qu'une journée triste & pluvieuse , sinon un air épais & fumeux , qui veut suffoquer toute la Nature , & qui la rend asmatique , & sans respiration , si j'ose parler de la sorte devant un Docteur , qui veut qu'on soit sérieux jusque dans les plus petites choses , quand il s'agit de Philosophie ? Après qu'on eut applaudy d'une maniere un peu

railleuse à ce que le Chevalier venoit de dire , le Docteur reprit ainsi.

Chaque lieu a son air , qui a ses proprietez différentes , & quelquefois merveilleuses. Juvenal dit que dans une certaine Contrée de l'Espagne , l'air y teint naturellement la laine des Brebis d'une tres-belle couleur , & qui estoit fort estimée chez les Romains. Les Peuples qui habitent divers Climats , ont aussi diverses qualitez. Icy l'air rend les Hommes tristes & melancoliques , là gays & éveillez ; icy sobres , là gourmans ; icy lâches , & à genéreux ; icy chastes , là debanchez. On attribüe le long âge des Suédois à la pureté de l'air qu'ils respirent dans les

Montagnes dont ce Royaume est remply. Il y a aussi des Lieux, comme Aiguemorte en Languedoc, où l'on ne vieillit guere, à cause de l'intempérie de l'air. Mais bien plus, ceux qui en respirent un autre que le natal, prennent les mœurs & les complexions des Peuples avec lesquels ils habitent. Il est vray, dit le Marquis, & Voiture écrit galamment à Mademoiselle Paulet, en parlant de l'Afrique, où il estoit, *Ne vous étonnez pas de m'oïr dire des Galanteries si ouvertement, l'air de ce Pais m'a déjà donné je ne sçay quoy de félon, qui fait que je vous crains moins ; & quand je traiteray désormais avec vous, faites état que c'est de Turc à More. Vous sçavez, continue-t-il, que*

l'Afrique est le Pais de l'Amour, des emportemens & des violentes passions ; ainsi il rend les Gens félons, amoureux & emportez.

Vous estes toujours galant, M^r le Marquis, reprit le Docteur, mais l'Autheur de la Recherche de la Verité est assez de vôtre sentiment. Il prétend que l'air fait le mesme effet en nous, que le suc des viandes dont nous tirons nôtre nourriture. Or chacun voit les incommoditez qu'on reçoit des méchantes viandes que l'on prend, & combien elles altèrent le tempérament & la santé. Mais cet Autheur va encore plus loin. Il dit que l'air pénètre les poulmons, & s'insinuë dans le sang, ce qui aporte un tres-grand changement à nos humeurs & à nos

nos inclinations , & que de la différence de l'air qu'on respire en différens Climats , vient la différence des esprits. Là où il est grossier, gras & pesant, les Hommes y sont plus mous , plus stupides , & plus mélancoliques ; là où il est pur, subtil & délié , les Hommes y sont plus enjouez , plus spirituels , & plus agiles. Mais, interrompit le Président , ne peut-on pas dire que comme il y a quatre Elémens , qui composent le tempérament de tous les Hommes, il y a aussi quatre sortes d'Esprits, par rapport à ces quatre Elémens, les Igneux , les Aériens , les Aquatiques , & les Terrestres , qui sont encore divisez chacun en deux ordres. Il y a ceux qui sont animés du feu qui fait briller les

Q. d'Octobre 1683. E

Astres , ils sont courageux , hardis , habiles , aimables & bienfaisans ; & ceux qui brûlent du feu qui embrase les Comètes , sont malicieux , ambitieux , & cruels. Il y a ceux qui ressemblent aux eaux pures & claires des Fontaines , ils sont nets , doux & paisibles ; les autres , comme ces eaux croupissantes & fangeuses des Marais , sont lents ; paresseux , sales , malicieux & couverts. Les Terrestres sont quelquefois comme ces belles Plaines fleuries & tapissées de verdure , ils sont féconds , agréables , fermes & solides ; les autres qui sont plus souterrains , sont avares , opiniâtres , impudens , & brûlans. Et pour les Aériens dont vous avez parlé , les uns sont affables , complaisans ,

du Mercure Galant. 57

inventifs , agissans , & de belle
humeur ; & de ce genre sont les
Personnes de Cour, les honnestes
Gens, les jolies Femmes , enfin
les Gens de qualité , d'honneur,
& tous ceux qui composent ce
qu'on appelle le beau Monde , &
qui sont propres à la Conversa-
tion ; ceux-là avec raison sont du
grand air , & sont tout de bon
air. Mais ceux qui dégénèrent
sont grands mangeurs , grands
rieurs , vains flatteurs & dissolus ;
pour les autres ; semblables à l'air
agité , à cet air obscur & nua-
geux , qui produit les orages &
les tempestes ; ils sont colères,
ombrageux , impatiens , incon-
stans & broüillons. Ce que vous
venez de dire est parfaitement
beau, répondit le Docteur, j'ay lû

E ij

§2 *Extraordinaire*

quelque chose de semblable; mais le tour que vous y avez donné me le fait paroître tout nouveau. Je sçay peu de Gens qui se servent de leur lecture aussi bien que vous. Mon Dieu, M^r le Docteur, reprit le Président, ne me louiez pas tant d'un peu de memoire, qui pour le petit service qu'elle me rend aujourd'huy, me fait tous les jours mille supercheries. Le Docteur, pour ne pas pousser plus loin le Compliment, reprit ainsi la parole.

La diversité de l'air fait la diversité des maladies, & on peut voir là-dessus le Livre qu'Hippocrate en a fait. L'air est quelquefois si corrompu, qu'il fait mourir les Créatures qui le respirent. Il y a des Régions où les

animaux mesme ne peuvent vivre , & il n'arrive jamais de grandes pestes, qu'il n'en meure beaucoup dans les lieux où est la contagion. Personne n'ignore sur ce sujet la délicatesse des fleurs , & sur tout des Oeillets, qui meurent au méchant air. Mais peut-estre ne sçavez-vous point , que les Peuples du Japon sont si prévenus que l'air est mal sain , & contraire à l'Homme , qu'ils ne souffrent pas que leur Dairo ou Empereur soit jamais découvert à l'air. Mais bien plus , il y a des Hommes si délicats, qu'ils distinguent l'air d'une mesme rue , & qu'ils assurent que celuy de la main droite est plus pur que celuy de la main gauche , & qui séparent ainsi l'air en marchant , avec

E iij

une grande subtilité. Cette remarque estoit digne de moy, interrompit le Chevalier ; mais je veux vous dire quelque chose de plus veritable & de plus solide, touchant la corruption de l'air. Vous avez lû les Mémoires de Pontis, cependant je croy que vous ne serez pas fâchez que je vous fasse ressouvenir d'un accident fort remarquable, que rapporte cet Auteur. Il dit qu'après qu'on eut levé le siege de Louvain, l'Armée étant allée pour se rafraîchir vers Ruremonde, il s'y éleva une si furieuse tempeste, avec de si grands tourbillons, que comme ce Païs est extrêmement sablonneux, on n'y respira pendant plusieurs jours que du sable au lieu d'air. Cinq ou six mille

Hommes en furent étouffez subitement, ou moururent en tres-peu de temps, par les maladies que leur caufoit cette grande corruption. Non seulement l'air qu'on respiroit par le nez, mais celuy qu'on avaloit avec les viandes, qui en estoient toujours fort assaisonnées, formoit une espece de contagion, qui gâtoit les parties de ceux qui en estoient attaquez; il falut que l'air natal chassât cet air malin, & redonnât aux Troupes la santé qu'il leur avoit si étrangement alterée.

Le changement d'air fait de grands effets, reprit le Docteur; mais s'il a ses avantages, il a aussi ses incommoditez. A moins que la maladie qu'on a contractée, ne vienne principalement de l'air où

E iiiij

l'on est , le changement n'y fait rien de bien , & souvent du mal , lors qu'il est une qualité opposée ou à la maladie ou au tēpérament du Malade. Mais il est admirable que l'air , qui vivifie toutes les Créatures , les empoisonne , ou par sa qualité naturelle , ou par la malice des Hommes , qui ont trouvé l'invention de le corrompre , aussi-bien que les autres Elements. Mais enfin , il est toujours bon d'éviter le méchant air , puis qu'on en attire beaucoup plus qu'on n'en pousse , & que presque tout l'air qu'on respire , passe & se convertit en nourriture. L'air de la Campagne est aussi plus pur & plus sain que celuy des Villes ; car outre toutes les vapeurs des ordures & des immondices ,

les Morts qu'on y enterre , y rendent l'air gras , épais & corrompu ; ce qui cause de grandes & de fâcheuses maladies , qui fait les personnes languissantes & de pâle couleur. Platon qui en connoissoit les accidens , veut par ses Loix que les Cimétieres soient situez en sorte que les Vivans ne puissent estre incommodés du mauvais air des Morts. Les Grecs & les Egyptiens estoient fort délicats en cela , ayant des Isles éloignées & desertes , où ils faisoient porter les corps des défunts. Pour moy, dit le Marquis, j'aurois voulu sur tout demeurer dans l'Isle de Delos , où il estoit défendu d'accoucher, & d'enterrer les Morts. Ce lieu estoit sans doute bien agreable & bien sain,

car l'un ne contribue pas moins que l'autre à l'infection de l'air. Vous avez raison, dit le Docteur, & ceux de Delos observérēt cette loy depuis une furieuse peste dont ils furent affligez, qui ne procédoit que de la puanteur des tombeaux. Les Romains défendoient de brûler les morts dans la ville, & Auguste ordonna que ce fût pour le moins deux milles loin des murailles. On remarque même dans l'antiquité, qu'il n'y a eu que les Tarentins qui ayent enterré les Morts dans leur Ville, apres que l'Oracle leur ayant promis beaucoup d'heureux succès, s'ils demeuroident avec le plus grand nombre, ils crurent que cela devoit s'entendre des Morts. Mais la Religion Chrétienne, qui prê-

che la mort & les souffrances, n'a pas eu ces égards pour les Fidèles ; à joindre que les Prières pour les Morts , & la vénération pour leurs Reliques , ont autorisé cette coutume. Les Corps des Saints ne sçauroient estre trop près de nous , & les autres , dont les Ames ont besoin de nos secours spirituels , seroient peut-estre negligez , si les tombeaux ne nous faisoient ressouvenir de leurs necessitez. Et de plus , dit le Président , les Corps Saints sont tous de bonne odeur , & ils exhalent quelquefois une douce vapeur , qui surpasse les parfums les plus exquis. Il est vray , dit le Chevalier , plusieurs Autheurs en ont rapporté témoignage ; mais le nombre de ces Corps est petit,

& pour un Saint combien de...
Tout beau, dit le Docteur, retirons-nous de là, cet air nous feroit contraire, prenons-le autre part. Vous avez raison, dit l'Abbé, je n'aime pas volontiers à m'entretenir de Religion, dans des conversations un peu familières, & aussi libres que le sont les nôtres.

- Le grand air est perilleux pour les convalescens qui sortent d'un petit air, ou d'un air renfermé; ce n'est pas qu'un air trop tranquille est aussi mal sain, parce qu'il peut plus aisément se charger & s'alterer, que celui qui est agité. C'est pourquoy on dit que l'air pour estre bon, doit estre tantôt mû par le Zéphir qui le rafraîchit, & tantôt comprimé

par l'Aquilon, qui le purge. L'air de la Mer guérit de plusieurs maladies, mais il en donne plusieurs autres à ceux même qui y sont naturalisez ; & on assure que cet air est si corrosif, que les Oiseaux qui fréquentent la Mer, ont le plumage presque tout rouge. Mais l'air temperé & purifié d'une certaine maniere, conserve la santé, & la redonne à ceux qui l'ont perdue. Il prolonge la vie, & sert même de nourriture à quelques Oiseaux, dit le Président. Les Asthomes qui sont une espèce d'Hommes, qui n'ont point de bouche, se nourrissent de bonnes odeurs, comme ils meurent s'ils en sentent de mauvaises. Le Caméléon & les Pluviers vivent d'air, & il ne faut pas s'en éton-

ner, puis que la vie ne consiste qu'en ces deux qualité de l'air, qui sont le chaud & l'humide. Si le feu nourrit la Salamandre, pourquoy l'air qui a des qualitez bien plus nutritives, ne peut-il pas nourrir des Oiseaux, à moins qu'on ne veuille dégraisser l'air, & en séparer la rosée, qui n'est pas moins une substance de cet Élément, que des vapeurs de la terre. Ce que vous venez de dire est bien imaginé, repartit le Docteur; mais puisque les Pluviers & les oiseaux de Paradis vivent d'air, c'est encore une des crédulitez de Pline. L'air est bien l'élément des Oiseaux, & le lieu qu'ils habitent, mais il ne peut pas nourrir un corps solide d'une viande si creuse. Si on ne trouve point d'alimens

du Mercure Galant

grossiers dans l'estomac de ces Oiseaux, c'est qu'ils la digèrent promptement, qu'ils mangent peu, & des choses fort délicates. Le Caméléon vit de vermine; mais comme il aime extraordinairement le grand jour, & qu'il devore le bel air, comme l'on dit, cela fait croire qu'il vit par la vertu de cet Elément. Mais vous sçavez, reprit le Président, combien l'air que les Enfans soufflent, & les Personnes qui sont bien composées, est doux & salubre. Il en sort un si grand nombre d'esprits, qu'ils communiquent une nouvelle  à ceux qui le respirent; & c'est la raison pourquoy on a dit que ceux qui enseignent, & qui passent leur vie avec la Jeunesse, vivent plus long-temps que

64 *Extraordinaire*

les autres , & ont la couleur beaucoup meilleure. Il en est au contraire de ceux qui fréquentent des Personnes mal saines , & qui ont les parties gâtées, parce qu'elles communiquent leurs indispositions & leurs maladies. On ne trouva point de meilleur expédient pour éloigner le Cardinal Pancirole d'aupres le Pape Innocent X. qu'en gagnant son Medecin , qui assura sa Sainteté que ce Cardinal estoit pulmonique, & que son haleine estoit dangereuse & nuisible à sa santé, par les fréquens entretiens qu'ils avoient ensemble.

Le Loup a l'haleine si mauvaise, qu'on a raison d'appeller cet animal un cloaque animé ; mais la malignité de son haleine est si

subtile & si pénétrante , qu'il n'y a point de chair qu'elle ne corrompe. Cette Fille dont parle Galien, qui vivoit de napel, avoit l'haleine bien pernicieuse , interrompit le Chevalier , puis qu'elle faisoit mourir ceux qui l'approchoient. Cette autre que cite Albert le Grand , qui vivoit d'Aragnees , ne l'avoit pas meilleure, dit le Marquis ; mais que dirons-nous de ces haleines excellentes, dont l'air est si doux & agréable, continua-t-il? Je me souviens toujours de cette délicate expression du Comte de Buffy parlant d'une Belle, L'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire. Quel avantage, quel charme pour moy qui n'aime rien tât, qu'on ne sente rien! Mais comme il y en a qui ont

Q. d Octobre 1683.

F

la sueur parfumée, pour ainsi dire, il y en a aussi qui ont la respiration admirable, & qui ressemblent aux Abeilles, tout ce qu'elles mangent & qu'elles prennent se convertit en miel, & en sucre; *Mixtura quadam & proprietate spiritus sui, & quasi conditura sui.* Elles forment de l'ambrosie & du nectar dans leurs entrailles, & de là vient la bonté & la douceur de leur haleine. Tel estoit Alexandre le Grand, dit le Président; mais comme il y a peu de Personnes de cette nature, & qui ayent toutes les qualitez du tempérament *ad pondus*, comme parlent les Medecins, il n'y a point de choses au monde où l'on puisse s'apliquer plus utilement dans un Etat, qu'à empêcher la corrup-

sion de l'air , soit qu'elle vienne par la méchante haleine des Malades , par l'infection des immondices & des ordures qu'on laisse amasser dans les Villes , ou par l'inclémence des saisons. On a donc eu raison autrefois de séparer les Ladres d'avec les autres, & encore aujourd'huy d'interdire l'entrée des Villes à ceux qui viennent des Lieux soupçonnez de la peste, ou de quelque autre maladie contagieuse, comme la petite vérole , & tant d'autres maladies qui se communiquent par la corruption de l'air.

Comme le Président fait bâtir à la Campagne, il n'oublia pas à demander plusieurs avis pour rendre une Maison aussi saine qu'agréable ; & là-dessus le Docteur,

F ii

auquel la Compagnie avoit toujours deféré , parla de la sorte.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a de la peine à bien s'habiter. Les Anciens avoient différentes opinions sur ce sujet. Ils disoient qu'il ne falloit point choisir les lieux trop gras , trop bas & trop humides , parce qu'ils estoient mal sains. Ils ajoûtoient qu'on ne connoissoit pas toujours la bonté de l'air d'un Pais , par la couleur & la bonne disposition des Habitans , parce qu'il y en a qui se portent bien dans l'air même de la peste. Il y a encore des lieux qui ne sont sains qu'en de certaines saisons de l'année, & qui sont dangereux dans d'autres. Mais afin qu'un lieu soit jugé sain, il faut pour le moins en avoir

l'expérience une année entière. Les Maisons exposées au Midy, dans les Païs chauds, sont mal saines ; on y devient bilieux & languissans, & sujets à des fièvres tres-aigües. Dans les Païs froids, les Maisons qui sont tournées vers le Septentrion, rendent ceux qui les habitent sujets aux fluxions & paralyses. Les Maisons qui regardent l'Occident, dans les Païs humides, causent des foiblesses d'estomac & des ulcères. Les Maisons qui sont placées du côté de l'Orient, dans les Païs secs, rendent les jointures débiles, condensent les humeurs, & engendrent de grandes obstructions. Et où bâtirons-nous donc, s'écria le Chevalier, puis que dans tous les cantons du Monde il n'y a que

maladies , & pas un lieu qui soit sain ? La terre est donc inhabitable. Non pas , M^r le Chevalier, reprit le Docteur , chaque País a son terroir , ses eaux , les aspects & ses vents , qui luy sont ou nuisibles ou salutaires ; il ne faut que les bien choisir , & alors il n'y a point de lieu qui ne puisse estre sain , au moins pour les naturels du País , & il n'y a que les Voyageurs , qui en puissent recevoir quelques incommoditez.

Plin qui a écrit fort au long sur la maniere de bâtir les Maisons de Campagne , pour les rendre saines & logeables , dit que si le Climat est chaud , l'ouverture doit regarder le Nort ; s'il est froid , elle doit regarder le Midy ; & s'il est tempéré , elle doit regar-

der le Levant. Cela est bon , interrompit l'Abbé , mais je voudrois ſçavoir s'il eſt neceſſaire pour avoir le bon air , de percer un Bâtiment par quantité de hautes & pleines croifées , comme on fait aujourd'huy , ou de l'ouvrir ſeulement par des fenestres médiocres , comme on faiſoit autrefois. Il eſt aiſé de remarquer par tous les vieux Châteaux , tant dehors que dâs le Royaume, que nos Peres n'aimoient pas le grand air pour leurs Maisons. Tous les vieux Bâtimens ſont placez de biais, ou accompagnez aux coſtez de tourelles, qui couvrent les jours, afin de rompre le vent , & de fendre l'air , qu'ils croyoient nuifible à la ſanté, ſe perſuadant de vivre plus long - temps , en ſe tenant

ainsi renfermez ; estant bien contraires aux Poissons , qui aiment à changer d'air , & qui montrent souvent la teste au dessus de l'eau , & meurent sous la glace , si on n'a soin de la fendre en Hyver , afin de leur conserver la vie. Mais nos Peres disoient que les Maisons estoient faites pour se mettre à couvert des injures de l'air , & non pas pour le recevoir par de grandes ouvertures , que nous avons inventées pour satisfaire au plaisir , & à la vanité. J'ay vû un Homme plus vieux que son siècle , qui durant les trois mois fâcheux de l'Hyver ne sort point , ne veut ny voir ny sentir l'air , qu'il respire seulement par un petit jour qui est au dessus de la porte de sa Chambre , soutenant que le
trop

trop grand jour tûe. Elisabeth Reyne d'Angleterre , en allant voir le Chancelier Bacon , dans un Château qu'il avoit nouvellement fait bâtir , & percer de toutes parts par de belles & grandes croisées, elle luy demanda où l'on s'y mettroit l'Hyver , voulant luy marquer par là , que le trop d'air n'est pas toujours bon ny commode , & que les fenestres médiocres sont meilleures. Cela dépend des Climats, & de la coutume des Peuples, dit le Docteur. En Angleterre toutes les fenêtres sont fort petites , mesme dans les Maisons de plaifance des Princees, aussi bien que des Particuliers, qui n'ont que des ouvertures quarrées , sans corniches ; & à Douvres, il n'y a que quelques

Q. d'Octobre 1683.

G

verres pour toutes fenestres, qu'on ouvre pour donner de l'air. Les Maisons de Picardie sont presque sans fenestres ; ou du moins elles sont si petites, que ces Maisons ne ressembleront proprement qu'à des lahnieres. Mais comme les Maisons fermées & ombragées sont plus froides & plus mal saines, parce que le Soleil n'y entre pas, & que l'air y est plus humide, il fait plus froid dans les Villes qu'à la Campagne. Enfin, outre le bon air qu'il faut observer pour rendre les Maisons saines & bien situées, il y a encore le bel air, & la maniere de bien bâtir, qui les rend agreables & commodes ; & c'est de ce bel air, pris comme mode ou maniere, dont il nous reste à parler ; mais je croy que ce que

nous en avons déjà dit à l'entrée de cette Conversation, doit suffire, renvoyant les Curieux au beau Discours que M^r le Chevalier a fait de l'air du monde, & de la véritable politesse. Cela s'appelle, interrompit le Chevalier, renvoyer les Curieux au *Dialogue de la Bonne-Grace* d'un de nos vieux Poètes. Pardonnez-moy, M^r le Chevalier, reprit le Docteur, nous sçavons la différence qu'il y a entre l'illustre Auteur du *Mercur*e Galant, & l'Auteur des *Appréhensions spirituelles*. Le premier n'expose rien au Public, qui ne soit digne de son approbation, & de l'estime qu'il s'est acquise. On ne peut rien aussi ajouter à ce que vous avez dit sur cette matiere; mais

il me semble que c'est assez battre l'air, & si M^r l'Abbé le trouve bon, nous irons prendre l'air de cette soirée, qui est fort agreable. L'Abbé estant dans le mesme sentiment, toute la Compagnie se leva, & sortit pour aller à la promenade.

Je croy aussi, Madame, qu'il est temps de finir, & de vous retirer d'une si longue lecture, pour laquelle j'aurois mille excuses à vous faire, si je ne sçavois que tout ce que je vous écris de cette illustre Compagnie, ne vous peut estre ennuyeux. C'est donc avec cette assurance, & en qualité de leur fidelle Secretaire, que je prens la qualité de vôtre, &c.

DE LA FEVRERIE.

Je vous envoie diverses Explications que j'ay reçues sur les Enigmes du mois de Septembre, dont les Mots estoient la Fumée, & le Chien couchant.

I.

IRis, vous m'accusez de n'estre qu'un volage,

Quand vous m'avez forcé de briser mon lien;

Parmafoy, vous l'entendez bien,
Je serois un grand fou, si j'aïmois davantage.

Je ne scaurois languir dans un long esclavage;

Si-tost que je voy de beaux yeux,
Dans le mesme moment j'en deviens amoureux,

Et ne difere point à l'apprendre à la Belle,

Un petit Madrigal luy découvre mes foux.

G iiij

*Si je voy qu'elle soit favorable à mes
vœux,*

*Et qu'elle sente enfin ce que je sens pour
elle,*

*Mon amour croist de jour en jour,
Je prens mille plaisirs à luy faire la Cour,
Et je suis un Amant fidelle.*

*Mais au contraire quand je voy
Que la Beauté pour qui mon ame est en-
flâmée,*

*Fait comme vous trop la fiere pour moy,
Et que mon feu ne produit que Fumée,
Je ne suis guère sous sa Loy.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

ENfin de mon humeur volage,
L'Amour a voulu se vanger;
Si-tost qu'une Beauté me faisoit quelque
outrage,

*Je ne tardois point à changer.
Mais aujourd'huy Cloris de mille attraits
pourvenue,*

A si bien sçeu prendre mon cœur,

Que malgré sa cruelle humeur
 (Que je sens trop bien qui me tue)
 Je ne scaurois fuir mon malheur.
 J'ay beau vouloir rompre ma chaîne,
 Malgré tous mes efforts, hélas! je perds
 ma peine,
 Je suis dans ses filets mieux pris
 Que dessous la Tirasse, au m'ien d'une
 Plaine,
 Devant un Chien couchant on ne prend
 les Perdrix.

Le mesme.

III.

Mercure, il n'estoit pas besoin
 De nous envoyer de si loin,
 En la maniere accoutumée,
 Pendant ce mois de la Fumée.
 Pensez-vous que les pleurs que nous
 avons versez
 Pour le trépas de nostre digne Reyne,
 Eussent déjà cessez?
 Non, cette illustre Souveraine
 Avoit trop de vertu, sa douceur trop
 d'attraits,

G iij

(Sources des véritables charmes,)

Pour l'oublier jamais,

Et pour tarir nos larmes.

LA BELLE NOURRITURE.

IV.

J'Allay l'autre jour à la Chasse,

Mais ma foy je n'attrapay rien;

Et j'aurois eu quelque Beccasse,

Si je n'avois perdu mon Chien.

L'ÉPINAY-BURET, de Vitré
en Bretagne.

V.

Mon Pere est bon & nécessaire.

Mais sur tout en cette saï'on,

Qu'un chacun veut dans sa Maison

Se voir dans les bras de ma Mere.



Quoy que bien souvent on les blâme.

D'engendrer Fille comme moy.

Si tost qu'ils se donnent la foy,

L'on me voit naître de leur flâme.

*Ma naissance paroist fâcheuse,
Puis que l'on fait tout son effort
Pour me donner vifte la mort;
Ne suis-je pas bien malheureuse?*

*Jamais l'on ne m'a veüe aimée,
Mais je ne m'en étonne pas,
Car pour charmes & pour appas
Je n'ay rien que de la Fumée.*

GARY, de Vitré en Bretagne.

VI.

P*Hilis, tant de sermens faits en ce
fameux jour
Que nos cœurs ont senty les doux feux de
l'Amour,*

*Verront-ils si soudain leur force consu-
mée?*

*Non, non, hélas, ne plaise aux Dieux,
Je suis encor tout prest de jurer à leurs
yeux,*

*Qu'un si beau feu ne peut s'exhaler en
Fumée.*

RAULT, de Rouen.

L A Cheminée a droit qu'on l'appelle
 une Mere,
 Sa Fille est la Fumée, on la voit d'une
 humeur.

Si fâcheuse, & fait tant de peur,
 Que l'on n'ose aborder de pres le Feu sans
 Pere;

Tout le monde pour luy marque de
 l'amitié.

Mais si, lors qu'on s'empresse à jouir de
 ses charmes,

Sans respect de personne, & sans nulle
 pitié,

A ses meilleurs Amis elle cause des
 larmes,

Quelques-uns en fuyant tâchent de se
 guérir,

D'autres courent à l'eau, les plus utiles

Afin de la faire périr; [armes,

Mais en dépit de leur colere,

On ne peut la faire mourir,

Sans que l'on donne aussi la mort au Feu
 son Pere.

LA JOLY-BOUQUINETTE du Hoc.

VIII.

A Quoy bon s'attacher aux choses
 d'icy bas,
 Dont la possession laisse l'ame affamée?
 Tout cede à la rigueur du temps, & du
 trépas;
 Fugitives grandeurs, vous n'estes que
 Fumée.

L. Bouchet, ancien Curé
 de Nogent le Roy.

IX.

MA foy, je ne sçay comment
 Ton Enigme est estimée;
 Faire un présent de Fumée,
 C'est donner moins que du vent.

DE LA TRONCHE, de Roüen.

X.

LE brillant des honneurs, & l'éclat
 des richesses,
 Les douceurs de l'amour, les plaisirs, les
 malesses,
 Ce qu'avec tant de soin nous cherchons
 icy-bas,

*La pompe des grandeurs dont nostre ame
est charmée,*

Tout cela nous échape à l'heure du trépas.

Que nous en reste-t-il ? hélas, une Fumée.

Le mesme.

I *XI.*
*Il est fort inutile avec vostre Fumée,
De vouloir nous faire pleurer;*

*L'Ecluse de nos pleurs n'est pas si-tost
fermée,*

La Reyne ne fait qu'expirer.

Le mesme.

XII.

CONTRE LES FLATEURS.

E *Nlumineurs de rien, grands Don-
neurs de Fumée,*

Pieces de Cabinet des Grands,

*Flateurs qu'on voit tenir chez eux les
premiers rangs,*

*L'Encens que vous donnez noircit leur
renommée;*

Ah! Bouffons d'entre cuir & chair,

*Ah! Railleurs sérieux, par vostre fla-
terie.*

du Mercure Galant. 85

*Vous les aveuglez tous, & vostre mom-
merie,
Plus que la verité, vous les fait appro-
cher.*



*Veritables Corbeaux, vous cherchez leur
Cuisine,
Où vous faites les Patelins;
Vous traitez avec eux comme avec des
Moulins
Qui ne donnent point de Farine
Qu'à mesure du vent
Que les Meusniers leur donnent;
Vous en sçavez souffler à ceux qui s'a-
bandonnent,
Et qu'on voit à la fin vos Dupes trop
souvent.*



*Chiens de Cour affamez, vous dites des
merveilles,
Et c'est pour attraper les Grands par les
oreilles,
Comme les Dogues font les Taureaux de
Combat.*

*Que vostre encens est doux, & qu'il a de
puissance!*

*Il sçait blanchir le noir, & son goût
délicat*

*Vous fait, malgré vos mœurs, donner la
préférence.*

GYGES, du Havre

XIII.

Appuyant l'autre jour vostre bon
Chien dressé,

*J'espérois régaler mes Amis, cher Mer-
cure;*

*Mais apres plusieurs coups, pour m'estre
trop pressé,*

*Je n'ay veu pour Gibier qu'une Fumée
obscur.*

LE ROUX, D. Medecin de
Vitré en Bretagne,

XIV.

Quand j'ay reçu vostre présent,
Mon mal aux yeux estoit pressant,
*Qui m'avoit fait vous consulter, Mer-
cure.*

du Mercure Galant. 87

*En ce temps on sçait trop pour estre
Medecin,*

*Chacun en fait mestier; mais vous estes
malin,*

Avec de la Fumée (étrange procédure)

Vouloir guérir le mal aux yeux!

Mafoy, c'est avec son contraire;

*Mais pour y réussir, ce n'est pas la ma-
niere,*

Ce Remède est injurieux.

HERMOPHILE D'ANTIFER.

XV.

P*endant qu'un Tabarin nous veut
faire icy rire*

Par une indiscrete Satire,

Mercurc, tu nous fais pleurer,

Nous envoyant de la Fumée.

Ta façon d'agir est blâmée;

*Quand on a mal aux yeux, c'est trop faire
endurer.*

L'Exilée de la Ville Françoisè.

XVI.

Sonnets, Stances, Rondeaux, sont à
Vignier un jeu,
Quoy que d'une beauté tout-à-fait con-
sommée;

On y trouve par tout du feu,
Sans y voir jamais de Fumée.

LA PRINCESSE EMILLE.



SSS2:2S22SS:22S222

SUITE DU TRAITE'
DES LUNETES,

Dédié à Monseigneur le Duc
de Bourgogne,

Par M^r Comiers d'Ambrun, Docteur
en Theologie, Prevost de Ternant,
Professeur des Mathématiques à Paris.

NOUS vous avons donné
dans ma *Pantographie* au
XXII Tome Extraordinaire du
*Mercur*e Galant, les Figures 4.
5. 6. 7. & 8. de mes anciens *Telef-*
graphes fabriquez en 1652. pour
contretirer les objets terrestres &
fixes, d'aussi loin qu'ils peuvent
estre vûs clairement & distincte-

Q. d'Octobre 1683; **HE**

ment par le *Telescope* ou *Lunete* à longue vue, dont le verre oculaire est convexe. Nous y avons aussi donné dans la même *Planche*, la *Rectification* du faux *Telesgraph*, que l'Auteur de la *Dioptrique oculaire*, par émulation des nôtres, publia en 1671. & comme dans ses *Visions parfaites* de 1681. il s'est publié l'Auteur de cette *Rectification*, il nous suffit d'employer contre ses allègues, la 57. Règle du Droit Canon, *Contra eum qui legem dicere potuit apertius, est interpretatio facienda*. Car s'il avoit luy-même reconnu la fausseté de son *Telesgraph*, ou *Machine* à dessigner de loin, & trouvé le moyen de le rectifier, il en auroit du moins fait quelque mention. Au con-

du Mercure Galant. 91

traire , dans la page 237. de sa *Dioptrique oculaire* de l'année 1671. il proteste tres-expressément de le donner sincèrement, & sans aucune Réticence. Ce sont les propres termes. Bien plus, il prétendit en *Ageometre*, de le montrer *Geometrique* dans la 244. page, non-obstant le demy pouce de saillie de son Index. Il croyoit encore son *Telegraphe* tres-*Geometrique* en l'année 1677. puisque dans la 144 page de son *Volume* de ses *Visions parfaites*, il assure d'y suppléer librement les Réticences, dont j'avois, dit-il, esté contraint d'user en 1671, en imprimant la *Dioptrique*. Il employe ensuite le dernier Chapitre de ses *Visions* à donner *ageometriquement*. La *Démonstration théorique ou spécula-*

H ij

tive du Teleſgraphe , & ajoute en excellent Ageometre , que ſa Demonſtration eſt tres-certaine & évidente , de la 24. Propoſition du 6. Livre d'Euclide. Il croyoit donc ſon Teleſgraphe tres-geometrique , & n'auroit jamais penſé en 1678. à donner comme j'ay fait en la Figure XI. de la Planche de ma Pantographie , une ſaillie à la guide du crayon, proportionnelle à la ſaillie de la pointe de l'Index, ſi je ne l'en euſſe averty , & de bouche , & par mes Eſtampes & Figures.

Cet Auteur tres-grand Adipficien avoit donc en 1677. épanché librement ſans aucune réticence ny réſerve tout ſon ſçavoir dans ce premier Volume de ſes Viſions parfaites , qu'il dédia au Roy ;

aussi n'auroit-il voulu, osé, ny dû réserver quelque chose pour une meilleure occasion.

Cet Auteur s'avisa en reconnaissance, de m'accabler de ses vifites, & il avoua qu'il n'avoit pû encore pénétrer dans les mysteres de cette belle partie des Mathématiques. Il me conjura d'avoir la bonté de luy montrer ce que la Dioptrique a de plus sçavant dans la Théorie, & de plus beau & de plus utile dans la Pratique. Il fut ravy de la réponse que je luy fis, par des termes tirez de la 6. Epître de Senéque à son amy intime Lucille, *Ego cupio ista omnia in te transfundere*; ce que je fis. Il crût ensuite en sçavoir assez, pour en faire un nouveau Volume en 1681. & pour se dire l'inven-

teur du peu qu'il y a de bon , & qu'il tenoit de moy. Il dit sans scrupule dès la 9. page de sa Préface, *J'ay esté obligé d'user de quelque précaution dans la Voluma de la Vision parfaite*, adressée au Roy en l'année 1677. & dans la page 201. fait une section de Supplément de ce qu'il avoit réservé ; enfin dans la page 216. *Voilà*, dit-il, *tout le secret, sans aucune réserve.*

Comme je rends justice à tous les Auteurs, leur conservant la gloire d'être Inventeurs, qui est ordinairement la seule récompense que les plus Sçavans tirent de leurs études les plus pénibles, je croy me devoir rendre cette justice à moy-mesme, en démontrant incontestablement, que l'Auteur des Visions parfaites

n'a donné en 1678. & 1681. la correction de son *Telegraph*e, que long-temps apres l'avoir apprise de moy. Voicy les Faits.

1. Dans la 371. page de la *Contingence des Corps*, l'Auth^{eur} des *Visions* de 1678. & de 1681. avoüe, qu'un certain Homme parmy le monde, son tres-humble serviteur L. A. D. C. luy porta mes Figures du mois de Septembre 1677. ayant écrit sur le revers ces mots, *Vous jugerez par cette Estampe, qu'on écrit contre votre Machine à dessiner de loïn proportionnellement. Je vous conseille de presser votre Imprimeur, afin que votre Ouvrage paroisse au plûtôt. Cet Ouvrage, qui est la Vision parfaite Latinisée en 1678. & augmentée du dernier Chapitre, dans lequel il donne à son Parallé-*

gramme la mesme Rectification que je luy avois enseigné de bouche, & que j'avois publié dès le mois de Septembre 1677. n'a esté achevé d'imprimer que le 4. Janvier 1678. C'est dequoy chaque Volume porte luy mesme témoignage irréprochable au bas de l'Extrait du Privilége.

2. Dans la 10^e page de la Préface du second Volume des *Visions parfaites* imprimées en 1681. l'Autheur dit avoir esté averty apres l'Impression. *Françoise du Volume de ses Visions imprimées en 1677. que l'on desiroit toute l'exactitude geometrique en la Machine Telegraphique.* Et dans les pages 184. & 185. apres avoir reconnu qu'on luy avoit fait voir *mes Ecrits, & mes deux Estampes du mois de Septembre 1677.*

1677. il ajoute , que j'y avois conçu en termes aigres l'exactitude géométrique de la Machine Télégraphique, & qu'il y avoit depuis réellement satisfait. Elle estoit donc fautive, bien loin d'estre géométrique, comme il avoit prétendu la démontrer en 1671. dans la page 244. de sa *Dioptrique oculaire*, & en 1677 dans le dernier Chapitre de ses *parfaites Visions*. Il est donc très-évident par luy-mesme, qu'il n'a reconnu la fausseté de son Télégraphe, & n'en a donné la correction, qu'après l'avoir veüe dans mes Cahiers & dans mes Estampes.

3. Dans la mesme page 185. de ses *Visions parfaites* imprimées en 1681. il parle en ces termes. *L'aide du Journal des Sçavans, qui n'avoit*
Q. d'Octobre 1683. I

pû encore avoir la Figure de nôtre Parallélogramme, géométriquement restitué, que je n'avois pas encore inserée dans mon *Ecrit*, l'a dérobée, quelques mois apres dans mon *Impression Latine*. Cet allegué est si conforme à ce que porte le 19 du 30 Pseaume, qu'il me suffit pour conclure par luy-même tout le contraire de ce qu'il dit, & que c'est de moy qu'il tient la Figure & la correction de son *Telegraph*, telle qu'il l'a donnée en sa *Version Latine* de 1678. En voicy la démonstration.

1^o Il reconnoist qu'il n'avoit pas inseré dans son *Ecrit* la Figure de son *Parallélogramme*, géométriquement restitué.

2^o J'ay donné dans le *Journal des Scavans* du 27. Decembre 1677. la Figure & la démonstra-

tion de la Restitution de son Parallélogramme.

3° Et son *Impression Latine* n'a esté achevée que le 4. Janvier 1678. comme on voit dans chaque Volume, au bas de l'Extrait du Privilège.

4° Il est donc impossible que la Figure & la démonstration de son Parallélogramme, géométriquement restitué, que je donnay par avance en 1677. dans le Journal des Sçavans, ait esté dérobée dans l'*Impression Latine* de ses Visions, quelques mois après leur *Impression*, qui ne fut achevée que le 4. Janvier 1678 Il ne faut qu'un peu de sens commun, pour juger si cet Auteur a eu raison dans son faux allégué, puis que quelques mois après le 4. Jan-

I ij



vier 1678. j'aurois dérobé dans son Impression Latine , ce que j'avois publié dans le Journal des Sçavans , en 1677. quelques mois auparavant.

Cet Auteur est sans doute trop religieux , pour ne me pas sçavoir bon gré des bons avis Geométriques que je luy ay donnez , puisque S. Cyprien dans sa 71 Lettre dit à son Frere Quintus, *Non enim vincimur quando offeruntur meliora, sed instruimur.* Il a lieu de s'appliquer ces beaux termes de Ptolomée , en son *Almageste* lib. iv. cap. 9. *Nec quisquam id turpe sibi debet putare, si ab aliis ad exactiora revocetur, presertim cum magna hæc, atque divina sit professio ac scientia.* J'espère que s'il donne à l'avenir quelque chose du sien , il

n'usera plus d'aucune reserve, ny d'aucune *Réticence*.

Je continuë de donner icy intelligiblement & d'un style Laconique, la Theorie & la Pratique de tout ce qui concerne la construction des Luneres, & leurs usages, qui est le fruit de la belle Dioptrique, que je donne sans aucune reserve ny Réticence, à l'exemple du Sage de la Sainte Ecriture chap. viii. vers. 3. *Quam sine fictione didici, sine invidia communico, & honestatem illius non ascondo*. C'est de là que le grand Seneque, apres avoir conferé avec S. Paul, avoit puisé ce qu'il écrit religieusement, & en vray Chrétien, à son amy Lucille dans la sixième Epître, *Ego in hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam; nec*

I iij

me ulla res delectabit , licet eximia sit & salutaris , quam mihi unus scitarius sim. Si cum hac exceptione detor sapientia , ut illam inclusam teneam , rejiciam. Nullius boni sine socio jucunda possessio est.

Methode facile de contretirer les Objets éloignez & immobiles.

EN parlant des avantages de la Lunete dont le verre oculaire est convexe , j'ay donné ma simple & tres. facile Maniere de contretirer les Objets terrestres & fixes, d'aussi loin qu'ils peuvent estre vûs clairement & distinctement, par cette Lunete à oculaire convexe , laquelle nous représente les Objets comme enfermez dans les Quarrez d'un Treillis *Fig. 6.*

composé de filets simples de soye plate noire, & bien tendus dans de légers traits de burin, faits sur l'ouverture du Diafragme qu'on met dans le tuyau de la Lunete, précisément à l'endroit de l'Image aërienne de l'Objet, formée par la convergēce que les rayons émanez de chaque point de l'Objet sur la surface du verre objectif, ont acquis par les loix de la refraction en sortant d'iceluy. Cet endroit de l'Image aërienne de l'Objet est le Foyer de la radiation de l'Objet; & la distance du verre à ce Foyer, ou Image de l'Objet, n'est pas fixe ny toujours égale comme le Foyer Solaire, puisque cette Image aërienne des Objets terrestres s'éloigne davantage, à mesure que l'Objet

I iiij

s'approche du verre ; ce que nous avons déjà démontré & reconnu par le calcul. Ce Treillis , soit que la Lunete n'ait qu'un verre oculaire cōvexe, ou qu'elle en ait trois , doit toujours estre précisément dans l'Image aërienne de l'Objet , formée par le verre objectif , puisque ces filets nous doivent faire voir l'Objet divisé en plusieurs quarres , d'autant qu'ils divisent effectivement en plusieurs quarrez son Image aërienne , qui nous tient lieu d'Objet immédiat , de mesme que si ce Treillis fait par l'intersection des filets , estoit appliqué sur les Espèces ou Images distinctes des Objets , reçues sur un papier ou table d'attente dans la Chambre noire. L'Auteur des *Visions par-*

faites de 1681. a toujours ignoré les principes de la Dioptrique, puis que dans la 238 page de sa *Dioptrique oculaire* de 1671. il disoit que les *Espèces* sont contenues en la *superficie du verre oculaire*, en sorte, ajoutoit-il, que l'*Image* de l'*Objet* y est *dépeinte*. Il a aussi mal rencontré dans la 29 & 40 page de ses *Visions* de 1681. lors qu'il assure que les *filets croisez* sont dans le *Foyer du verre immédiat de la Lunete*. Et dans la 107. page, quand il dit, *La section des filets de l'oculaire au sommet du Foyer du verre de l'œil*, puis que ce *Treillis* ou *filets* doivent toujours estre précisément sur l'*Image aërienne* de l'*Objet*, formée par le verre objectif, lors mesme que la *Lunete* est composée de trois verres oculaires con-

vexes, pour redresser l'apparence des objets, par conséquent il auroit du moins dû dire au foyer antérieur du premier verre oculaire apres le verre objectif; il n'auroit pas encore néanmoins parlé juste, puisque si ce treillis ou filets estoient au foyer antérieur du verre oculaire, ceux qui pour voir directement les objets, raccourcissent la Lunete, porteroient ce Treillis au-delà de l'image aérienne de l'objet, & tout l'artifice deviendrait inutile.

Par la même raison de ces filets ou Treillis, je conclus que l'index du Telesgraphe doit toujours estre très-précisément en la superficie de l'image aérienne de l'objet, dans le tuyau de la Lunete. Je l'justay en 1652. comme

s'ensuit. Mon verre objectif avoit 36 pouces de Foyer Solaire ; je fis à la mesme longueur de 36 pouces du grand tuyau de ma Lunete une entaille coupant de travers bien perpendiculairement à l'axe, un peu plus de la quatrième partie de la circonférence du tuyau. Cette entaille n'avoit qu'une ligne de largeur , suffisante pour recevoir l'index de mon *Télescophe*, comme on voit dans sa *Figure* iv. son mouvement est tres-libre & tres-doux , de mesme que sa construction est tres-simple & tres-facile. L'Auteur de la *Dioptrique oculaire* de 1671. n'avoit jamais expérimenté l'usage de son *Parallélogramme*, puisque par la pratique il l'auroit connu tres-faux, & il n'auroit pas donné

comme il fait dans la 159. page
cette entaille d'un demy ponce
de largeur, puisque la lumiere
entrant dans le tuyau par une si
grande ouverture, effaceroit l'ap-
parence de l'image aërienne de
l'objet. Il est vray que l'Apolo-
giste du Livre de la *Contiquité des*
Corps en la page 377. luy qui sans
moy n'auroit jamais scû recon-
noître la fausseté de son Parallé-
logramme, & encore moins le
corriger, impose à plaisir des
difficultez dans l'usage de son
Parallélogramme Géométrique
de 1652. Cela me fait souvenir
des beaux termes de S. Gregoire
le Grand, qui en parlant de ceux
de son temps, au *lib. 12. Moral.*
cap. 15. dit, *Cum aliena facta con-*
spiciunt, hæc eis omnia reprehensibili

videntur, suæque imperitiæ atque infirmitatis obliti, tantò intentius de alienis judicant, quantò sua profundius ignorant.

La pointe de l'index de mon *Telegraphe*, entrant dans cette entaille faite à 36 pouces au-deçà de mon verre objectif de trois pieds de puissance ou longueur de Foyer Solaire, se trouve précisément placée sur le Foyer Solaire, l'image aérienne du Soleil & des objets Celestes aussi éloignez; mais d'autant que les objets Celestes, comme la Lune, comme aussi Vénus & Mars Périgées, sont tres-sensiblement moins éloignez que le Soleil, & que tous les objets de la terre sont encore moins éloignez que la Lune, ils portent plus loin leur Foyer

objectif ; & comme il faut nécessairement que ce Treillis ou pointe de l'index , pour éviter la paralaxe , soit précisément en cette image distincte de l'objet , je mis mon verre objectif en un tuyau de demy pied de longueur , que j'insérois dans le grand tuyau de ma Lunete , comme on voit dans la *Figure 7.* plus ou moins , suivant la distance de l'objet , jusques à tant que je le voyois clairement , & tres-distinctement ; & cela sans changer jamais la situation des verres oculaires , ny leur distance à la pointe de l'index du Telescophe , ou du Treillis.

**Construction du Diafragme à
Treillis , pour mettre dans le
Tuyau de la Lunete à ocu-
laire convexe.**

CE Diafragme qu'on voit dans les *Figures 5. & 6.* doit estre de buis , ou de bois de Poirier , qu'on frotera sur la convexité avec du savon , pour le faire couler justement dans le tuyau cylindrique de la Lunete ; c'est pourquoy ce diafragme aussi cylindrique aura son diamètre *AB* égal au diamètre de la concavité du tuyau de la Lunete ; sa hauteur *AE* sera d'environ 8 lignes ; *CD* est son ouverture plus étroite , sur laquelle portera le

112 *Extraordinaire*

Treillis, ou du moins deux filets bien tendus en croix. Pour bien faire ce Treillis, tracez sur la surface circulaire *AB* du diafragme un quarré, comme on voit dans la *Figure 6*. Il n'est pas nécessaire que ce quarré soit le plus grand quarré possible, qu'Euclide appelle inscriptible dans le cercle, il faut seulement bien observer que les lignes ou filets *GHIK* soient bien à angles droits l'un sur l'autre, & que le point de leur intersection *L* soit précisément au centre de la surface, & convienne par conséquent avec l'axe du tuyau de la Lunete. Marquez de part & d'autre des lignes *GHIK*. sur les quatre costez du Quarré *MNOP* de légers traits de burin, dans lesquels vous arresterez avec

de la bonne cire d'Espagne ramollie dans de bon esprit de vin, ou avec autre cire, ou colle, les petits filets simples, ou brins de soye plate noire, bien tendus. Je fis encore sur le tour un trait tout autour du cylindre du diafragme en *QR* comme on voit dans la *Figure 7*. Ce trait *QR* me servoit à reconnoître quand ce diafragme estoit suffisamment enfoncé dans le tuyau de ma Lunete; car apres que ce diafragme avoit bouché l'ouverture de l'entaille, ce trait fait sur la circonférence du diafragme convenoit avec le bord de l'entaille. Il est vray que pour lors mon Treillis estoit trois lignes plus haut que n'estoit la pointe de mon Telesgraphe que j'avois ôré, j'alongeois de trois

Q. d'Octobre 1683. K

lignes le tuyau de ma Lunete, en tirant le tuyau qui portoit mon verre objectif, afin que l'image aérienne de l'objet, que j'avois vû & contretiré au naturel par mon Telesgraphe, se trouvât aussi précisément sur le Treillis, pour contretirer le mesme objet, en rapportant bien proportionnellement dans les grands quarrez d'un échiquier fait avec un pinceau de Carmin fort clair, sur la table d'attente ce que l'on voit dans les petits quarrez du Treillis, dont les filets paroissent estre appliquez sur l'objet mesme, parce qu'ils sont dans son image aérienne.

* L'Auteur de la Dioptrique oculaire de 1671, qui n'a jamais sçû les particularitez de ce Treillis,

n'a pas eu raison de vouloir s'ériger en 1671. en Inventeur de ce Treillis mis dans la Lunete; car quand il ne voudra pas avouer le tenir de moy depuis l'année 1652. on luy reprochera de l'avoir pris de l'illustre M^r Huguens, qui en l'année 1659. en a dit quelque chose dans la 82 page de son Système de Saturne, ou-bien de l'avoir tiré du Journal des Sçavans, du 16. May 1667. qui parle amplement du Treillis de M^r le Marquis de Malvifia. Mais c'est trop s'arrester au Telesgraphe, qui a quelque curiosité, & point d'utilité; bien que tout faux qu'il estoit par demy ponce de saillie de l'index, l'Autheur de la Dioptrique oculaire dans la page 249. & en 1678. dans la page 145.

K ij

Amborum Visionis axium concursu,
 fait présent aux Ingénieurs, pour
 reconnoître les Places, & contre-
 tirer tous les Dehors ; même, a-t-il
 ajouté dans la 187 page des
 Visions de 1681. des Places assié-
 gées hors de la portée du Canon. Si
 les Ingénieurs ne reconnoissoient
 les Places qu'avec une Lunete,
 hors la portée du Canon, ils du-
 reroient long temps, mais le Roy
 seroit tres. mal servy. Combien
 y a-t-il de Fortifications qui pa-
 roissent belles, sans estre bonnes.
 Il y a bien d'autres choses plus
 essentielles à sçavoir, que n'est la
 perspective ou figure d'une Place.
 Il est bien plus important, &
 mesme absolument nécessaire de
 connoître la qualité du Terrain,
 la profondeur, la largeur & l'état

des Fosse^z , des Flancs , & des Places basses , pour lesquelles reconnoistre, il faut souvent essuyer la grêle des Mousquetades. Il est pourtant vray , que ceux qui voudront se hasarder à croire ce que cet Auteur si célèbre a dit en 1671. dans la 296 page de sa Dioptrique oculaire, j'ay vû dans la Lune, mais par un moyen tout particulier jusques icy inconnu ; & dans la 187 page de ses Visions de 1681. qu'en regardant la Lune par la Lunete, il en avoit (sans l'avoir arrestée comme Josué) contretiré son Disque parfaitement rond, tel qu'il l'avoit donné dans la 37 Planche de sa Dioptrique , par son Telesgraphe , dont l'index avoit demy ponce de saillie, sans aucune correction au porte-

crayon , n'auront pas de la peine à se laisser persuader , qu'il avoit en mesme temps & avec le même *Telegraphe* , contretiré dans la *Lune* les trois *Tableaux* , qu'au rapport de *M. F. R. Epistemon* & *Rizotome* avoient acheté en l'Isle de *Medamothy* , dans l'un desquels *Echo* estoit naturellement représentée , & dans les autres estoient peints au vif les *Atomes* d'*Epicure* , & les *Idées* de *Platon* , avec les *Chimeres* dans le vuide , courant apres les premieres *Inten ions* de la pensée de l'*Ecole* , pour les devorer.

*Méthode tres facile de lever les
Plans , & faire les Cartes
des Pais , par les Angles de
Position.*

Bien que la Machine Telegraphique soit tres. inutile aux Ingénieurs en fait de Guerre, voicy néanmoins la proportion des verres de sa Lunete , qui est la mesme dont je me servois en l'année 1652. pour lever des Plans & faire des Cartes Topographiques & Chorographiques, dans la derniere exactitude.

Dans cet usage la Lunete est employée pour servir de pinnules, par le moyen des deux filets croisez perpendiculairement sur

L'ouverture du diafragme, qu'on pousse, comme nous avons déjà dit, précisément sur l'image aérienne de l'objet, ou foyer objectif du verre objectif; car ce filet à plomb y fait très-avantageusement l'office des pinnules des Anciens, & la Lunete sert à mirer les objets très-précisément, & avec grande facilité & plaisir; elle doit moins augmenter l'apparence de l'objet, afin de voir d'un seul aspect & fort distinctement une grande étendue de Pais. C'est pourquoy ma Lunete dont le verre objectif avoit trois pieds de longueur de foyer, & pouvoit par l'excellence de son travail, souffrir avec netteté & grande distinction de l'objet, une ouverture d'un pouce de diamètre.

tre , & un verre oculaire d'un pouce & demy de longueur de Foyer Solaire , & qui augmentoit par conséquent dans l'usage commun 24 fois l'apparence naturelle de l'objet. Neanmoins dans cet usage de lever les Plans , & faire des Cartes de Geographie , ayant besoin de voir en mesme temps bien distinctement une grande étendue de Pais , je ne donnois au plus que huit lignes d'ouverture au verre objectif , & un oculaire de trois pouces de foyer , qui n'augmentoit que douze fois l'apparence de l'objet. Je réduisois l'ouverture du verre objectif à 7 ou 8 lignes , afin d'éviter la sujétion d'allonger un peu la Lunete , en tirant un peu au dehors le tuyau particulier qui porte le

Q. d'Octobre 1683. L

verre objectif, pour faire tomber
tres-précisément l'image des ob-
jets sensiblement moins éloignez
sur l'intersection des filets; ou par
une raison contraire, racourcir
la Lunete, en enfonçant un peu
davantage le tuyau particulier;
qui porte le verre objectif, pour
les objets sensiblement plus éloi-
gnez; car l'ouverture du verre
objectif estant fort petite, bien
que l'image de l'objet soit tant
soit peu au-deçà ou au-delà des
filets portez par le diafragme
cette situation des filets peut
subsister au même endroit, en
regardant l'image aérienne de
l'objet, par un trou de demie li-
gne de diamètre, fait au fonds
de la boîte du verre oculaire
convexe, afin que le centre de

la prunelle soit précisément sur l'axe du verre , passant par l'intersection des deux filets arrestez perpendiculairement l'un sur l'autre , sur la surface de l'ouverture du diafragme , comme on voit dans la *Figure 5. & 6.*

Cette Lunete n'ayant qu'un seul verre oculaire convexe, fait voir les objets renversez sans-dessus-dessous ; mais cela est indifférent à ceux qui en ont l'usage un peu familier. Et pour voir les objets en leur situation naturelle, il faut trois verres oculaires en tout semblables , comme je l'ay publié dès l'année 1665. dans la 407 page de mon *Traité de la Construction des grandes Lunetes*, imprimé à Lyon, avec ma *Nouvelle Science de la Nature, & Présage des*

Cometes. Et pour voir les objets tre-distinctement, il faut necessairement mettre un diafragme de 4 ou 5 lignes d'ouverture au foyer commun, c'est à dire, en égale distance des deux derniers verres oculaires, qui forment la petite Lunete, qui redresse l'apparence des objets, que la grande & premiere Lunete avoit renversé. Ce diafragme sert à exclure les rayons qui romberoient trop inclinez sur les bords de la surface du dernier verre oculaire immediat à l'œil, & lesquels causent les couleurs de l'Iris. Ce diafragme sera de bois, construit de la mesme maniere que celuy qui porte les filets & le Treillis, qu'on place entre les deux verres de la grande Lunete, c'est à dire, en-

tre le verre objectif & son oculaire.

La construction du tuyau de cette Lunete avoit quelque chose de particulier. Comme mon verre objectif avoit 36 pouces de foyer solaire, & son verre oculaire convexe avoit trois pouces de foyer, il m'auroit falu un seul tuyau d'environ 40 pouces, outre la boîte de recouvrement du verre oculaire; l'Ouvrier ayant trouvé trop difficile ce tuyau, de la justesse que je le demandois, je fis à Genève en 1652. tirer par la filiere trois tuyaux Cilindriques de leton de Calendre, soudé d'argent, chacun de vingt pouces de 20 pouces de longueur; deux desquels estoient d'un mesme diamètre, & le diamètre extérieur

L. iij.

du troisiéme , égal au diamètre intérieur , ou concavité des autres , afin qu'ils pûssent couler assez librement par - dessus , & chacun en recouvrir la moitié, estant poussez jusques au bâton d'une *Scotte* , ou Nacelle de 6 lignes dans sa baze , soudé à l'entour de sa circonférence en égale distance des deux bouts du tuyau, comme on voit dans la *Figure 8.*

Ce troisiéme tuyau & interne sert à tenir les deux autres tuyaux externes en ligne droite , comme si ce n'estoit qu'un seul tuyau, duquel tout le dedans estoit revestu de tuyaux faits de carton noir , qui estoient coupez en travers dans les distances requises, enfermoient plusieurs diafragmes ou rondelles de carton noir, ou-

vertes par le milieu en la raison de leurs distances ; ce que nous expliquerons ailleurs. Ces pièces de tuyaux de carton noir enfermoient aussi le diafragme de bois, garny du Treillis, ou du moins de deux filets croisez à plomb, comme nous l'avons déjà expliqué ; ils empêchent aussi les verres de se renverser , & les maintiennent en état , c'est à dire, ayant leurs surfaces paralleles à celles des autres verres.

Le dernier tuyau extérieur portoit le diafragme à Treillis , enfoncé de cinq pouces , & partant la distance des filets à l'autre extrémité de tout le tuyau , estoit de 35 pouces & demy , & le verre oculaire estant éloigné de trois pouces des filets du Treillis, ou

L iij

ouverture de ce diafragme , qui est l'endroit toujours fixe de l'image aërienne des objets , il restoit encore deux pouces , pour porter intérieurement un diafragme de bois , dont les écrous recevoient la viz de la boëte à pinnulle , en sorte qu'en tournant on approchoit son ouverture à 3 pouces près du verre oculaire , pour les bonnes vûës , & on l'enfonçoit davantage pour les *Miopes* , & on la reculoit pour les *Presbites* ; les uns & les autres pour bien voir l'objet devant appliquer l'œil dans l'enfoncement du fonds de cette boëte , afin que le centre de la prunelle se trouve au centre de cette ouverture , laquelle ne doit estre que d'environ 4 lignes de diamètre , puis qu'elle

ne doit jamais excéder la plus grande ouverture de la prunelle.

Comme les objets qui sont sensiblement plus proches, demandent une plus grande longueur de Lunete, d'autant que les rayons de chaque point de l'objet tombant sensiblement divergeant sur le verre objectif, leur concours, foyer ou image aérienne se fait plus loin. Le verre objectif estoit porté par un tuyau particulier, lequel coulant doucement dans le grand tuyau, en pouvoit estre facilement retiré peu à peu, jusques à tant que l'image aérienne de l'objet se terminât, & aboutît précisément sur le Treillis, ou sur les deux filets portez par le grand diafragme.

Voicy l'usage de cette Lunete

pour lever les Plans , & faire géométriquement sans travail les Cartes particulieres de Géographie , sans aller sur les Lieux, pourvû qu'ils soient vûs par la Lunete, estant sur deux montagnes, éminences, clochers. ou tours , qui puissent servir pour points de deux stations , dont la distance estant connue , vous sçauvez par propottion la distance de tous les autres lieux , desquels vous aurez observé les Angles de Position , formez par les lignes visuelles , avec la ligne ou base de la distance des deux stations.

Ma Planchete *AB.CD.* (voyez la Figure dans la Cartouche....) avoit deux pieds de longueur; *AB.* sur deux pieds de largeur; *CD,*

du *Mercur*e Galant. 131

à un pouce & demy des bords
AB. AC. BD. J'avois tiré les Pa-
ralleles *EF. EG. FH.* & la ligne
GH. à demy pouce du bord *CD.*
Je fis ensuite enchasser & arrester
sur la Planchete, avec des viz de
leton à teste noyée, deux ron-
delles ou plaques de leton, de
deux pouces de diamètre chacu-
ne, en sorte que leurs centres
convenoient tres-précisément sur
les angles *E & F.* Et des points.
E & F. pris pour centres, je tra-
çay les deux quarts de Cercle
de dix pouces de rayon, que je
fis bien graduer, & marquay sur
les lignes *EG. & FH.* les points
des sécantes des degrez de Cer-
cle opposez, le *sinus totus* estant
par consequent *EF.* 21 pouce. Je
marquay aussi sur la ligne *GH.*

les sécantes des degrez , le *sinus totus* estant *E G.* ou *F H.* 16 pouces ; ainsi j'eus les tangentes sur les lignes *E G.* *E H.* du *sinus totus* *E F.* 21 pouces , & les tangentes *G H* du *sinus totus* *E G* 16 pouces.

La Règle *K L* de 32 pouces de longueur , d'un pouce & demy de largeur , & d'environ deux lignes d'épaisseur *Fig. 9.* estoit de matiere douce de leton , jettée en fonte , bien recuite , & forgée à froid ; car tous les métaux (excepté le fer) sont cassans , étant batus à chaud. Elle porte la Lunete , & sert d'*Alidade* , ayant par le point *M* centre de son mouvement sur la planchette , la ligne fiduciaelle *K L.* Ce point *M* est éloigné de 6 pouces du point *K.* Ce point *M* centre d'un cercle de

deux pouces & demy de diametre, estoit percé à jour, j'y passois une aiguille, laquelle traversant le centre *E* ou *F* des quarts de cercle graduez, tenoit la règle en état, pour marquer par sa ligne fiducielle *K L* les Angles de Position, & par conséquent les tangentes sur la planchette.

Cette règle portoit la Lunete arrestée fixement entre les quatre pièces marquées *P. P. P. P.* en sorte que l'axe du tuyau de la Lunete, dont j'avois au-dessous limé la *Scotie*, passoit par l'intersection des deux filets du diafragme, & par tous les centres des superficies & des formes de tous les verres de la Lunete, estoit ainsi parallèle à la ligne fiducielle *L K*. Et afin de mirer les objets par la

134 *Extraordinaire*

Lunete, lors que la Planche est mise & portée comme à niveau sur un appuy garny d'un genouil, je mis à viz sous la règle KL en son extrémité L un bouton de métal, qui me donnoit prise pour la tourner avec la Lunete vers les objets à mirer.

Venons à la Pratique. Lors qu'il faudra lever un Plan, ou faire la Carte d'un Territoire de quatre ou cinq lieues d'étendue, choisissez deux endroits $S. T.$ propres pour vos deux Stations, qui soient suffisamment élevez pour découvrir tous les endroits plus considérables de la Contrée. Estant au point $S.$ tournez vostre Planchete $ABCD.$ en sorte que la ligne fiduciele KML estant sur la ligne EF , vous voyez par la Lunete la

perche ou bâton blanc de mire, qu'on a planté perpendiculairement sur le point *T* choisy pour la seconde Station, arrestez bien fixement vostre Planchete, en bien serrant la Viz du genoüil du pied qui porte la Planchete. Apres quoy tournez successivement la Regle *KL*, pour voir par la Lunete les points ou objets principaux *VXY*, & écrivez sur vos Tabletes de poche, les Angles *FEV*, *FEX*, *FEY*, &c. Levez vostre Planchete ; & ayant laissé au point *S* une perche ou baston blanc de mire, portez vostre Planchete *ABCD*, au point *T*, lieu choisy pour la seconde Station, arrestez vostre Regle ou Alidade à Lunete sur vostre Planchete *ABCD*, passant l'Ai-

guille à travers le centre M de la Règle & à travers le bout du centre F . Mettez la ligne fiducielle KLM sur la ligne FE , & tournez votre Planchete en sorte que vous voyez par la Lunete la perche ou baston de mire laissé au point S de la premiere Station. Arrestez fixement votre Planchete, ferrant la Viz du genoûil du pied qui la porte; tournez peu à peu la Règle KML , pour voir successivement par la Lunete les mesmes points VXY , objets principaux qu'aviez miré & observé de la premiere Station S , & écrivez sur vos Tabletes les Angles EFV , EFX , EFT .

Vous pouvez ensuite très-facilement décrire sur un Plan, ou

Carte de telle grandeur qu'il vous plaira, les mesmes objets S, T, V, X, Y , Montagnes, Clochers, Tours, Ponts, Villes-Chasteaux, Bois, Lacs, Etangs, &c. dans la mesme position qu'ils ont entr'eux réellement sur la Terre; car ayant pris comme dans la Cartelle *Figure 10.* les deux points S & T dans quelque proportion à la distance réelle qu'ils ont entr'eux sur la Terre. Si des points S & T , vous faites sur la ligne ST les mesmes angles que vous avez trouvé par l'observation, & qu'avez écrit sur vos Tablettes, vous aurez les triangles $TSV, TSX, TSY, STY, TSX, TSV$, & par conséquent proportionnaux aux triangles SVT, SXT, STT . C'est pourquoy

Q. d'Octobre 1683. M

ayant mesuré actuellement la distance d'entre les points *S* & *T* des deux Stations, vous n'avez qu'à porter sur la ligne des parties égales, qu'on appelle communément échelle au petit pied, ou de réduction, toutes les distances d'un point à l'autre de tous ces triangles & objets marquez à la rencontre de leurs Costes, & vous aurez tout à coup la connoissance de leurs distances réelles, par toises, lieuës, &c. Ayant fait une Contrée, on peut par le mesme moyen continuer à lever toutes les autres, & faire facilement la Carte de tout un Royaume, &c.

Si vous couvrez vostre Planchette avec un papier blanc, arresté sur les bords avec colle,

cire ou pain à chanter, vous aurez sur ce Papier dans la rencontre des lignes homonimes qu'aurez tiré le long de la ligne fiduciele KLM , en voyant par la Lunete les mesmes objets S, T, V, X, Y , des deux Stations, vous aurez, dis-je, sur ce Papier la mesme disposition que les objets ont réellement entr'eux sur la Terre. Pour bien comprendre ce que je dis, considerez attentivement la Cartelle, dans laquelle la ligne TS , représente la ligne EF de 18. pouces ou 216. lignes de longueur, qui est la distance des deux centres EF , point des mouvemens de l'Alidade. On peut se contenter d'un demy cercle bien graduë, ainsi on ne posera la Lunete qu'à son

M ij

centre , qui sera entre *A & B*.

Comme je fais profession de publier les noms des Inventeurs des belles choses dans leur genre, je dis que la maniere simple, c'est à dire, par les simples Alidades à pinnules des Anciens, de faire la Carte des Pais en observant des deux Stations les angles de position, sans employer la Lunete, fut premierement inventée par *Philippe d'Anfric*, Tailleur General des Monnoyes de France, qui la publia en l'année 1597. dans son Livre intitulé, *Déclaration de l'Usage du Graphometre*. Elle fut republiée en 1611. par *Adrianus Metius*, dans la 115. page de son Livre, *Arithmetica & Geometria Practica*. En l'année 1612. par *Morgard*, dans la 122.

Proposition de son *Pantocosme*.
En 1626. par *Henrion*, dans la 921.
page de sa *Cosmographie*. En 1651.
par le Pere *Jean-François* Jésuite.
dans la 436. page de sa *Geographie*.
En 1660. par le Pere *Schot*, dans
la 121. page de son *Pantometrum*
Kirkerianum. En 1673. par le Pere
Pardies, dans la 150. page de ses
Elémens de Géométrie. Et enfin en
l'année 1683. dans la 77. page de
La Connaissance des Temps, que
j'appelle un Livre d'or, par les
sçavantes & utiles curiositez qu'il
contient; mais aucun ne s'est
encore avisé d'y employer la Lu-
nete, du moins que je sçache,
avant l'année 1652. que je la mis
en pratique, encore moins pour
s'en servir à niveler ou prendre
par le filet horizontal, la Tan-

gente de la Terre de part & d'autre d'une corde mise à plomb, & laquelle servira mesme pour reconnoistre & rectifier la position des deux filets de soye sur le diaphragme de la Lunete, bien à angles droits l'un sur l'autre.

De la préférence des Verres, & de la position de l'Objectif.

JE vuide icy deux Questions importantes.

1^o S'il faut préférer les Verres plan-convexes, aux Verres également convexes des deux côtez, de mesme longueur de foyer.

2^o Quelle surface du Verre plan-convexe on doit présenter à l'objet.

Je dis que pour les longues

Lunetes , les Verres objectifs plan-convexes , sont préférables à ceux qui sont également convexes des deux costez ; car pour bonnes raisons , nous avons déjà rejeté les Verres dont les deux convexitez sont différentes. Je préfere donc les plan-convexes , pour les objectifs des grandes Lunetes , d'autant que pour avoir un objectif également convexe des deux costez , & de mesme longueur de foyer , il faudroit que l'écuelle fut d'une concavité sphérique de double longueur d'axe , tel Bassin estant tres-difficiles à faire. Outre que ce Verre objectif travaillé également convexe pour une grande Lunete , ne peut avoir la grande surface qui luy est nécessaire , afin d'avoir

l'ouverture qu'il doit porter suivāt sa longueur de foyer, sans avoir en même temps une grande épaisseur, laquelle diminuë toujours la force, & le nombre des rayons de lumiere émanez du corps lumineux, par ceux qu'il refléchit de chaque point de l'objet que l'on regarde par la Lunete. De plus, ces lames de Verre fort épais, sont ordinairement surchargées à la fournaise des Verriers. C'est donc par ces raisons que j'employe aux grandes Lunetes, des Verres objectifs plan-convexes, parce qu'ils sont moins épais, & plus transparans.

Les Verres objectifs des petites Lunetes, doivent estre également convexes des deux costez. 1^o Parce qu'à cause de leur petite ouverture

ouverture, leur surface n'estant pas necessairement grande, leur epaisseur est de beaucoup moindre que celle des objectifs également convexes des grandes Lunetes. 2° Parce qu'il est facile de bien travailler un Verre également convexe des deux costez, dont la longueur de foyer est petite, & que ce Verre sera toujours bien centré, si ces bords coupent vivement. 3° Parce qu'il est tres difficile de trouver un Verre bien plan, ce dequoy j'avois advertis les Ouvriers en l'année 1665. en la page 485. de mon *Traité des grandes Lunetes*, imprimé à Lyon avec mon Livre de *La Nouvelle Science de la Nature, & présage des Cometes.* 4° Parce qu'un objectif également con-

Q. d'Octobre 1683. N

vexe des deux costez , a ses sur-
faces convexes segmens d'un
sphère , dont l'axe est deux fois
plus grand , que n'a la surface
convexe d'un Verre plan-con-
vexe de mesme longueur de
foyer ; c'est pourquoy sa convé-
xité estant moins bossuë que
celle du plan-convexe, les rayons
émanez phisiquemenr paralelles
de chaque point de l'objet , tom-
bent moins inclinez , & se réü-
nissent par conséquent plus pré-
cisément en un mesme point du
foyer , ou baze de distinction,
pour y former par la pointe de
leur Cone renversé, ou Pinceau
optique, leur point de l'image
aërienne de l'objet. Par les
mesmes raisons , les oculaires
doivent estre également con-

vexes des deux costez. Car pour le Verre oculaire concave, il rend l'objet plus clair, parce qu'il est plus transparent, estant bien moins épais qu'un oculaire plan-convexe.

Voicy une tres-excellente sorte de Verre oculaire extérieurement plan des deux costez. Il est composé de deux Verres égaux plan-convexes adossés par leurs pôles ou centres de leurs convexitez. Le R. P. Fabri, de la Compagnie de Jesus, Grand Pénitentier à Rome, & que tous les doctes appellent par excellence, le Sçavant universel de ce Siecle, a donné la Démonstration des avantages particuliers de cet oculaire, & dit, *Hoc fuit inventum Eustachij divinij, præstantissimè*

N ij

sanè viri , & hujus artis peritissimi.

- Un Auteur Etranger en Mathématique , ayant trouvé cet oculaire dans le *Synopsis Optica* du R. Pere Fabri , imprimé à Lyon en 1667. a dit dans la 195. page de sa *Dioptrique Oculaire* de 1671. En ayant inventé l'usage depuis plus de vingt ans ; je m'en servois , ajoûte-t-il , pour l'observation du disque de la Lune d'un seul aspect. Mais comme cet Auteur apres avoir à dessein dans la 55. page de son *Amborum visionis Axiom concursu* de 1678. tronqué les termes suivans de la 144. page du *Synopsis Optica* du R. P. Fabri , *Hicmodus Rheitinus erat , cui tamen Divinianus de quo supra , longè est antepositus* , a ensuite traité le R. P. Fabri dans la même page 195.

d'*Omnino* facitum. Je dois contre les termes de cet Etranger en Mathématique, faire le Panégy- que de ce grand Homme, par les termes d'un des plus Scavans de nostre siecle, digne Disciple & Successeur du grand Galilei dans l'Académie de Florence, c'est M' *Viviani*, lequel dans la 144. page *Lib. 2. De maximis & minimis Geometrica Divinatio*, imprimée à Florence en 1659. parle en ces termes. *Preclarissimum virum, & avorum splendore, & morum integritate conspicuum Honoratum Fabri. Natione Gallum in Iesuitarum celeberrima Societate magni nominis Theologium, omni genera Historiarum humaniorumque Litterarum eruditione decoratum, Mathematicum, praestantissimum, Philoso-*

phum acutissimum, &c.

Pour résoudre la seconde Question, je dis qu'il est avantageux de mettre au dedans de la Lunete la superficie convexe du Verre objectif, & presenter par conséquent la superficie plane du Verre à l'objet, parce que les rayons du principal point de l'objet qui se rencontre dans l'axe du Tuyeau de la Lunete, & dans le centre de tous les Verres, comme aussi de la prunelle, & de toutes les humeurs de l'œil, tombent plus physiquement parallèles sur la surface plane, que sur la surface sphérique, ne souffrent aucune réfraction en entrant, & sortant de la superficie convexe du Verre objectif, concourent plus précisément, & forment

par consequent par leur concours tres-distinctement le point principal de l'image aërienne de l'objet , qui nous sert d'objet immédiat. Le concours des rayons émanez d'un point latéral de l'objet , tombent aussi moins inclinez sur la surface plane du Verre objectif, que sur la surface convexe, & concourent plus précisément au foyer.

*De la situation parallele des
Verres dans le Tuyau de
la Lunete, & de leur Cen-
tration.*

IL ne suffit pas que la matiere des Verres soit homogene, sans tourbillons , bulles , points , fumées, taches ny lames, tres-pure,

N iiiij

bien transparente, & tirant un peu sur le bleu, que leur travail soit excellent, leur poly exquis, & qu'ils soient entr'eux dans la meilleure proportion; ils doivent encore estre bien centrez, & ensuite estre bien espacez dans la distance requise entr'eux, & arrestez dans le Tube bien parallelement, afin que l'axe de la vision de l'objet arrive sur le fonds de la Retine, sans avoir souffert aucune réfraction. C'est pourquoy cet axe optique passe le long de l'axe du Tuyeau de la Lunete, & tombe bien centralement & perpendiculairement sur toutes les surfaces de tous les Verres, & sur le centre de leur forme, en sorte que tous les axes des sphères, dont les Verres sont

segmens conviennent précieusement, & ne fassent tous qu'une mesme ligne droite avec l'axe du canal ou tuyau de la Lunete, autrement l'objet paroistroit où il n'est pas, c'est à dire, plus élevé ou abaissé qu'il n'est, ou plus à droite où plus à gauche.

Cette bonne centration des Verres, & la rectitude du tuyau de la Lunete, ont toujours esté considerées comme deux choses tres-essentielles. En voicy les preuves.

En l'année 1611. *Keppler*. dont le seul nom fait le panegyrique parmy les Sçavans, exigeoit cette centration des Verres. & rectitude du tuyau, pour avoir une excellente Lunete. Voicy ces termes dans le *Postulatum* 103. de

sa Dioptrique, imprimée en 1612.

*Ut in tubo linea per utriusque vitri
contra convexitatum transiens sit una
& eadem, &c.*

En l'année 1647. M^r Hevelius
de Dantzic, dans la 16. page de
la *Selenographie*, ou Description
de la Lune, parloit en ces termes,
*Namque si dum ductus tubi dilatan-
tur, situs rectus lentium turbatur,
& aspectus rerum aspectabilium male
representatur, quandoquidem omnes
lentes in Telescopiis necessario exqui-
sitè debeant esse parallelae, si imagines
rerum non confusas, sed distinctas
amplaque debent apparere.*

En l'année 1666. le Pere Schi-
nard, dans la 187. page *Dialogi
Optici*, dit que la vision de l'objet
sera confuse, *Si axis lentis ocularis
non continetur, cum axe lentis*

*objectivi, hoc est si per accidens col-
tetur obliqua intabo, quod pariter
advertendum est in objectivo; unde
etiam fit ut in elaborandis vitris,
curandum sit ut axis utriusque super-
ficiæ perfectè dirigatur per centrum
lentis.*

Il y a tres-peu d'Ouvriers qui
sçachent travailler les Verres, en
sorte qu'ils se trouvent bien cen-
trez en sortant de leur mains. Il
faut pour cela observer bien des
choses que nous dirons en son
lieu; car si on considere la recti-
tude des pores du Verre, comme
quelque chose analogue au fil,
ou nerfs du bois qui se fendent,
suivant la longueur que l'Arbre
a pris en son accroissement, car
les pores du Verre par lesquels
passe la lumiere souffrant les

réfractions en entrant, & en sortant, que l'on peut expliquer par les seules loix de la réflexion, suivant les angles que les rayons font en frapant le premier globe du Verre, &c. sont comme autant de tuyaux de cheminées droits, & ordinairement à plomb sur la surface plane, par lesquels les atomes de l'acide du feu, qui tenoient en agitation & en solution la matiere du verre dans le creuset, se sont exhalez montant en haut, & se sont échapez de toutes parts, pendant que la lame estoit exposée sur la pierre chaude, à la bouche ardente de la fournaise, pour prendre consistance en se refroidissant peu à peu, & achevant d'estre recuite dans un fourneau particulier, où

l'on les place toutes debout. Je dis que les petits tuyaux ou rectitude de ces pores du Verre, n'estant pas bien à plomb à la surface plane du morceau de Miroir, un Ouvrier ordinaire n'en travaillera jamais un bon Verre de Lunete, d'autant qu'il ne fera jamais bien centré. Les deux *Figures* 1. & 2. le démontrent assez le tuyau ou canal du milieu, ne passant jamais par les centres des deux surfaces.

Que si lame ou morceau de Miroir duquel on travaille les Verres a le fil de ses pores bien à plomb sur ses surfaces planes, ils peuvent tous estre récentrez apres leur travail, estant facile de corriger la mauvaise centration de toute sorte de Verres de Lunete, qui

ont une ou toutes les deux superficies sphériques. En voicy la démonstration dans les Figures 3 4 5 6 7. Pour les bien entendre, je dis,

Que la bonne centration des Verres de toute espee sphérique, comme plan-convexe, plan-concave, convexe de deux convexitez égales ou non, ou concaves des deux costez, comme aussi les Verres convexes d'un costé, & de l'autre concaves d'une plus grande sphère que la convexité, que les Grecs appellent *Menisques*, & les Latins *Lunatus*. faits en forme de croissant, consiste en cecy.

Que dans la mesme ligne soient les centres de chaque surfaces ou *disque* du Verre, comme

aussi le centre de la forme de chaque surface sphérique, c'est à dire, le centre de leur sphéricité, qui est le centre de la sphère, dont ces convexitez ou concavitez sont parties, & dont le Verre plan convexe est un segment.

Pour démontrer la Théorie de la bonne centration des Verres, déjà travaillez, c'est à dire, reconnoître le point de leur surface sphérique, par lequel la ligne tirée au centre de son sphéricité passe aussi à plomb sur l'autre surface plane convexe, ou concave; il suffit de considérer les *Figures* 3. 4. 5. 6. & 7. dans lesquelles on voit que l'axe *CP*, passant à plomb par toutes les surfaces des cinq Verres, passe à costé de la ligne *LMN*, laquelle

ne passe à plomb que par le centre du cercle de la circonférence inférieure ; c'est pourquoy il faut changer la circonférence du disque de ce Verre, en sorte que ses surfaces aient pour centres les points *PD*.

Figure 3. au Verre plan-convexe, la ligne *CP*, tirée du point *C*, centre de la convexité à plomb sur la surface plane, sera aussi perpendiculaire sur la surface convexe. Cette ligne *CP*, donne les points *P* & *D*, pour centres de cercles à faire au compas avec la pointe de Diamant, pour les disques des deux surfaces de ce Verre, lequel estant arrondy sur la meule ou avec le grugeoir, suivant ces nouveaux cercles, la mauvaise centration

estant corrigée par ce moyen, ce Verre se trouvera bien centré. La preuve en est évidente ; d'autant que le diametre du disque circulaire de sa surface plane sera la corde de l'arc , sur laquelle tombe à plomb la ligne CP , demy axe ou semydiametre de la sphere , dont ce Verre plan-convexe est un segment ; c'est pourquoy l'axe de la radiation du point principal de l'objet, tombant sur le point P à plomb, traversera les deux surfaces du Verre suivant la ligne PD , les penetrera sans souffrir aucune réfraction. C'est pourquoy ce Verre ainsi recentré, estant posé sur l'ouverture circulaire du tuyau cylindrique de la Lunete , en sorte que le

Q. d'Octobre 1683.

Q

point *P*, ou le point *D*, soit précisément sur le centre de cette ouverture, le demy axe *PC* du Verre, conviendra avec l'axe du tuyau de la Lunete. Ainsi le rayon du principal point de l'objet, tombant à plomb sur les points *PD* de ce Verre objectif, sera l'axe de la vision., car il pénétrera aussi sans souffrir aucune refraction, tous les Verres oculaires bien centrez, comme aussi toutes les humeurs de l'œil en passant par leurs centres, apres estre entrez dans l'œil par le centre de la prunelle.

Figure 4. au Verre convexe des deux costez, soit que les surfaces soient d'une mesme ou de différente sphericité, tirez une ligne droite par les deux points *Cc*,

centrez des deux convexitez, vous aurez sur chaque surface les points de leur bonne centration; car cette ligne partant de l'un à l'autre centre de la sphère, ou de l'arc d'un grand cercle, est perpendiculaire aux points *P* & *D*, sur l'une & l'autre convexité, & aux deux arcs des grands cercles de leurs sphères. C'est dans cette rencontre, que l'Auteur du Verbiage des Parfaites Visions de l'année 1671. n'ayant pas voulu déferer à Euclide, ny à mes Leçons, faites de vive voix, ou dans mes Ecrits, qu'il reconnoist luy a voir esté communiqué, s'est montré tres-grand Ageometre & illustre Adioptricien, ayant dit dans la page 25. en la ligne 31. *Que les*

O ij

centres des deux convexitez estant à costé l'un de l'autre ; (les Novices sçavent que deux points sont toujours directement opposez, & necessairement dans une mesme ligne droite,) & la ligne droite qui les joint estant , ajoute-t-il, necessairement biaise dans son épaisseur, il n'est pas possible, ajoute-t-il encore, de la redresser pour la faire convenir avec le centre de la largeur de ce Verre. Et à son ordinaire toujours contre le bon sens, & contre la Geometrie, conclut en marge. *Le Verre objectif doublement convexe qui est mal centré, ne peut estre corrigé. Il ne vaut rien.*

Figure 5. du point *C*, centre de la concavité, tirez sur la surface plane *AB*, la perpendiculaire *CP*, elle sera aussi necessairement

perpendiculaire sur la surface concave, puis qu'elle part de son centre; & les points *P* & *D*, seront les centres requis de la bonne centration de ce Verre.

Figure 6. par les deux points *Cc*, centrez des deux concavitez, tirez la ligne droite *Cc*, elle perpendiculaire sur chaque surface concave, & les point *PD* seront les centres requis de la bonne centration de ce Verre.

Figure 7. Tirez par les deux points *Cc*, centres des deux sphéricitez, l'une convexe, & l'autre concave du Verre *Menisque*, la ligne droite *Cc*, elle sera perpendiculaire au point *P* sur la surface convexe, & perpendiculaire au point *D* sur la surface concave; & les points *P* & *D*, seront les

deux nouveaux centres des disques des deux surfaces sphériques de ce Verre.

De la Théorie ou Spéculative, passons à la *Pratique de la Recension des Verres, &c.*

COMIERS.

On donnera la suite de ce Traité, dans les suivans M ercures Extraordinaires.







Il est des Bains alumineux,
Plombez, ferrez, bitumineux;
Des Bains, les uns sont sudatoires,
Et les autres sont lavatoires;
Quelques-uns sont medecinaux,
Les uns sont froids, les autres chauds;
Les uns & les autres soulagent
Ceux qui dans leur party s'engagent.
Des Bains, les uns sont naturels,
Les autres artificiels;
Des uns & des autres, le Sage
Se fait un excellent usage,
Au temps que quelque infirmité
L'oblige à chercher sa santé,
Car une santé ferme & stable
Est un trésor incomparable;
Heureux qui la sçait conserver
Automne, Eté, Printemps, Hyver;
Heureux à droit, heureux à gauche,
L'inaccessible à la débauche.
Des Bains, les uns sont sulphurez,
D'autres picez, d'autres nitrez,
Selon la qualité diverse

• du Mercure Galant. 169

De la Mine que l'eau traverse.



Ana, le Fils de Sebeon,
Des Bains chauds fit l'invention,
Allant dans un Lieu solitaire
Paître les Troupeaux de son Pere.
C'est dont jamais ne doutera
Qui bien la Geneze lira.



L'Interprete d'Aristophane,
Auteur non sacré, mais profane,
Fait l'Inventeur du premier Bain
Ce Maistre Forgeron Vulcain,
Qui d'un Bain chaud (je m'en rapporte)
Fit un présent de cette sorte
Au grand Hercule Conquérant,
Dont le nom va par tout courant,
D'où vient qu'on nomme sans scrupule
Tous les Bains chauds, les Bains d'Her-
Bains qui passerent autrefois (citez
Chez les Vassaux & chez les Roys,
Dans le rang des choses sacrées,
Pour les matieres sulphurées,
Et pour les Foudres reposez

Q. d'Octobre 1683.

P.

170 Extraordinaire

*Dont on tient qu'ils sont composez.
Les Gens qui sont d'une autre verve,
Imputent le tout à Minerve.*



*Si l'on en veut croire Strabon,
Authenr qui peut passer pour bon,
Les Bains froids ont leur origine
Des Argonautes, Gens de mine,
Gens de courage, Gens de cœur,
Gens intrépides & sans peur,
Qui sans façonner davantage,
Lavoient leur corps sur le rivage
De la Mer, où Dame Circé
Son domicile avoit placé
Sur les bords de la Mer Tyrrhene,
Avec autre Magic'enne,
Quand cinquante-six grands Héros
Firent voile jusqu'à Colchos,
Pour la conquête ambitieuse
D'une Toison fort précieuse,
Qu'on appelloit la Toison d'or,
Après qui chacun court encor,
Et d'une façon sans seconde
Courra jusqu'à la fin du monde;*

*Car l'or, ce métal radieux,
Se fait rechercher en tous lieux.
Pour Chefs de cette illustre Flote,
Qu'on pouvoit nommer Argonante,
On avoit Hercule, Jason,
Castor, Pollux, & Télamon,
Hylas, Morphus, le fort Thésée,
Nauplius, Calais, Orphée;
Le généreux Zethos aussy,
Peut rencontrer sa place icy.
Ces Chefs, ces Hommes d'importance,
Avanturiers à toute outrance,
Ces Guerriers de fameux renom,
Dont je viens de marquer le nom,
Furent les premiers de leur âge
Qui des Bains froids eurent l'usage
Sur les belles Eaux de Thétis.*



*Aux Bains que l'on prenoit jadis,
Un Valet basti comme un Drille
Portoit & l'Eponge, & l'Etrille,
Pour dégrasser & savonner
Ceux qu'il alloit accompagner.
Si l'Eponge estoit parfumée,*

P

172 Extraordinaire

L'Etrille estoit toute embaumée,
 Car dans ces Bains grands & communs
 On se munissoit de Parfums
 Et d'agreables Cassolletes,
 Pour les Douilletts & les Doüillettes,
 Pour les Mignardes & Mignards,
 Qui n'aimoient pas les jeux de Mars,
 Et qui chérissent leur Carcasse
 Autant qu'un Coquin sa Bezace,
 Autant qu'un Aveugle (dit-on)
 Chérit sa Tasse & son Baston.



Dans ce temps-là plus nous ne sommes;
 Un temps fut que Femmes & Hommes
 Dans le vaste Empire Romain
 Pratiquoient tous le mesme Bain,
 Sans mettre aucune différence,
 (Honny soit-il qui mal y pense.)
 Il falloit bien que ces Gens-là
 Fussent discrets. Apres cela,
 Certain Empereur, c'est Severe,
 Empereur d'une humeur austere,
 Et qui n'aimoit pas les rebuts,
 Retrancha ce notable abus,

Séparant un Sexe de l'autre;
Car telle est la misere nostre,
Que pour de trop pres s'approcher,
On souille l'esprit & la chair.



De Basle le sacré Concile
A cette maniere incivile
De se baigner confusement,
Fit la guerre pareillement,
Voulant de la belle maniere
Que chacun eust sa chacuniere,
Et son détroit de dans les Bains.
De tels Decrets ne sont pas vains,
Puis qu'ils tendent à la pratique
D'une modestie héroïque;
On ne peut avec trop d'ardeur
Vous chérir, divine Pudeur.



La Femme de Néron, Popée,
Faisant la petite Poupée,
Et refusant de s'attacher
A ce qui peut mater la chair,
Et punir ses délicatesses,
Entretenoit cinq cens Asnesses,

P ij

174 Extraordinaire

Et chaque matin de leur Lait
 Croyoit rendre son teint moins laid.
 C'estoit le Bain & l'artifice
 De cette vaine Impératrice,
 Qui sans scrupule & sans remords
 Jour & nuit dorlotoit son Corps,
 Ne pensant, la belle Mignonne,
 Qu'à bien divertir sa personne;
 Mais comme tout tend à la fin,
 Il luy fallut mourir enfin
 Dans des agoisses sans pareilles.
 Laitieres à grandes oreilles,
 Si vostre Lait faisoit son beau,
 Son trépas fut vostre tombeau.
 Aux durs sanglots abandonnées,
 On vous vit en peu de journées
 Mornes, & dans une maigreur,
 Qui faisoit aux Humains horreur.
 Estant tristes & déconfites,
 Vostre Lait bientôt vous perdit,
 Et la Mort avec ses Cyprès
 Cette perte suivit de près.



Il n'est point sur la terre d'Homme

Qui ne pûsse encor voir à Rome
 Ces Monumens de vanité
 De la superbe Antiquité
 Que jadis on a fait construire,
 Qu'encore aujourd'hui l'on admire,
 Ou les magnifiques Romains
 Se lavoient, & prenoient les Bains
 Dans chaque coin d'Architecture,
 L'art y surpassoit la nature,
 Et tous les Murs par le dedans
 De fin Marbre estoient éclatans,
 Marbre apporté de Numidie,
 Ou bien, venu d'Alexandrie.
 L'injuste Dioclétien,
 Et le Tyran Maximien,
 Ont employé sommes immenses
 A faire de telles dépenses,
 Et ces barbares Empereurs
 Ont fait ressentir leurs fureurs
 Dans la construction des Thermes,
 Aux Chrestiens, qui demeurant fermes
 Dans la créance du vray Dieu,
 Aimoient mieux passer par le feu,
 Par les peines les plus cruelles,

Que de devenir infidèles,
Que de renoncer à la Foy
Qui fait dire aux Chrestiens, je croy,
Qui fait la premiere démarche
Du Prophete & du Patriarche,
Du Martyr & du Confesseur,
Du Soldat & du Professeur,
Pour aller à Dieu nostre Maistre,
Ce beau principe de tout Estre.

Ex

Mais continuons nos desseins.
Et décrivons quelques beaux Bains
Que les Auteurs recommandables
Ont rendu des plus vénérables,
Qui mesme ont fait voir à nos yeux
Un spectacle délicieux.
Les Bains de Fritolle, ou Tritolle,
Que l'on rencontre auprès Pouzzolle,
Nommez les Bains de Cicéron,
Fabriquez mesme avant Néron,
Estoient quelque chose de rare.
On n'y voyoit rien de bizarre,
Mais le tout proportionné,
Et fort sçavamment ardené,

Suivant la regle & la mesure
 De la plus noble Architecture.
 C'estoit, pour le dire en un mot,
 Non la Caverne d'un Marmot,
 Mais une Salle bien voûtée,
 Et de Peintures ajustée,
 Dont le temps qui tout œuvre abat,
 A rayé le lustre & l'éclat.
 On y voit cependant encore
 Depuis ~~Vesper~~ jusqu'à l'Aurore,
 Et de l'Aurore jusqu'au soir,
 Maint & maint petit Réservoir,
 Rempli jadis d'une Eau potable,
 Aux infirmes fort profitable;
 Car chaque Malade y trouvoit
 Ce qui de ses maux le sauvoit,
 Le tout pratiqué dans sa Roche,
 Fort proprement; & là tout proche,
 Au temps que vivaient les Césars,
 Parmi la guerre & les hazards,
 On voyoit là maintes Statuës
 Qui sont maintenant abatuës,
 Qui mettant la main sur leur Corps,
 Faisoient connoître en leur dehors.

Tant leur essence magnifique,
Que leurs qualitez spécifiques.
Les Medecins Salernitains,
Plus envieux que des Lutins,
Piquiez d'une jalouse rage,
Ont ravagé ce grand Ouvrage,
Et desséchè toutes les Eaux
Qui rendoient ces Bains-là si beaux,
S'imaginant que leur pratique
Diminuoit par l'hydraulique,
Et qu' Hippocrate estoit perdu,
Si Cicéron n'estoit fondu.
Il n'est point de Monstre en la vie
Plus detestable que l'Envie,
Ny qui semble plus odieux
Au charitable Roy des Cieux.



Pres de là, si l'on m'en veut croire,
On doit passer au Sudatoire;
Mais il faut bientôt s'épouffer,
A moins que l'on veuille étouffer,
Y faisant chaud de telle sorte,
Qu'aussitost l'on cherche la Porte.



On voit presque au mesme chemin
Les fameux Bains de Saint Germain,
Nommez Tl. e mes de Fumerolles.
Je n'ay presque point de paroles
Pour vous expliquer les raisons
Des fumantes exhalaisons
Qui cette Caverne remplissent,
Et de leurs vapeurs la noircissent.
Fuliginenses qualisez,
Que de cerueaux vous entestez!
Domicile sudorifique,
De Vuleain l'affreuse Boutique,
Si-tost qu'on respire vostre air,
On sent appétit de quitter.
Pour garand j'ay ma conscience,
Et le sçais par experienc:
Au reste, ce Lieu tant vanté
A l'heureuse propriété
De guérir mainte maladie,
Soit de France, soit d'Ausonie;
Et quand on apporte en ce Lieu,
Tout fumant, tout brûlant de feu,
Une autre Eau qui soit étrangere,

*Soit qu'elle pese, ou soit légère,
Ce Bain, sans s'en appercevoir,
Luy communique son pouvoir.*



*Chacun sçait que les Bains d'Alise
Et de Plombieres, sont de mise;
Qu'à Vichy, qu'à Spa, qu'à Mion,
Ils sont en réputation;
Qu'on peut de vous dire le mesme,
Bains de Pougues, Bains de Belesme;
Que d'ailleurs il n'est rien si bon
Que sont vos Eaux, Bains de Bourbon.
En effet, chaque an cent Personnes,
Mesme voisines des Couronnes,
Viennent vous visiter un temps
Dans les plus beaux jours du Printemps,
Pour se remettre & se refaire
Par vostre usage salutaire.*



*Je ne vous obmettray jamais,
Belles Etuves, beaux Bains d'Aix,
J'entens icy d'Aix la Chapelle,
Car vostre structure est tres-belle,*

Et les Germains de tous costez
Recherchent vos utilitez.



A Tongres, au País de Trèves,
Aussibien qu'au Climat de Clèves,
On rencontre encor tous les jours
De ces favorables secours.
Ainsi la belle Germanie
A ses Bains comme l'Ausonie,
Et comme les charmans País
Soumis au Monarque des Lys.



A Moscou, País des Fourvres,
Climat tout glacé de froidures,
Où régnent l'Aigle & le Croissant,
Et dans l'Empire florissant
Où le Soleil on idolâtre,
Des Bains de Porphyre & d'Albâtre,
Tous remplis de bonnes odeurs,
Se font voir chez les grands Seigneurs.
C'est là ce qui fait leurs delices,
Leurs passetemps, leurs exercices;
Sur tout chez les Orientaux,
Et chez les Septentrionnaux,

Fréquemment les Bains on visite;
Passeroit pour hétéroclite,
Et bourru, qui s'en passeroit,
Et leur usage improuveroit.
Qu'on vive à Rome comme à Rome,
Si l'on veut vivre en bonneste Homme.



Forges & Montdor, pres de Rheims,
Fournissent encor de bons Bains,
Dont se prévaut mainte Personne.
Acqs & Thersis, pres de Bayonne,
Balleruc, avec Barbotan,
Sont encor visitez chaque an,
Pour leurs Bains, qui dans la Nature
Font une assez belle figure.
Nommons-en encor quelques-uns
Que l'usage a rendus communs,
Comme utiles en cent manieres,
Les Bains de Barege & Bagnieres,
Qui se forment des belles Eaux
Qui passent par des Minéraux;
Car enfin des mains libérales
Du Sauveur de tous les Humains,

*Nous tenons les Eaux minérales
Qui font la matiere des Bains.*



*Aux Enfans du grand Hippocrates,
Aussi sçavans que des Socrates,
Qu'un Malade appelle au besoin,
Je laisse la charge & le soin,
Ma veine estant presque tarie,
De nous parler du Bain-Marie,
N'estant pas de condition
A traiter cette Question.
Les Liébauts, & la Framboisiere,
Sont doctes sur cette matiere;
Et, puis pour pouvoir l'expliquer,
Il faut sçavoir alambiquer.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

S'il est permis à un Homme qui
aime avec passion, de souhaiter
que la Personne qu'il aime, ne
lui survive que d'un moment.

Tircis, par un esprit de pure ja-
lousie,
Dépourvu qu'il est de bon sens,
Croit ses desirs fort innocens,
De souhaiter que la fin de sa vie
Soit le terme préfix des beaux jours de
Catin,
De peur que dans les bras d'un Mary
plus sincere
Elle ne passe apres la fin
De cet Animal trop severe.
C'est une cruauté que je ne puis souffrir,
De demander la mort de l'Objet que l'on
aime;
On doit plutost prévoir avec un soin ex-
trême

*Les moyens de le secourir,
S'il arrive que sur la terre
Le moindre des malheurs luy déclare la
guerre.*

ALCIDOR, du Havre.

*Laquelle est à préférer, de la
beauté de la Bouche, ou de
celle des Yeux; de la beauté
des Cheveux, ou de celle du
Teint.*

Q*u'on vante si l'on veut l'éclat rouge
& vermeil*

*Des lèvres de Manon, qu'on tient un
petit Ange;*

*Quel que soit cet éclat, c'est outrer la
louange,*

De les comparer au Soleil.

*Jamais aucun Amant n'entreprit de le
faire,*

*Quelque forte que fust l'ardeur de son
amour,*

Q. d'Octobre 1683.

Q

De crainte de se voir un jour
 Regarder comme un téméraire.
 Mais lors qu'on parle de beaux yeux,
 Il n'est point d'Astres dans les Cieux
 Dont on ne veuille bien affoiblir la lu-
 mière;
 Afin d'en prendre la matière,
 D'en mieux exalter les attraits,
 Du Trône de l'Amour souvent on les
 régale;
 On dit que c'est de là qu'il déboche ses
 traits,
 Que nécessairement avec eux il cabale,
 Et que lors qu'il prétend estre victorieux,
 Il emprunte toujours le secours des beaux
 yeux.
 La belle bouche n'eut jamais cet avan-
 tage,
 Il faut donc aux beaux yeux donner
 notre suffrage.



Qui doute encor que le beau teint
 Sur les beaux cheveux ne l'emporte?
 Quant à moy, je me sens atteint

du Mercure Galant. 187

*D'une passion bien plus forte
Pour un teint blanc, poly, que pour de
beaux cheveux,*

*Qui ne sont souvent que des nœuds
Qu'on emprunte d'une autre teste.*

*Quoy qu'à les bien ranger on fasse ses
efforts,*

*Je n'en croiray jamais les charmes assez
forts*

Pour faire une grande conquête.

Le mesme.



Qij

SSSS22SS22SS22SS22

A MADEMOISELLE***

Vous me mal-traitâtes si fort, Mademoiselle, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, que je croyois bien en vous quittant, qu'il ne me prendroit jamais envie de revenir m'exposer à vostre méchante humeur. Je vous dis adieu assez brusquement pour vous le faire connoître ; & toutes les révérences que je vous fis jusqu'au bout de vostre Ruë, vouloient assez dire qu'elles seroient les dernières que je vous ferois de ma vie. Mais cependant malgré vostre fierté, vostre indifférence,

vos mépris, vos rigueurs, vos coups de poing dans l'œil, & enfin vos petites pestes de Chiens qui me tenoient où je ne veux pas vous dire, je me sens aujourd'huy forcé par le mesme amour dont je voulois me défaire, de vous donner le bon jour, & de vous parler de ma langueur. Mais dequoy me servira ma plainte?

De mes cruels tourmens je ne suis pas au bout.

Quoy que vous me fassiez une peine mortelle,

*J'aime encor mieux vous voir cruelle,
Que de ne vous voir point du tout.*

Vous estes bien glorieuse, de m'avoir réduit à ce point-là, moy qui estoit le plus insensible de tous les Hommes! Et que je

suis malheureux, d'avoir à faire
à vous !

*Vous que l'on appelle Moutonne,
Par quel endroit méritez-vous
Ce joly nom que l'on vous donne,
Puis que vous n'avez rien de doux ?*

En verité, les maux que vous
me faites souffrir, pourroient
bien vous faire changer de nom,
si vous ne voulez bientost chan-
ger de cœur. Vous avez de beaux
exemples devant vos yeux, pour
vous convertir. Que n'imitiez-
vous vos Compannes ?

*Je ne veux pas dire la Brune ;
Vos deux testes qui n'en font qu'une ;
Sont deux testes dans un bonnet,
Qui tranchent de tout franc & net ;
Mais je veux dire la Blondine,
Dont l'esprit est plein de douceur,
Et qui feroit joyeuse mine.*

*A qui luy donneroit son cœur.
Mais on a beau prescher, qui n'a cœur
de bien faire,
De tout ce qu'on luy dit il ne profite
guère.*

Vous avez bien la mine d'estre
toujours dans le cœur, ce que
vous estes dans vostre Anagram-
me, c'est à dire, *Libre d'amour*, à
moins que l'Amour luy-mesme,
qui m'a réduit sous vos Loix, ne
vous fasse changer de nature.

*Je le reconnois tout-puissant.
S'il vouloit s'en donner la peine,
Il pourroit bien dans un instant
Changer en amour vostre haine,
Et nous lier enfin dans une mesme chaîne,
Où les mesmes desirs
Feroient tous nos plaisirs.*

Que je serbis heureux, si je
pouvois voir cette métamor-

phose ! Je benirois mille fois le jour que je devins amoureux, & je ne me foviendrois guère alors de tous les maux que vous m'avez faits.

*Lors que dans l'amoureux Empire
On ressent l'un pour l'autre une même
langueur,
Un petit moment de douceur
Peut consoler d'un long martire.*

Mais ce n'est pas à moy de vous donner des leçons sur la maniere d'aimer, vous qui me l'avez apprise, & sans qui je n'aurois jamais pû comprendre ce que c'est. Ne devriez-vous pas voir si, apres m'avoir donné les principes de cet Art, je sçaurois bien les mettre en pratique ?

*Tout Ecolier que je puis estre,
Et qui semble ne sçavoir rien,
Je m'en acquiterois si bien,
Que l'on me prendroit pour un Maître.*

Il me semble que je vous voy
rire là-dessus à vostre maniere,
vous sçavez bien comment, *hi, hi,*
& que vous dites avec cela, *il
n'y a pas moyen.* Mademoiselle
nostre Brune, avec sa petite
Chienne entre ses jambes, en
fait autant, & je ne sçay laquelle
rit le plus fort de vous deux.

*Mais riez tant qu'il vous plaira,
Riez de tout vostre courage;
Par ma foy, si j'en estois là,
Vous ririez encor davantage.*

Vous m'avez demandé dequoy
vous divertir à la Campagne.
Q. d'Octobre 1683. R

Voyez si je pouvois choisir un sujet plus drôle que celui qui composé cette Lettre. Je vous envoie encor avec cela quelques Pièces nouvelles, en attendant que je vous envoie le Mercure Galant, que vous prenez tant de plaisir à lire. Ce sera pour la première fois que je vous écriray. Cependant j'attens de vos nouvelles, comme vous m'avez fait espérer. Il me va furieusement ennuyer; ne me faites languir que le moins que vous pourrez, je vous en prie. Quand on connoist un Amant aussi tendre & aussi passionné que je le suis, il me semble qu'il mérite bien qu'on le conserve, on n'en trouve pas toujours de mesme. J'ay déjà de grands soins pour vous;

mais si vous aviez pour moy de si beaux sentimens, je vous conserverois plus que la prunelle de mes yeux ; je n'en aurois jamais assez pour vous voir , enfin je n'en aurois que pour vous. Je suis vostre &c.

DIEREVILLE, *du Pontlevesque.*

SSSSSS:SSSSSS:SSSSSS

Si les Astres ont du pouvoir sur les inclinations des Hommes.

Cette Question bien expliquée, procurera à chacun non seulement l'avantage de sçavoir combien il est utile & agreable d'estre instruit dans la connoissance de la nature de l'Homme ; mais encore d'apprendre par le mesme Discours , ce que c'est

R. ij

que les Astres , ce qu'ils peuvent faire , & comment ils étendent la Sphère de l'activité de leurs opérations , par l'émanation continuelle qui se fait de leurs substances dans leurs vortices , & dans les tourbillons des autres Astres voisins. Pour cela il faut remarquer , que tous les Estres de la Nature, de quelque composition qu'ils soient , diminuent & se dissipent à tous momens par la déperdition de leurs substances , les uns plus, les autres moins, suivant la constitution lâche ou serrée des parties de leur composé. Par exemple , le corps d'un Bouc un peu agité fait ressentir fort loin les parties exhalantes de sa composition. Le Camphre se dissipe d'une telle maniere , que si on en

expose à l'air , gros comme une noix , pendant quinze jours , il n'en restera aucune chose. A l'égard de l'Ambre gris , du Musc , & des Trufes , apres de longues ventilations , il n'en reste que quelque matiere sèche , qui ne paroist plus estre la mesme chose.

Il en est ainsi généralement de tous les Corps, qui se font ressentir , tant aux Hommes qu'aux Animaux raisonnables , & mesme de Plante à Plante , & de Plante l'Homme , comme la Sensitive, qui se baïsse à l'approche de la main de l'Homme ; le tout suivant la sympathie ou l'antipathie observées par les Naturalistes, & notamment de la Vigne avec le Chou ; car le Chou couvert de la Vigne , dépérit , & la Vigne le

R iij

fuit. L'on en remarque les effets, lors que quelqu'un a crapulé, & qu'il prend le lendemain un bouillon de Chou. On voit alors que les parties tartareuses, échauffantes & corrosives du Vin non-digeré, se trouvent tellement liées & embarrassées dans le suc de Chou, qu'elles ne peuvent causer de mauvaises impressions aux parties nobles du corps, parce que le bouillon les entraîne par les selles & par les urines, & dans cette rencontre le suc de Chou sert de médicament.

La chose étant considérée de la sorte, que tous les Corps de l'Univers agissent & poussent des exhalations au-delà d'eux, & que tous les autres Corps voisins en participent, s'ils n'ont pas des

du Mercure Galant.



parties opposées, pour les
pousser, & pour se garantir de
leurs impressions, tous les Astres
en feront de mesme, & tous les
autres Estres, tant les Planetes
que les Etoiles fixes, & les Co-
metes; & sans m'arrester à pro-
poser un nouveau Systeme Ce-
leste, je suivray celuy de M^r des
Cartes, comme le plus commode
& le plus vray semblable. Il nous
fait connoistre que toutes les
Etoiles fixes, que l'on dit d'ordi-
naire estre dans le Firmament,
toujours presque dans un mesme
lieu, observant aussi leurs distan-
ces les unes des autres, sont des
Corps composez d'une matiere
subtile, semblable à celle qui
compose nôtre Soleil, & que
chacune de ces Etoiles se trouve

R. iiii.

à peu près dans le milieu central de son vortice , comme nôtre Soleil se trouve dans le milieu du sien , qui est nôtre Monde où nous vivons , afin que de son Corps central il pousse des émanations de sa matiere subtile & échauffante jusques à la circonférence & au-delà de son vortice, pour donner le branle & continuer le mouvement à tous les Corps de son vortice , qui sont les Planetes & Satellites , & y causer tous les changemens d'altérations pour les générations qui s'y font , suivant la disposition de la matiere de chaque Estre qui est dans le tourbillon de chaque Planete.

Cette comparaison si juste que je vous fais de chaque Etoile

brillante avec le Soleil de nostre Monde, vous fera connoître l'utilité de chacune dans le milieu de son vortice, par l'utilité de nôtre Soleil dans le sien, qui nous paroist toujours si nécessaire & si grande, que les Personnes les plus éclairées en tombent dans l'admiration. Nous en voyons l'exemple dans le sçavant Galien, dit l'Ange du divin Hypocrate, quand il déclare sur la fin de son 3 Livre de *U su partium*, que le Soleil est placé au milieu du Monde, ayant autour de luy ses Planetes errantes, sans avoir pû estre placé plus commodement. Et faisant comparaison du grand Monde au petit Monde, qui est l'Homme, il ajoute que personne ne peut nier que le grand Monde

ne soit le plus beau Composé de toutes choses ; mais que dans l'un ny dans l'autre vous n'y trouverez rien de beau , qui ne provienne de la sagesse du Créateur, *eandem namque invenies sapientiam Creatoris* , & qu'il n'appartient qu'à la souveraine Sagesse , de connoître profondement comment les choses sont établies , *invenisse autem quo pacto omnia adornarentur, divina Sapientia est*. C'est pourquoy il est assez à propos de prendre cette occasion de faire connoître à plusieurs, à l'honneur de ce grand Homme, que ceux qui suivent sa Doctrine, tant divine que naturelle , ne doivent pas estre qualifiez d'Athées, comme beaucoup le prétendent, puis que sur la fin de son Livre de la

mutuelle Suite des Mœurs de l'Esprit , & du Tempérament du Corps , il dit , *Primum etiam maximumque Deum non genitum Plato asserens , bonum tamen illum esse pronuntiat , nosque ipsam talem ab aeternitate. Prorsus enim nullo unquam tempore genitus est , omnibus seculis increatus sempiternusque existens.* Voulant dire que Platon a reconnu Dieu premier & tout puissant , non engendré & tout bon , & que luy-même le reconnoist tel de toute éternité , non seulement sans avoir esté engendré dans aucun temps , mais qu'il existe en Eternel , Incrée avant tous les siècles.

Cette digression fait voir que de tout temps les plus sçavans Hommes ont reconnu, que Dieu

avoit placé le Soleil dans le milieu local de ses Planetes , pour la necessité des mouvemens & des générations ; & que chaque Etoile (faisant les mesmes fonctions que nostre Soleil) estoit aussi placée dans le milieu de son vortice , roulant autour plusieurs Planetes , sans en pouvoir distinguer le nombre. Quoy que ces Etoiles ne nous paroissent que fort petites , à cause de leur éloignement , l'on voit cependant , que celles qui ont leurs vortices près du nostre , que les Astrologues appellent Etoiles de la premiere grandeur , nous paroissent bien plus grandes que celles qui ont leurs vortices fort éloignez de nous , & qui ne nous paroissent que comme de petits points.

Il fera bon aussi de remarquer, à l'égard des Cometes dont les mouvemens sont irréguliers, pour avoir perdu leur chaleur & leur humide central, qui leur maintenoit leur mouvement régulier comme celuy des Planetes, que nostre Terre pourroit devenir une Comete, si toutes les mines sulfureuses & bitumineuses qui sont dans son centre prenoient feu, & qu'en se voidât elle devînt percée & deséchée par une trop grande conflagration, alors elle perdrait le mouvement qu'elle a, & courroit errante comme une autre Comete, à cause de sa legereté; & c'est ce qui fait que les Peuples sont toujourns persuadez, comme ils l'ont ouï dire par tradition ancienne, que les Cometes apor-

tent quelque chose de funeste, parce que ces Corps étranges passant dans nostre vortice, envoient des exhalaisons malignes, qui altèrent trop, & mesme infectent l'air que nous respirons. De là viennent les maladies épidémiques; lors que tout l'air d'une Contrée a reçu les influences de quelques corps étranges. Ceux qui ont plus de disposition à estre infectez de ce venin contagieux, tombent malades de dyssenterie, de petite vérole, de fluxions sur la poitrine, & enfin de peste, suivant la nature de l'infection; car comme l'Homme respire l'air, pour servir non seulement de rafraichissement au cœur, qui est la fournaise de la vie, mais encore pour se servir de ses parties les plus

subtiles , afin de regénérer à tous momens de nouveaux esprits vitaux , pour servir de génération aux esprits animaux; s'il arive que cet air qu'il respire , soit rempli d'influences vaporeuses , irritantes , & extrêmement contraires à la clémence de l'air natal , aussitôt que cet air a entré dans les artères , il se fait un changement si extraordinaire dans la masse du sang, que les bonnes humeurs sont changées en mauvaises , & que le cœur ne trouvant plus la souplesse dans cette humeur sanguine , pour en engendrer les esprits vitaux , par les fermentations qui se font dans ses ventricules , à mesure qu'il tombe quelque goutte de sang, ces petits Corps étrangers irritant les naturels , causent

une agitation extraordinaire dans la masse du sang , ce qu'on appelle Fièvre ; & enfin ces petits Corps étranges & irritans étant augmentez à tous les momens de la respiration , dissipent les naturels ; la langueur survient , suivie d'une syncope extrême , qui est enfin accompagnée de la mort.

Voilà la maniere dont l'Homme est susceptible des altérations de l'air , que les influences des Corps étranges poussent d'un vortice à l'autre , & même d'un Climat à l'autre , lors que dans une Contrée de la Terre il s'éleve des feux souterrains de quelque miniere , infectez de suc arcenicaux ; car pour lors vous voyez plusieurs espèces de Maladies s'engendrer , sans souvent que les

Médecins en puissent découvrir la cause dans les commencemens. C'est pourquoy le divin Hypocrate avertit dans son Prognostic, que le Médecin doit considérer, *si quid in morbis divinum insit*, c'est à dire, s'il y a quelque chose dans les Maladies de surnaturel, & qui provienne d'une cause extraordinaire, comme de l'Æther suprême ; ce que le Médecin ne reconnoist que dans la suite des symptomes. C'est de là qu'il arrive souvent, que plusieurs Personnes meurent dans les commencemens des Maladies Epidémiques avant qu'on ait pû trouver les veritables spécifiques.

L'on voit donc par là ce que c'est que l'Homme dans le principe de ses opérations vitales.

Q. d'Octobre 1683.

S.

dont les animales sont suivies. L'on voit aussi ce que sont les Astres en leur composition & leur stabilité, & les opérations de leurs mouvemens. Il reste à voir ce qu'ils peuvent durer.

Il est à remarquer, que le Soleil occupant le centre de son vortice ou de son tourbillon, qui comprend l'étendue de toutes les Planetes avec leurs tourbillons, & qui roulent tous autour de luy par l'étendue du Zodiaque, il reçoit des lieux Polaires des émanations aérées, que M^r des Cartes nomme des Parties Canelées, qui servent de nourriture & d'entretien au Soleil; & apres les avoir spiritualisées par la vertu vivifiante de ses parties subtiles & échaufantes, il re-

pousse incessamment la matiere influente par toute l'étendue de son Zodiaque , pour porter la vertu motrice & vivifiante à toutes les Planetes dans l'étendue de leurs tourbillons, & de là passe par les Poles des autres tourbillons voisins, afin de porter aussi la nourriture & subsistance aux autres Astres fixes , qui sont autant de Soleils , qui ont besoin d'envoyer pareillement leurs influences motrices & vivifiantes aux Planetes de leurs vortices ; & par ces Remarques , le terme de la durée des Astres est fort éloigné de nostre conception. Cependant la raison nous fait connoître, que leurs Corps estant composez de plusieurs & différentes parties, qui se dissipent journellement , &

S. ij,

la réparation n'en pouvant jamais égaler la déperdition , il arrivera qu'un jour enfin ils périront les uns apres les autres ; & que le Soleil ayant reçu plusieurs Corps étranges & grossiers qui l'obscurciront , il deviendra encrouté , & ne trouvant plus le moyen de subsister dans son premier état , passera dans quelque autre vortice , pour suivre l'impulsion qui luy sera donnée , n'en pouvant plus donner luy-mesme ; & qu'enfin les Planetes aussi pourront devenir des Cometes , comme la Terre le peut par les raisons que j'ay alléguées , & qu'estant demeurées creuses & deséchées , semblables aux Corps légers qui ne sont pas capables de recevoir de grandes impressions de mou-

venens , elles resteront creulës & percées , errant d'un vortice à l'autre , & seront nommées Cometes , qui feront paroistre des queües lumineuses , selon que le trou de leurs cavitez s'exposera aux rayons du Soleil , afin que la lumiere passe à travers la Comete , lequel rayonnement devient plus petit , à mesure que le Corps de la Comete biaise , & ne présente pas son vuide droit aux rayons lumineux du Soleil.

Il ne reste donc plus à douter, que les influences des Astres n'ayent beaucoup de pouvoir sur les inclinations des Hommes, puis qu'il est constant que les vapeurs , les exhalaisons & les influences, causent des changemens & des altérations dans les airs,

& que les airs causent des changemens & des altérations dans les humeurs de nos Corps, & en changent les tempéramens ; & que les différentes humeurs nous causent de différentes constitutions de tempéramens, & qu'enfin recevant par les changemens du temps de différentes constitutions de tempéramens, comme dit Hypocrate, *mutationes temporum pariunt morbos.*

Ces différentes constitutions portent plutôt nos inclinations à des choses qu'à d'autres, même auxquelles nous avons coutume de nous porter. Ainsi il faut conclure que les influences des Astres *primario & per se*, contribuent & ont du pouvoir par leurs influences sur les inclinations des Hommes.

*mes ; sed sapiens dominabitur Af-
tris.*

LE ROUX Médecin à Vitré.

*Les Enigmes du Mois d'Octobre,
dont la premiere estoit La Loy &
la Coûtume, & la seconde un
Sinet, ont fourny fort peu d'Expli-
cations. M^r Bouchet, ancien Curé de
Nogent le Roy, a expliqué la pre-
miere sur la Coûtume & la Raison,
par les Vers qui suivent.*

I.

C*Es deux Femmes dont le Mer-
cure*

*Nous donne le portrait, & trace la
figure,*

*Qui se font des sujets presque en toute
saison,*

Dont le pouvoir est autentique

Mesme où regne la Loy Salique,

Sont la Coûtume, & la Raison.



*La Raison est une lumiere
 Qui part du sein brillant de la Cause
 premiere,
 Dont les effets sont innocens;
 Elle est sage, elle est bonne & belle,
 Mais l'autre est une criminelle,
 Qui nous broüille souvent avecque le
 bon sens.*

II.

UN Sinet est formé de diverses parties,
 Qui ne sont pas mal assorties,
 Toutes d'une égale longueur,
 Mais de différente couleur.
 Elles ne tiennent qu'à sa teste,
 Et sont libres par le bas bout.
 Dans un Livre chacune est preste,
 Sans la quitter, de marquer tout.
 La Soye est ce qui le compose,
 Matière des Habits des Princes & des
 Roys.
 Si de l'or & l'argent on l'orne quelque-
 fois,

Ce n'est que de tres-pen de chose.

** Lecteur, que tu plaindrois l'état où tu
le vois !*

*Et que bientost tu mourrois de tristesse,
Si pour bien t'acquiter de tes plus beaux
emplois,*

*Il falloit, comme il est, estre toujours en
presse.*

*LA JOLY-BOUQUINETTE
du Hoc.*

III.

*J'Apprens qu'en ce mois-cy Mercure
fait le Maître,*

Cela pourroit bien estre,

Si l'on en juge à sa façon;

*Il me donne un Sinet pour marquer ma
Leçon.*

DE LA TRONCHE, de Roüen,

IV.

*Qui ne reconnoistroit le Berger
Alcidon,*

Pour qui l'on avoit tant d'estime?

Il a voulu changer de nom,

Pour nous présenter une Enigme:

Q. d'Octobre 1683.

T.

Il en sçait, & de loin, bien tourmenter
les Gens,

C'est faire pis que les Sergens.



J'ay donné l'estrapade à mon pauvre
Génie.

Pour en trouver le Mot, qu'il m'a fait
travailler!

Et n'ay rien enfanté pendant ma rê-
verie;

Mon esprit trop pesant, n'a fait que
s'embroïller.



Tout confus, & tout prest de quitter la
partie,

J'ay cherché le secours de l'aimable
Sylvie,

Du spirituel Alcidor,

Qui n'avoient point tous deux encor

Veu l'Enigme assez pour m'instruire.

J'estois chez celui-cy, qui venant me
conduire,

Avoit un Livre en main, où j'ayise un
Sinet.

Bon Dieu, voila, ma foy, ce qui me met
en peine,
Ay-je dit. Sus, rentrons dans vostre
Cabinet.

Que le hazard fere bien, où la recherche
est vaine!

GYGES, du Havre.

V.

JE voudrois bien faire un Sonnet,
Et suis une foible Ouvriere;
Je l'entreprens sur un Sinet,
Et n'ay pas assez de lumiere.

Pour n'estre point de Cabinet,
Je ne fais rien que de vulgaire,
Un plus haut passe mon Bonnet;
Je ferois donc mieux de me taire.

Mais y'en est plus de la moitié;
Quand je devois faire pitié,
Je veux en acheter l'ouvrage.

Si du Sinet je dis trop pen,

T ij

*Excusez, n'ayant plus de lieu,
Je n'en peux dire davantage.*

LA BELLE NOURRITURE.

VI.

Quel sens à cette Enigme enfin
puis-je donner?

*Je renonce à le deviner,
A moins que la Loy, la Coûtume,
Ne pendent au bout de ma plume.*

LE MOINE, de Dormans.

VII.

Atant fait présent à Philis
D'un Livre en marroquin, couvert de
Fleurs-de-Lys,
Dont les Figures sont d'une tres-belle
Planche,
De plus doré, marbré sur tranche;
Enfin d'elle voulant sçavoir
Si le Livre estoit fait au gré de son vou-
loir,
Elle me dit d'un ton moins fier qu'à l'or-
dinaire,
J'y trouve un Sinet nécessaire.

Les Réponses qui suivent à quelques Questions proposées, sont de M^r Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy.

Laquelle est à préférer, de la beauté de la Bouche, ou de celle des Yeux.

Vous qui dans l'embarras d'un choix
qui déconcertes,

Restez irresolus sans vous déterminer,

Qui ne décidez point, qui n'osez opiner,

De peur que vostre choix soit suivy de
ma perte,

Tout est égal icy, cessez de balancer.

Les yeux sont des Soleils qui passent pour
miracles;

La bouche est un trépied d'où sortent des
Oracles,

Et l'on ne sçait des deux pour qui s'intéresser.

T iij



De la bouche pourtant embrassons le
party,

Et que nostre Mercure en soit bien
averty,

De ses utilitez la source est sans se-
conde;

Mais soyons convaincus, en faveur des
Tombeaux,

Qu'il n'est pas important que les yeux
soient si beaux,

Puis qu'il les faut fermer aux vanitez
du monde.



Je suis donc pour la bouche, où brillent
mille attraits,

Et je luy dis, bouche fidelle,

Bouche, ne vous ouvrez jamais,

Que pour louer celui qui vous rendit si
belle.

Laquelle est à préférer, de la
beauté des Cheveux, ou de
celle du Teint.

LE teint a des appas, les cheveux ont
des charmes,
Qui firent pour *Hélène* armer Grecs &
Troyens;
Mais hélas ! falloit-il pour de si foibles
biens
Répandre tant de sang, & causer tant
d'alarmes !


Les cheveux que l'on fait passer pour
ornemens,
Ne sont que légers excréments
Dont la confusion pare une belle teste;
Quelquefois leur aspect, des sages fait
des foux.

Quoy donc, faut-il que parmy nous,
Pour un si vil objet l'esprit humain s'en-
teste ?

T *iiiij*

Disons la vérité ; ces Perruques si riches,
Ces cheveux empruntez, ces tours blons,
ces postiches,
Qui viennent d'Albion avecque tant
de frais,
Quoy qu'on les pose avec adresse,
Avec leurs agrémens, n'égaleront jamais
D'un beau teint la délicatesse.

Le teint est un amas & de Lys & de
Roses,
Qui semblent fraîchement écloses,
Pour faire d'un visage un parterre en-
chanté.
Là Zéphire se joue avec sa douce ha-
leine;
Là Pomone s'ébat, là Flore se promene,
Et c'est là proprement que loge la Beauté.
Mais las! qu'elle est vaine & frivole!
Qu'elle passe légèrement!
Il ne fait que trois grains de petite vé-
role.
Pour la coucher au Monument.

*Estre, sur qui la Mort n'aura jamais
d'empire,
Charme incompréhensible, adorable
Beauté,
Rendez-nous beaux, Seigneur, pour une
éternité,
C'est à ce grand bonheur que nostre cœur
aspire.*

*S'il est permis à un Homme qui
aime avec passion, de souhaiter
que la Personne qu'il aime,
ne luy survive que d'un
moment.*

*L'Antique & la nouvelle Rome,
Dont tous les sentimens sont pleins d'hy-
manité,
N'approuveront jamais le dépit irrité
D'un tel Protestant, d'un tel Homme.*

*Ou ne peut excuser son fier empor-
tement,*

Barbare est sa philosophie.
 Qu'il prenne son party, rien ne le jus-
 tifie,
 Il devient homicide, en cessant d'estre
 Amant.



Je prendray donc l'affirmative
 Contre un jaloux immodéré;
 Et je veux que l'Amante vive,
 Malgré l'Amant désespéré.

S'il est plus sûr, quand on est
 malade, de se servir de la mé-
 thode de Gallien opposant
contraria contrariis, que de celle
 de Paracelse opposant *similia
 similibus*, pour le recouvrement
 de la santé.

Mercure, je n'ay pas dessein
 De faire icy le Medecin,
 Ny de parler d'une Science
 Dont je n'ay point d'expériences.

*Car on me diroit tost ou tard,
Chacun doit parler de son Art.
Je diray seulement, Mercure,
Ce que m'a fourny la lecture;
Car lire avec attention,
Est ma grande occupation.*



*Le grand & fameux Hippocrate,
Qui valloit bien Solon, qui valloit bien
Socrate,*

*Estoit un illustre Mortel
Qui tira de Coos sa naissance premiere,
Et qui de cette Mer que l'on nomme
Archipel,*

*Fut la plus brillante lumiere.
Cet Homme, par faveur divine,
Fut Prince de la Medecine;
Rien n'est plus beau que ses Ecrits;
Ses Aphorismes venerables,
Sont des tresors incomparables
Dont on ne peut payer le prix.*



*Et guerissoit (c'estoit sa methode ordi-
naire).*

228 Extraordinaire

*Le contraire par son contraire,
Dont il se trouvoit toujours bien.
Autant en fit depuis cet Homme,
Admiré dans Paris, & respecté dans
Rome,
Le docte & sçavant Gallien.*



*Autant en fit Chiron, autant fit Archagathe,
Autant Averroës, Asschronne, & Chemison,
Autant Antipater, autant Erasistrate,
Autant Empedocles, autant Asclepion,
Autant Vesulle de Bruxelles,
Autant le célèbre Fernelle.*



*Or quinze cens ans apres Celse
Parut certain Quidam, qu'on nomme
Paracelse,
Suisse éloquent, Suisse menteur,
Gros Compere, & de rouge mino;
Philosophe, mais Corrupteur
De l'ancienne Medecine.*



Il disoit, l'Homme raisonnable,
Que pour ne pas si-tost mourir,
Le Medecin devoit guérir
Le semblable par son semblable;
Mais pour l'utilité de cette invention,
Je voudrois avoir caution.



Comme cette conduite est irréguliere,
Quelque fameux que soit cet Homme
de renom,
Paracelse trouvera bon
Que Gallien je luy préfere.



25:25252525:255525

CONCLUSION
DU TRAITE
DES COURONNES.

Par M^r Germain de Caën.

LA quatrième & dernière espèce des Couronnes anciennes, suivant la division générale que nous en avons faite au commencement de ce Traité, renferme toutes celles que je comprends sous le nom de Couronnes Populaires, dont il me reste à parler. Ces Couronnes Populaires sont de tant de sortes, qu'il n'est pas

aisé de faire une description bien exacte de chacune en particulier, sans les confondre souvent les unes avec les autres. La méthode qui m'a semblé la meilleure pour éviter cet inconvénient, a esté d'en faire une seconde division, en distinguant celles dont j'ay pu avoir quelque connoissance, en quatre Ordres différens. Dans le premier je mettray les Couronnes qui se donnoient dans les Jeux & les Exercices Publics; dans le second, celles dont on couronnoit les Mariez au jour de leurs Epousailles; dans le troisiéme, je feray mention de celles qui estoient en usage dans les Festins; & enfin dans le dernier, je parleray de celles dont on se servoit aux Obsèques des

Défunts , & dans quelques autres rencontres, de la Vie civile.

Pour expliquer plus nettement les Couronnes du premier Ordre, il est à propos de sçavoir , que l'on célébroit anciennement dans la Grèce certains Jeux , Tournois , ou Carousels publics , où toutes sortes de Personnes , & de toutes conditions , au moins pour les Hommes , estoient invitées, pour y venir donner des preuves de leur courage , de leur force, ou de leur adresse , y ayant plusieurs espèces de Couronnes proposées pour le prix des Vainqueurs, selon les différens Exercices qui s'y pratiquoient. Les principaux & les plus célèbres de ces Jeux estoient au nombre de quatre , sçavoir les Olympi-

ques, les Pythiens, les Neméens,
& les Isthmiques. Le Poëte Ar-
chias fait mention de ces quatre
sortes de Jeux, & marque à l'hon-
neur de qui ils estoient instituez,
avec les Couronnes, que l'on y
donnoit aux Vainqueurs; ce qu'il
comprend en quatre Vers Grecs
ainsi traduits.

*Depuis le Siècle d'or de nos pre-
miers Ayeux.*

*Jusque dans le temps où nous som-
mes,*

*La Grèce a célébré quatre principaux
Jeux,*

*Deux à l'honneur des Dieux, deux à
l'honneur des Hommes.*

*Par les deux premiers elle honore
Jupin, & son Fils Apollon;*

Par les troisièmes Palemon,

Et par les derniers Archemore.

Q. d'Octobre 1683.

V

*L'on s'y bat pour l'honneur , plutôt
que pour le prix ;*

*Car la récompense qu'on donne ,
N'est rien qu'une simple Couronne
D'Olivier, ou de Pin , de Grenade, ou
d'Apis.*

Les Jeux Olympiques furent
instituez, non pas, comme le veut
Pindare, par Hercule Fils d'Alc-
mene, non plus que selon d'au-
tres, par Pelops ; mais selon Stra-
bon, Plutarque, & les plus vé-
ritables Historiens, par cinq Fre-
res, nommez communément les
Dactiles, à cause qu'ils estoient
unis entr'eux d'amitié, comme
les doigts de la main. On les
appelloit encore Idéans, du lieu
de leur naissance, qui estoit le
Mont Ida en Elide ; mais selon
leurs noms propres, ils s'appel-

soient Hercule , Peonée , Idas , Iafius , & Epimède. Ces cinq Frères , pour faire preuve de leur adresse , aussi-bien que de leur force , établirent entr'eux cinq fortes de Jeux ou d'Exercices du corps, sçavoir le Ceste, le Disque, la Course , le Saut , & la Luite. Les deux premiers demandoient la force du bras , les deux suivans l'agilité des pieds , & le dernier avoit besoin de l'un & de l'autre. Le Ceste estoit une espèce de Combat qui se faisoit à coups de poing, ayant la main revêtue d'un gantelet, fort, dur & assommant. Le Disque estoit une Pierre ronde, large & plate , que l'on jettoit ou au loin , ou en haut , ayant un pied en l'air , & l'autre sur une espèce d'escabeau fort étroit. La

236. - *Extraordinaire*

Courſe ſe faiſoit d'un terme à l'autre , comme de douze cens juſqu'à deux mille pas , quelquefois plus , quelquefois moins. Le Saut eſtoit divers, tantost de haut en bas , & tantost en païs plat, d'un tel nombre de ſemelles. La Luite ſe faiſoit à nu & corps-à-corps , & ce dernier Exercice conſiſtoit entièrement dans la force & la ſoupleſſe des membres.

Cette invention de Jeux pratiques premièrement entre ces cinq Freres , fut continuée apres leur mort , & ils furent établis en Grèce vers l'an du Monde 2560. pour y eſtre célébrés de cinq ans en cinq ans, en mémoire de leurs cinq Inſtituteurs ; & parce qu'on les célébroit dans la Campagne.

voisine du Mont Olympe, ils furent pour cela appelez Olympiques, & dédiiez à Jupiter. Mais pour venir à nostre sujet, le Prix que l'on y donnoit à ceux qui s'en estoient le mieux acquitez, estoit une Couronne, qui fut diverse d'abord; car si nous en croyons Plutarque dans la Vie de Caton d'Utique, elle estoit tantost de Chiendent, tantost de Saule, quelquefois de Laurier, d'autres fois de Myrthe, de Chesne, de Palmier, qu d'Ache; mais enfin elle se réduisit à n'estre plus que d'Olivier, & ce ne fut plus que de ce seul Arbre que l'on y couronna les Vainqueurs, dans tout le temps qu'ont duré ces Jeux. Cela paroist, tant par le témoignage d'Aratus déjà cité, que

par celuy d'Aristophane, dans la Comédie qu'il intitule *Plutus*.

Ce n'estoit pas de toute sorte d'Olivier, que l'on composoit les Couronnes Olympiques, mais seulement d'une certaine espèce de Sauvageon, que l'on appelloit pour cela *Callistephane*, c'est à dire Belle Couronne, dont les feuilles sont différentes de celles des Oliviers communs, & les branches courbées & flexibles comme celles du Myrthe, & routes propres à faire des Couronnes: L'on dit qu'Hercule en prit quelques branches, qu'il transplanta en Elide, où il établit de pareils Jeux, & ordonna que les Vainqueurs en fussent couronnez. Aristophane écrit, que cette espèce d'Olivier estoit si religieusement

consacrée à cet usage , que si
quelqu'un se trouvoit convaincu
de l'avoir employée à d'autres,
il en estoit rigoureusement puny.
Au reste, ces Couronnes estoient
plus estimées dans leur simpli-
cité , que toutes les autres, quel-
ques riches & précieuses qu'elles
pussent estre , parce que les Atlé-
tes qui combattoient pour les ac-
querir , cherchoient beaucoup
plus la gloire & l'honneur , que
le profit & le gain. De là vient,
au rapport d'Herodote en son
Uranie, que Xerxes Roy de Perse
estant entré en Grèce , avec une
Armée de plus de deux millions
d'Hommes , dans le temps que
l'on y célébroit les Jeux Olym-
piques, & s'estant informé à quel-
ques Achaïens , du Prix que l'on

y donnoit aux Vainqueurs, quand ceux-cy luy eurent dit qu'on les courōnoit seulement de rameaux d'Olivier, sans qu'ils demandassent d'autre récompense, que l'honneur & la gloire d'avoir vaincu, ce Monarque en demeura tout étonné; & Tigrane Fils d'Artaban, un de ses Capitaines qui se trouva présent à ce raport, ne put s'empêcher de se tourner vers Mardoine, qui avoit inspiré la guerre de Grèce à Xerxes, & de luy dire avec quelque sorte d'épouvante, en présence mesme du Roy,

*Ah ! Mardoine, dans quelle terre
 Nous as-tu pour nôtre malheur
 Engagez de porter la Guerre,
 Dans le hazard d'y perdre & la vie
 & l'honneur ?*

Cat

du Mercure Galant. 241

*Car hélas osons-nous espérer la vic-
toire*

Sur des Gens que la seule gloire

Anime aux plus rudes Combats ;

*Et pouvons-nous soumettre à l'effort
de nos armes*

Ceux pour qui les biens d'icy-bas

Ont si peu d'attraits & de charmes ?

Cette Couronne d'Olivier n'é-
toit pas pourtant le seul honneur
que l'on rendoit à ces braves
Atléthes ; on leur faisoit encore
celuy de les recevoir en triomphe
dans la Ville d'Olympe, où l'on
les faisoit entrer, dit Alexandre
Napol. non par les portes, mais
par une brèche faite exprès à la
muraille ; dont on abatoit plu-
sieurs toises, pour leur y donner
entrée comme à des Conquerans.
On leur donnoit encore le pre-

Q. d'Octobre 1683.

X

inier rang dans toutes les Assemblées, on leur faisoit des festins magnifiques aux dépens du Public, & on leur assignoit un fonds de rente pour tout le reste de leur vie, comme le décrit assez au long le mesme Aristophane dont j'ay parlé. Alex. Nap. ajoûte encore, qu'on leur donnoit quelquefois des Couronnes d'or ou de cuivre, apres qu'ils avoient esté couronnez de celle d'Olivier, & qu'on leur érigeoit des Statuës dans l'enceinte du Camp où ils avoient donné des preuves de leur adresse & de leur valeur. *Victori statuam Olympiæ dicari, & Coronis aureis, aut æneis vulgò proditum, &c. Alex. ab Alex. l. 5. c. 8.* Le plus brave, aussi-bien que le plus heureux qui ait jamais paru dans cette Lice

au nombre des Atléthes, fut un nommé Theagene Thasien, que le mesme Alexandre dit y avoir remporté à diverses fois jusques à douze cens Couronnes, qu'il y gagna à la Course, au Ceste, & à la Luite. Noël le Comte en sa Mythologie luy en donne jusques à 1400. Tcutefois Pausanias qui paroist le plus croyable, ne luy en donne que 140. ce qui ne laisse pas d'estre un nombre excessif pour un seul Homme, mais qui sert d'un témoignage autentique de la force & de la vigueur de cet incomparable Champion, qui n'en a point vû qui se soient plus glorieusement distinguez que luy, dans ces Jeux plus pénibles & plus périlleux que les plus rudes exercices de la guerre.

244 *Extraordinaire*

Aussi eut-il la gloire de se voir ériger, quantité de Statües de bronze dans les meilleures Villes de la Grèce, & d'estre mis au Catalogue des héros, par le commandement exprés de l'Oracle d'Apollon.

Au reste, il ne faut pas oublier une Cerémonie qui se pratiquoit à l'ouverture de ces Jeux ; c'est qu'un héraut d'Armes s'adressant à tous ceux qui se présentoient pour y combattre, & disputer le Prix, leur crioit à haute voix ce que j'ay exprimé dans ces dix Vers,

*Vous qui venez chercher l'honneur
Dans cette mémorable Lice,
Où la plus insigne Valeur
Se juge au poids de la Justice ;
Si pour en soutenir les plus rudes efforts*

*Vous ne vous sentez assez forts ,
N'y venez pas troubler la Feste.
Vostre témérité retourneroit sur vous ;
Et loin que d'Olivier on ceignît vostre
tête ,
On ne vous chargeroit que de honte &
de coups.*

Les Jeux Pythiens, qui se célébroient à l'honneur d'Apollon, à Delphes Ville de la Phocide ou Beoce, furent instituez, dit S. Augustin, à l'occasion de ce que ce Dieu imaginaire ayant esté consulté, pour sçavoir d'où provenoit une grande stérilité qui désoloit toute la Province, & pour apprendre par quel moyen on pourroit faire cesser ce fleau ; il leur répondit qu'il en estoit luy-mesme l'auteur, & qu'il les en avoit affligez, parce qu'ils avoient

négligé de vanger l'afront fait à la Divinité par les Soldats de Danatis , qui avoient eu l'impété de piller son Temple à Delphes , & d'y mettre le feu , dans le temps que ce Prince s'estoit emparé de cette Ville ; & que pour l'expiation d'un si grand forfait , & pour estre délivrez eux-mêmes du fleau qui les affligoit , il falloit qu'ils réparassent cet attentat public par quelque Cerémonie , qui fût aussi publique & générale par tout le Païs , leur ordonnant pour cet effet , qu'en mémoire de la Victoire qu'il avoit remportée autrefois sur un insigne Voleur de leur Contrée , nommé Python , ils célébrassent tous les neuf ans des Jeux solempnels en son honneur ,

où ils feroient chanter ses louanges au son des Flûtes, du Luth, & de la Harpe, & donneroient à ceux qui auroient le mieux réüssy dans ces Exercices, des Couronnes de Laurier. Strabon en dit autant que ce Saint Docteur; mais Ovide n'est pas tout-à-fait de leur sentiment. Il dit que ce fut Apollon luy-même qui établit ces Jeux, apres avoir tué un grand Serpent appelé Python, qui faisoit de grands ravages le long du Fleuve Cephise, du nom duquel il voulut que l'on appellât ces Jeux Pythiens; ordonnant qu'on y pratiquât les mêmes Exercices qui se pratiquoient aux Jeux Olympiques, & que l'on y donnât aux Vainqueurs une Couronne de feuilles de Chesne. Voi-

cy de quelle maniere ce Poëte en
parle au premier Livre des Méta-
morphoses,

*Quand le divin Apollon
Aussi brave qu'un Alcide,
Eut mis par terre Python,
Et délivré la Phocide
De la fureur homicide
De cet horrible Dragon,
Voulant que de sa Victoire
On conservât la mémoire,
Comme cause de grands biens,
Il ordonna dans la Grèce
Certains Jeux pour la Jeunesse
Qu'il appella Pythiens.
Dans ces Jeux où la Vaillance
N'avoit d'autre récompense
Que la loüange & l'honneur
Qu'on ne donnoit qu'au mérite;
Ceux qui montroient plus de cœur,
Plus d'adresse & de vigueur*

*Au Saut , au Ceste , à la Luite ,
On qui couroient le plus vîte ,
Se voyoient le front couvert
D'un rameau de Chêne verd ,
Car le Laurier en cet âge
N'estoit encor en usage.*

Pour concilier ces deux sentimens , qui ne conviennent pas pour la qualité des Couronnes que l'on distribuoit en ces Jeux , en ce que le premier pretend qu'elles estoient de Laurier , & le second de Chefne , on dit apres les Poëtes , qu'il est bien vray que les Vainqueurs n'y furent couronnez d'abord que de rameaux de Chefne , de Palmier , ou de quelque autre forte d'Arbre , parce que le Laurier n'avoit pas encore esté produit sur la terre ; mais que depuis qu'Apollon

eut métamorphosé en cet Arbre la chaste Daphné Fille de Ladon, dont ce Dieu estoit passionnément amoureux, on crut que le Laurier luy seroit aussi beaucoup plus agreable que tout autre bois, & voila pourquoy on s'avisa d'en couronner les Atléthes, ce qu'on pratiqua toujours depuis, non seulement dans ces Jeux, mais encore dans tous les autres qui se célébroient à l'honneur d'Apolon. Mais ce que ceux-cy eurent de particulier, fut que selon Lucien, l'on mesla parmy le Laurier dont ces Courōnes estoient composées, des Fruits & des feuilles de Grenadier, & quelquefois même des Pommes communes, qui croissoient dans l'enceinte du Temple de ce Dieu en la Ville de Delphes.

Les Jeux Néméens , ainsi nommez du lieu où ils se celebroyent , qui estoit la Forest de Némée dans la Province d'Achaïe , furent instituez en mémoire d'Archemore. Voicy ce qui en fit naistre l'occasion. Sept Princes de Thèbes , que les Poëtes nomment Adraste , Polynice , Tydée , Amphiaras , Partenopée , Hyppomenon , & Capanée , s'acheminant en cette Ville , & passant un jour au travers de la mesme Forest de Némée , furent surpris d'une extrême soif , & ils estoient en peine de trouver quelque source où ils pussent l'éteindre , lors que le hazard leur fit rencontrer Hypsipile , Nourrice du petit Archemore , Fils de Lycurgue , Roy de Thrace , qui estoit

venuë prendre le frais , & se promener à l'entrée de cette Forest. Ces Princes luy ayant exposé leur necessité , cette officieuse Femme s'offrit à leur faire trouver ce qu'ils cherchoient ; & sans tarder , elle se met en devoir de satisfaire à son offre , & pour le faire avec plus de diligence ; elle met bas son petit Nourrison , & l'ayant posé sur une touffe d'Ache au milieu d'un petit Pré ; elle mene ces sept Avanturiers à une claire Fontaine qui n'estoit pas loin de là. Durant cet intervalle , il arriva malheureusement , qu'un Serpent sortant de dessous cette touffe d'herbe où ils s'estoit caché , se lia autour du col de l'Enfant , & l'étoüfa. Ces Princes estant de retour avec leur chari-

table Conductrice, partagerent la douleur qu'elle eut d'un accident si funeste, & apres qu'ils eurent tué le Serpent, & consolé autant qu'il leur estoit possible la desolée Hypsipile, ils se chargerent de l'Enfant mort, & accompagnez de son infortunée Nourrisse, ils s'en allerent à la Cour du Roy Lycurque, auquel ils présenterent ces pitoyables restes de son cher Fils, luy racontant de quelle maniere il estoit mort; & pour soulager en quelque sorte son extrême affliction, ils ordonnerent que l'on feroit à perpetuité des Jeux Funébres à l'honneur d'Archemore, dans le mesme lieu où il avoit esté tué; qu'on n'admettroit à ces Jeux que des Enfans de qualité; que

les Vainqueurs y seroient couronnez d'Ache , & que les Juges y présideroient en habit de deuil. C'est ce que rapportent Stace au 6. Livre de sa Thébaïde, Archias l. 1. de ses Epigrammes Grecs, & Hygin dans ses Fables.

D'autres écrivent , que ces Jeux furent instituez par Hercule , dans la mesme Forest de Nemée , pour perpétuer la mémoire de la défaite d'un grand & furieux Lion qu'il y avoit tué. Ce Lion désoloit tout le Païs , dévorant tout ce qu'il rencontroit d'Hommes , & de Bestes ; il avoit mesme déchiré le Fils du Roy Molorque , qu'il avoit surpris à la Chasse ; & ce fut en l'honneur de ce Fils tué, qu'Hercule voulut que les Vainqueurs

en ces Jeux fussent couronnez d'Ache, Herbe funebre, dont on avoit coûtume de se servir aux Obsèques des Defunts, comme nous dirons en son lieu. Les Argiens qui célébrerent ces Jeux apres qu'Hercule les eut établis, avoient coûtume d'y assister avec le mesme Equipage, & les mesmes Habits qu'ils portoient aux Funérailles de leurs Parens & de leurs Amis, y faisant porter les Images de leurs Ancestres.

Il y en a d'autres qui tiennent que ces Jeux ont esté établis par ceux d'Argos en l'honneur d'Ophelte, pour reconnoissance de ce qu'il avoit esté cause par sa mort, de l'heureuse issuë qu'ils eurent dans la Guerre qu'ils faisoient aux Thébains. Quelle

256 *Extraordinaire*

qu'ait esté leur origine, tous demeurent d'accord que ces Jeux se celebroident de trois ans en trois ans, que l'on y combattoit à trois sortes d'Exercices, sçavoir à la Course de Cheval, au Disque, & à la Luïte, & que les Vainqueurs y remportoient des Couronnes d'Ache, herbe qui devint si particuliere à ces Jeux, qu'il n'estoit pas permis de s'en servir à faire des Couronnes en aucun des autres Jeux de la Grece, ny mesme en aucune Feste, horsmis dans celles qui se faisoient pour honorer la mémoire des Morts.

Les Jeux Isthmiens, ou Isthmiques, furent ainsi dits, à cause qu'on les celebroit dans cette fameuse Peninsule, la plus con-

Idérable de l'Europe, qui s'appelle le Péloponèse, & autrefois l'Isthme de Corinthe, & qui est une Langre de Terre qui s'avance assez au long entre les deux Mers, Ionique, & Egée. Il y a diversité d'opinions parmy les Auteurs touchant l'institution de ces Jeux. Les uns, du nombre desquels est Plutarque, disent qu'ils doivent leur établissement à Thésée, Roy d'Athènes, nommé pour ses généreux Exploits, le second Hercule. L'intention de ce Prince en cet établissement, fut qu'à l'exemple des Arcadiens qui célébroient les Jeux Olympiques à l'honneur de Jupiter, par l'ordonnance d'Hercule, ses Sujets célébraient aussi les Isthmiens, par la

Q. d'Octobre 1683. Y

lienne, à l'honneur de Neptune, dont il se vançoit d'estre le Fils, ordonnant pour cela qu'on les tint sur le Rivage de la Mer, proche d'un magnifique Temple qu'il y avoit fait bastir à la gloire d' ce Dieu des Mers. D'autres veulent que ces Jeux ayent esté instituez pour honorer la mémoire d'un certain Scyron, infame Chef de Voleurs, lequel faisant sa retraite dans les Bois, & sur les Rochers les plus escarpez du bord de la Mer, exerçoit une infinité de brigandages, & de meurtres sur tous les Passans, sans que personne osast s'attaquer à luy, ny à sa troupe, de sorte qu'il continua longtemps son infame métier, jusqu'à ce que Thesee l'ayant enfin attrapé, en

défit le Monde , & le mit à mort, puis ayant fait mettre son Cadavre par quartiers, il le fit jeter du haut de ces Roches dans la Mer ; mais ce Prince ayant conçu quelque temps après du regret de cette cruauté exercée sur le Cadavre de ce Malheureux, qui avoit eu l'honneur d'estre son Parent assez proche , il prit résolution d'expier cette action un peu barbare , & d'appaiser les Manes de ce Brigand , en ordonnant la Célébration des Jeux Isthmiens à son honneur. Mais l'opinion la mieux reçue touchant leur établissement , est celle qui le raporte à Sisiphe, Fils d'Eble , assez renommé dans la Fable , par la Roche qu'il roule dans les Enfers , pour punition

Y ij

d'avoir découvert à Alope les Amours de sa Fille Echine avec Jupiter. Ce Sisyphé donc qu'on fait Roy de Corinthe, se promenant un jour au bord de la Mer, appercent sur le Rivage le Cadavre de son Neveu Melicerte, qu'un Dauphin qui l'avoit apporté sur son dos venoit d'y poser, l'ayant trouvé flotant sur les Ondes, au fond desquelles ce malheureux jeune Homme s'estoit précipité avec sa Mere Ino, fuyant tous deux la fureur de son Pere Athamas, Roy de Thèbes, devenu enragé par un effet de la jalousie de Junon. Sisyphé, non content d'avoir fait rendre les derniers devoirs au Corps de son Neveu avec toute la pompe possible, voulut encore perpé-

tuer la mémoire de son Deuil dans les siècles à venir, établissant pour cet effet au nom de Mélicerte, des Jeux publics sur le même Rivage où il avoit trouvé ses tristes Reliques. Il voulut que ces Jeux fussent célébrés de cinq ans en cinq ans, comme ceux d'Olympe, avec les mêmes Exercices, ordonnant des Couronnes de Pin pour la récompense des Vainqueurs, dont les Historiens ne donnent point d'autre raison, sinon l'affinité qu'ils disent qu'à cet Arbre avec la Mer. *Statutum est ut pinus coronarentur, ob affinitatem plantæ cum mari. Mytholon. l. 5. c. 4.* Au reste il ne faut point passer sous silence, l'honneur que l'on rendoit à ceux qui s'estoient le plus

signalez dans ces lieux. Ces honneurs estoient si grands , qu'à leur retour dans leur Patrie, leurs Concitoyens alloient fort loin au devant d'eux , les portoient sur leurs épaules dans des Chaises magnifiques l'espace de plusieurs lieues , n'estimant pas que les Bestes de service fussent dignes de leur rendre cet office , ny que la terre le fust non plus de porter de si braves Champions ; & par un avantage pareil à ceux d'Olympe , ils leur dressoient un Pont qui donnoit du bord du Fossé sur le Parapet des Murailles de la Ville , pour les y introduire en triomphe, leur faisant ensuite dresser des Statuës & des Colomnes dans les Places publiques, où leurs noms & leurs

éloges estoient gravez sur le Marbre , & sur le Bronze.

Ces lieux qui dans leur commencement furent consacrez , comme nous avons dit , à la mémoire de Melicerte , continuèrent à la vérité d'estre celebrez à son honneur , mais sous une autre qualité , & sous un autre nom , parce qu'on s'imagina que dans le temps de son naufrage , Neptune à la priere de Vénus , l'avoit métamorphosé en un Triton ou Dieu Marin , & qu'il luy avoit changé son ancien nom de Melicerte en celui de Palémon , comme il avoit fait à l'égard d'Ino , qu'il avoit métamorphosée en Nereïde sous le nom de Leucothée , en estant prié par la mesme Déesse. C'est ce

que raconte Ovide dans le 4. L.
de ses Métamorphoses.

Outre ces quatre principaux
Jeux qui se celebroident dans la
Grece, j'en pourrois encore citer
quantité d'autres, où les Cou-
ronnes faisoient pareillement les
récompenses des Vainqueurs,
comme les Junoniques établis à
Sicyone Ville du Péloponèse, par
la Reyne Hyppodamie à l'hon-
neur de Junon, pour action de
graces de son Mariage avec Pé-
lops, Fils de Tantale, où les
Filles, dit Pausanias en ses Elia-
ques, s'exerçoient à la Course,
les cheveux épars, & l'épaule
droite nue, & celles qui empor-
toient le Prix, estoient couron-
nées d'Olivier; les Platéens que
l'on célébroit à Platée, Ville de
b

la Beoce, en mémoire de la Victoire obtenüe sur Mardonius, Lieutenant de Xerxés, où les Champions couroient armez de toutes Pieces, & les Victorieux estoient récompensez d'une Couronne d'or; les Panathénées, établis à Athènes à l'honneur de Minerve; les Chersonites, instituez en considération de Miltiade, par ceux de Chersonese; les Leontiniens, à Leonce Ville de Sicile, en mémoire d'Hercule; les Heracléens, Iolaciens, Diocléens, Marathonien, Déliens, Héréens, Nazamoniens, & quantité de semblables; dans tous lesquels on donnoit autant de diverses Couronnes que les exercices en estoient diférens.

Les Couronnes Nuptiales, qui
Q. d'Octobre 1683. Z

266 Extraordinaire

comprennent toutes celles que l'on mettoit sur la teste des nouveaux Mariez le jour de leurs Epousailles, sont d'un usage aussi ancien, que fréquent parmy toutes sortes de Nations un peu policées. Les Hébreux usoient de cette cérémonie en pareilles rencontres. Il est facile d'en tirer la preuve de quantité de lieux des saintes Lettres, trois ou quatre suffiront pour appuyer cette vérité. Je tire le premier du 62. Chapitre du Prophete Isaye, où cet Organe du S. Esprit dit, parlant de luy-mesme, Que le Seigneur l'a revêtu de la Robe de justice, comme l'Epoux est orné de sa Couronne. *Indumento justitiæ circumdedit me, quasi Sponsum decoratum coronâ.* Je prens le

Second du Livre des Cantiques,
où l'Epoux sacré appellant à soy
celle qui luy estoit destinée pour
Epouse, & l'invitant amoureuse-
ment de venir du Liban en la
sainte Cité de Sion, pour y ce-
lebrer leur divin Mariage, il luy
dit expressement qu'elle sera cou-
ronnée; *Veni de Libano sponsa
mea, veni coronaberis. Cantic. 4.*
Et enfin, j'emprunte le troisiéme
du mesme Livre des Cantiques,
où le mesme Epoux invite toutes
les Dames de Jérusalem, à venir
admirer l'auguste majesté de la
Couronne nuptiale dont sa Mere
avoit orné sa teste en cette heu-
reuse journée. *Egredimini, &
videte Filia Sion Regem Salomonem
in diademate quo coronavit eam
Mater sua in die de sponsationis illius.*

Et in die latitix cordis ejus. Ce dernier passage fait voir que chez les Juifs, aussi bien que chez les autres Nations, c'estoit l'office des Meres de mettre de leurs propres mains les Couronnes nuptiales sur la teste de leurs Enfans, le jour de leur Mariage; car pour les autres Peuples, cela se prouve assez par le témoignage d'Euripide, qui dans la Tragédie qu'il intitule l'Aulide, fait dire à Achille par Clitèmnestre qui luy vouloit donner sa Fille pour Femme, qu'elle la luy amenoit couronnée.

Le mesme Euripide dans sa Troade, fait dire par Cassandre Fille de Priam, à sa Mere Hécube, lors qu'on la maria avec Choroëbus, Prince Troyen,

qu'elle la prie de coulonner la
pudeur d'une Couronne de vic-
toire. Le Poëte veut faire enten-
dre par ce terme, une des raisons
pour lesquelles les Filles estoient
couronnées le jour qu'elles de-
voient prendre un Marv, en ce
que cette Couronne estoit, ou
une récompense de leur chasteté
gardée jusqu'a lors (ce qui con-
vient également aux jeunes
Hommes, suivant la pensée de
Saint Chrysostome, qui dit que
l'Epoux & l'Epouse estoient cou-
ronnez de son temps par leurs
Parens, & conduits comme des
Victorieux par les Ruës de la
Ville; *Quia turpis atque illicita
libidinis victores jam jam inde fo-
rent* ● ou bien c'estoit une mar-
que que les Epouses ont droit de

Z iij

regner avec leurs Epoux dans leur domestique ; ou enfin , c'estoit pour témoigner qu'ayant gagné le cœur de leurs Epoux, elles ont acquis une espece d'autorité sur eux par leur beausé, & leur bonne grace , dont la Couronne est le veritable symbole.

Mais pour revenir aux Hébreux, outre les Passages de l'Ecriture Sainte, qui prouvent l'usage des Couronnes Nuptiales parmy eux, on peut encore confirmer cet usage par l'autorité de leurs Rabins , dont les uns nous apprennent que le jour que le Patriarche Joseph épousa Azéneth, Fille de Putiphar, Grand Prestre & Prince d'Héliopolis, le Roy Pharaon leur mit à cha-

Un une Couronne d'or sur la
tête, ce qu'apparemment les
Chefs de Famille firent depuis à
l'exemple de ce grand Patriar-
che, à l'égard de leurs Enfans,
D'autres confirmant ce que nous
avons dit de Salomon, disent que
ce sage Monarque fut couronné
par sa Mere Betsabée, le jour
qu'il épousa la Fille du Roy d'E-
gypte, que les uns appellent Va-
phre, & les autres Susanne, pour
l'amour de laquelle ils veulent
que ce Prince ait composé le
Cantique des Cantiques; ce que
Betsabée ne fit pas, disent ces
Rabins, à cause que son Fils es-
toit Roy, puis qu'en cette qua-
lité il avoit déjà esté couronné
par son Pere, qui avoit voulu
que la cérémonie de son Cou-

Z iij

ronnement se fist avant sa mort; mais elle le couronna seulement pour lors comme Epoux, comme le marque le Passage du Cantique que nous avons allegué.

Les Grecs avoient aussi l'usage des Couronnes dans leurs Mariages; comme il se justifie par ce que nous avons rapporté d'Iphigénie & de Cassandre, & par le témoignage de Théocrite, qui parlant du mariage de Ménélaüs & d'Hélène, dit que non seulement ils le contracterent ayant chacun une Couronne de Fleurs sur la teste, mais qu'une troupe de Filles couronnées d'Hyacinthes chanterent en dansant autour du Lit des Mariez l'Epitalame de leurs Nôces. Hygin rapporte que la mesme Hélène

ayant reçu ordre de son Père de couronner celuy qu'elle se choisiroit pour Epoux parmy tant de jeunes Seigneurs qui la recherchoient, elle mit la Couronne sur la teste de Ménelaüs. De plus, Théopompe, & le mesme Hygin, écrivent qu'aux Nôces d'Eupolis Athénien, & célèbre Poëte Comique, outre que son Epouse & luy estoient couronnez, il y avoit encor un jeune Enfant qui les precedoit dans la pompe de leur Marche par la Ville d'Athenes, portant sur sa teste une Couronne composée de branches d'Epine, & de rameaux de Chesne garnis de Gland, & qui tenant entre ses mains un Panier plein de Pain, crioit en sa Langue, *J'ay fuy le*

274. *Extraordinaire*

mal, & trouvé le bien. D'autres veulent qu'il disoit, l'ay trouvé le bien & le mal.

Les Perles se couronnoient aussi dans le temps de leurs Epousailles. Les Historiens du grand Alexandre, disent que lors que ce Monarque épousa Statira, l'aînée des Filles de Darius, il fit en mesme temps épouser une centaine de Dames Persanes à un pareil nombre des principaux Seigneurs de sa Cour, qui parurent couronnez de Fleurs dans la cérémonie de leurs Epousailles, & dans le superbe Festin qui se fit en suite, où ils furent tous assis à une mesme Table, & sous un mesme Pavillon.

La mesme cérémonie estoit en pratique chez les Romains.

au moins à l'égard des Filles. La Couronne qu'ils mettoient d'ordinaire sur la teste de la nouvelle Mariée, estoit de Vervéne, Herbe dédiée à Vénus, entremêlée de quelques autres Herbes ou Fleurs; mais il est à remarquer qu'elle les devoit cueillir elle-mesme, & en former sa Guirlande de ses propres mains, car on eust pris pour un mauvais augure, si elle les eust achetées, ou fait cueillir par une autre main. *Nova nupta*, dit Festus, *corollam de Floribus, verbenis, herbisque à se lectis sub amiculo ferebat*. Toutefois Catulle veut qu'au lieu de Vervéne, elles les composassent de Marjolaine. Voyez son Epitalame des Nôces de Manlius & de Julie.

Ce Poëte veut sans doute faire allusion par cette Fleur à la Couronne du Dieu Hymen, qui selon les Anciens présidoient aux Mariages. Ils le représentoient d'ordinaire sous la forme d'un jeune Homme, portant sur sa teste une Couronne de Marjolaine, & tenant en sa main droite un Luth, ou un Flambeau allumé, & dans sa gauche un Voile de couleur rouge. Par cette parure ils vouloient marquer, la bonne odeur de la sagesse, en ce que ceux qui se marient ne font rien contre les Loix de l'honnesteté, ce qui estoit figuré par la Marjolaine, Plante d'une odeur tres-douce. Ils croyoient aussi marquer le mutuel accord qui doit s'établir entre les E

poux, par l'harmonie qui se rencontre entre les cordes d'un Luth quand il est bien monté ; l'affection ardente qui doit s'allumer entr'eux, dénotée par le Flambeau, & enfin la pudeur qu'ils doivent toujours garder, même au plus fort de leurs plaisirs, & qui estoit spécifiée par le Voile & sa couleur.

Enfin il n'est guère de Nations où la coutume de couronner les nouveaux Mariez n'ait esté en usage, soit que la Couronne leur ait paru un mystérieux Symbole d'amour, soit qu'on ait voulu marquer par les Fleurs le peu de durée des Fleurs des Nôces, qui se fanent aussitost, & ne laissent souvent apres elles que des feuilles seches, des Epines tres-pi-

quantes, & des Fruits amers.

Au reste, ces Fleurs dont on composoit anciennement les Couronnes Nuptiales, n'estoient pas de la mesme espece dans toutes sortes de Païs; car il y avoit des Peuples où l'on composoit ces Couronnes de Vervéné, de Roses, ou de Marjolaine; il y en avoit d'autres, où l'on les faisoit d'Asperges, de Menthe, de Thim, de Cresson, de Lothe, de Myrthe, ou de feuilles de Figuier. On faisoit entrer dans quelques autres la Violette blanche, le Serpolet, le Lys sauvage, la Valeriane, le Narcisse, le grand Trifolium, le Lys rouge & blanc, le Mélilot, l'Hbyacinthe, le Jasmin, l'Amarante, & le Saffran. Et enfin il s'en est

trouvé qu'ils faisoient de toutes sortes de Légumes, & mesme de Fruits, comme de Dattes, de Figues, & d'Olives.

On n'a pas entièrement aboli l'usage de ces Couronnes, car il subsiste encore parmi la plûpart des Peuples de l'Europe, où l'on peut dire que si l'on n'y couronne pas par tout les Epousées (ce qui ne s'observe qu'à l'égard des Filles) de Plantes & de Fleurs, comme autrefois, au moins les y couronne-t-on en bien des lieux de Myrthe, de Romarin, & d'autres choses semblables. Cela se fait pour les Païssannes & les Personnes populaires; & pour les Riches, & les Filles de qualité, on sçait qu'on leur met pour Couronnes au der-

rière de la teste, des Chaînetes d'or, des Filets de Perles, & des Roses de Diamans. C'est un usage ordinaire non seulement en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, & dans les Royaumes du Nord, mais encor jusques dans la Moscovie, où, selon le raport d'Olearius dans ses Voyages de Moscovie & de Perse, L. 3. les nouvelles Mariées, pour peu qu'elles soient riches, portent sur la tête au jour de leurs Nôces une Couronne de feuilles d'or ou d'argent doré, batu fort mince, & qui est doublée par dedans d'une Etofe de soye. Outre cette Couronne, quand le Prestre fait la cérémonie de leur Mariage, il leur en donne encore une autre, & à leur Epoux

ussi. Elle est composée de branches & de feuilles de Rhuë, & il la leur met sur la teste, s'ils n'ont point encor esté mariez l'un & l'autre, ou bien il la leur fait descendre sur les epaules, si c'est un Veuf, ou une Veuve, leur disant ces paroles si souvent répétées dans la Genèse, *Crescite, & multiplicamini, & replete terram*.

Enfin je ne scaurois mieux terminer cette legere description des Couronnes nuptiales, que par un trait de l'histoire de nostre France, qui n'est pas hors de propos en cette matiere. Je l'emprunte du Sieur du Chesne, dans la premiere Partie des Antiquitez de ce Royaume, & du Sieur Charon en son histoire

2. d'Octobre 1683. Aa

Universelle. Ces deux Auteurs rapportent que Charles de Charolois , Duc de Bourgogne , ayant assiégué Beauvais en Picardie l'an 1472. les Habitans , & particulièrement les Femmes , soutinrent le Siege avec tant de vigueur & de courage , que ce Prince , apres y avoir perdu la meilleure partie de son Armée , fut contraint de le lever , & de se retirer ailleurs avec le peu qui luy restoit de monde. Le Roy Louis XI. à qui la conservation de cette Place estoit pour lors de grande importance , sceut si bon gré à ces braves Citoyens , que pour reconnoistre leur fidelité & leur valeur , il leur accorda plusieurs Privilèges. Entr'autres , il exempta les hommes du Ban,

& Arriere-Ban, & leur donna pouvoir de tenir des Fiefs sans rien financer à la Couronne. Et pour les Femmes & les Filles, parce qu'elles avoient en cette occasion donné des preuves d'une valeur toute singuliere, & beaucoup au dessus de ce que pouvoit promettre la délicatesse de leur Sexe, il voulut qu'elles eussent le pas d'honneur devant les Hommes, ordonnant qu'elles les précéderoient à la Procession generale qui se fait tous les ans en leur Ville, au jour de Sainte Agadrême Patrone du Lieu, qu'elles iroient les premieres à l'Offrande, & que lors qu'elles se marieroient, elles porteroient des Couronnes à la Royale sur leur têtes, comme autant de

Aa ij

petites Reynes, & s'habilleroient avec toute la pompe & l'ajustement qu'elles jugeroient à propos. *Grace assez rare pour lors, dit du Chesne, & liberté peu commune, sous un Roy de l'humeur & de l'épargne de Louïs XI.*

La troisième espece de Couronnes, que j'appelle Populaires, contient toutes celles qui estoient en usage dans les Festins des Anciens. Comme je croy que personne ne doute de cet usage, je croy aussi qu'il seroit inutile d'apporter icy toutes les autoritez sur lesquelles j'en pourrois établir fortement la preuve. Ainsi les suprimant toutes, & posant cet usage pour certain, il ne me reste qu'à examiner de quelle matiere estoient compo-

sées ces Couronnes conjugales, s'il est permis d'user de ce terme. Je trouve qu'on n'employoit pas par tout les mesmes choses pour les faire ; car entre les Conviez anciennement, les uns se couronnoient de Lierre, soit pour faire honneur à Bacchus, à qui cet Arbre estoit dedié, & duquel, selon Denis en sa Cosmographie Grecque, ceux qui estoient initiatez au Ministère de ce Dieu, ou consacrez à ses Orgies, devoient estre perpétuellement couronnez, comme le portoit expressement la Loy des Sacrifices.

*Concita agunt, ut Lex Baccho sacra
tempora ramis,*

*Devincta nigris hedera, ac pallente
corymbo, &c.*

Ce qui fait, dit Plin^e Livre 16.

Chapitre 34. qu'Aléxandre le Grand s'estant fait enrôller dans la Confrairie de Bacchus, voulut à son retour des Indes, paroistre luy & toute son Armée portant des Couronnes de Lierre sur la teste, pour faire voir par cette parûre qu'ils n'estoient pas moins bons Bûveurs, que braves Soldats; soit, dit le Medecin Philonidés, afin de reprimer les fumées du Vin, parce que le Lierre estant restringent, & réfrigératif de sa nature, on luy attribuoit la vertu spécifique d'appaiser les furieux mouvemens de cette liqueur; propriété que l'on attribué pareillement au Myrthe, & au Laurier, dont quelques autres se couronnoient pour la mesme fin.

Il y en avoit d'autres qui se mettoient sur la teste des Couronnes de Fleurs, & de Plantes chaudes, pour dilater les pores par leur chaleur, ouvrir les conduits du cerveau, & donner par ce moyen une voye aux fumées du Vin pour se dissiper plus facilement, sans donner trop à la teste, & se saisir de l'origine des nerfs. Ils se servoient pour cela de Feuilles & de Branches de Fenouil, d'Anis, de Menthe, & semblables Herbes. Les autres au contraire, faisoient leurs Couronnes de Fleurs, ou de Feuilles de Plantes modérément froides, comme de Violettes, d'Amandier, de Vigne, de Laituës, &c. dont la frigidité repoussant les vapeurs du Vin, les empêchoient

de gagner le cerveau. Quelques autres se couronnoient de Mélilot, de Troefne, ou de Saffran, comme ayant une certaine vertu confortative qui garde de s'enivrer, ou d'estre incommodé par les fumées, que l'excès du Vin envoye à la teste. C'est la propriété que du Bartas attribue à ce dernier, quand il dit,

*Si dans ta chaude teste
L'immodéré Bacchus émeut quelque
tempeste,*

*Ceins ton front de Saffran fraîche-
ment amassé,
Et tu verras bientôt les orages
passés.*

Mais enfin il faut dire, que de routes les Plantes & les Fleurs dont on se couronnoit dans les Banquets, il n'y en avoit point qui

qui fust plus en estime , ny plus en usage que la Rose , soit parce qu'elle a la propriété de rafraîchir le cerveau , & d'appaiser la douleur de teste , selon Athenée l. 5. soit à cause qu'elle est Amie des Conviéz , estant prise ordinairement pour le symbole de la Paix & du Silence , & signifiant qu'il faut garder le secret pour ce qui se dit entre Amis durant la bonne chere. C'est pour cela que les Poëtes disent , que Cupidon avoit autrefois consacré cette sorte de Fleur à Harpocrate , le Dieu du Silence , afin qu'il apprist par elle à taire les larcins amoureux de Vénus sa Mere , avec le Dieu des Batailles ; & c'est encore pour la même raison que tous les Conviéz en portoient

Q. d'Octobre 1683. Bb

non seulement chacun une Cour-
 tonne sur leur teste, mais qu'ils
 en avoient encore une plus gran-
 de suspenduë au plancher sur le
 milieu de leur Table, afin qu'elle
 servist de signal à toute la Com-
 pagnie, pour ne rien dire hors le
 repas de tout ce qui s'y pourroit
 passer de licentieux. C'est ce
 qu'un Poëte Latin a ce semble
 assez ingénieusement exprimé
 dans ces quatre Vers.

*Est Rosa flos veneris, cujus quò facta
 latrent,*

*Harpocrati matris dona dicavis
 Amor.*

*Inde Rosam mensis hospes suspendit,
 amicis,*

*Conviva ut sub ea dicta tacere
 sciant.*

L'on dit que cette coutume

s'observe encore dans la Saxe, &c dans quelques autres Contrées d'Allemagne, où la mode est de mettre dans la plûpart des Hôtelleries, au dessus de la Table où l'on fait manger les Hostes en commun, une Couronne de Roses fraîches ou seches selon la Saison, apparemment dans la même veüe. Je croy que c'est aussi ce qui a donné lieu au Proverbe, *le vous du cecy sous la Rose*, c'est à dire, sous l'obligation du secret.

Quoy qu'il en soit de la préférence de cette dernière Fleur à toutes les autres, dans l'usage des Couronnes pour les Banquets, il est constant, selon Philoxene, qu'il ne s'en faisoit point anciennement, pour peu qu'il

B b ij

fust confidérable , où tous les Conviez ne fussent obligez de paroistre avec la Couronne sur la teste ; ce qui se faisoit , dit cet Auteur , en témoignage d'union , de paix, & d'allegresse. Il n'y avoit que les Hebreux qui se distinguassent dans ces occasions , en ce que , où par tout ailleurs tous ceux du Festin estoient couronnez , il n'y avoit chez eux que le Symposiarque , ou le Roy du Banquet qui le fust. C'est l'opinion de plusieurs Rabbins , fondée sur ce passage du 32. Chapitre de l'Ecclesiastique. *Rectorem te posuerunt , noli extolli , esto in illis quasi unus ex illis , curam illorum habe , & sic confide , & omni curâ tuâ explicitâ recumbe , ut lateris propter illos , & ornamentum gratia*

accipias coronam, &c. Par ces paroles, *Rectorem se posuerunt*, ils veulent que cela s'entende de la Supériorité, ou Maîtrise du Banquet, où il se trouve plusieurs Conviez; & de fait il paroist assez tant par ce qui précède, que par ce qui suit ces paroles, qu'elles doivent s'entendre de cette manière, outre que la coutume, selon eux, estoit chez les Juifs d'élire toujours dans ces sortes d'occasions quelque Personnage de remarque qui y présidast, & qui fust comme le Chef, & le Roy de l'Assemblée, à peu près comme il y en avoit un dans le Festin des Saturnales chez les Romains, & comme nous en avons encore dans les nostres au temps de la Feste des Roys. Or

Bb iij

ces Rabins prétendent qu'il n'y avoit que celuy-là seul qui portast la Couronne sur la teste dans le temps du Banquet, pour marque de l'autorité qu'il y avoit, & qui consistoit à prescrire & donner des loix aux Conviez, tant pour le boire, que pour le manger, & pour tout ce qui les pouvoit exciter à faire bonne chere; ce qui luy donnoit la qualité de Roy du Festin, & qui faisoit appeller son Office le Gouvernement ou le Royaume de la Table, comme le qualifie le Poëte Lyrique.

Et Regnavini sortiere talis.

Parmy donc toutes les Nations, où l'on avoit l'usage des Couronnes dans les Banquets, à l'exception des seuls Hebreux,

tous les Conviez y assistoient couronnez , & non seulement les Conviez , mais encore tous les Officiers de Table. Les Vaisseaux & les Coupes estoient aussi couronnées. Pour les Officiers, Alexandre Napolitain l'assure ; & pour les autres, Athenée, Aristophane , Clement Alexandrin, Martial, Plaute, Pline, & quantité d'autres Auteurs , nous apprennent que les Anciens avoient coutume d'orner de Guirlandes les Vaisseaux , & les Coupes qui leur servoient à boire , & que dans les Festins solennels , l'usage estoit de se faire servir vers la fin du repas , trois Vases , ou Coupes plus grandes & plus riches que les autres. On les emplissoit de Vin , & les ayant cou-

B b iij

ronnées de diverses Fleurs, on en faisoit une espèce de libation aux Dieux, où l'on les vuidoit à leur honneur. La premiere de ces Coupes estoit consacrée à Mercure, la seconde aux Graces, & la troisième à Jupiter Sauveur. Virgile fait mention de cette Cerémonie dans le 1. de son *Entéide*.

La quatrième & dernière sorte des Couronnes, qui me reste à décrire, regarde les Couronnes qui estoient en usage dans les Obsèques des Défunts, tant celles dont on couronnoit leurs Corps, que celles dont on ornoit leurs Tombeaux. Aristophane, & Cicéron dans son Oraison pour Flaccus, témoignent que les Grecs avoient coutume de couronner leurs Morts dans la Ce-

MI 111

rémonie de leurs Funérailles, leur donnant à tous des Couronnes plus ou moins riches , à proportion de leur qualité & de leurs biens. C'est ainsi que l'Histoire Gréque nous apprend que l'on en usa à l'égard de Gorgias Leontin. Elle dit que ce célèbre Orateur de la Grèce étant mort à l'âge de cent seprans , un Héraut public ayant assigné le jour de ses Obsèques , quinze Garçons , & autant de Filles , en habit blanc , & couronnez de Fleurs, le portèrent sur leurs épaules, couché sur un Lit de parade , revestu d'une Robe précieuse , & couronné d'une riche Couronne d'or & de pierreries ; & qu'en cet équipage ils le promenèrent par toute la Ville , au son des In-

instrumens & des voix de plusieurs Musiciens , qui chantoient ses louanges , jusques au lieu où son Bûcher estoit dressé ; où l'ayant posé , ils le brûlèrent avec du bois de senteur , & des drogues aromatiques. Plutarque écrit que ceux de Syracuse en firent presque autant à Timoleon , un de leurs plus grands Capitaines, tous les principaux Citoyens ayant assisté à ses Funérailles , qui furent faites aux dépens du Public , revestus de Robes blanches, & couronnez de guirlandes de Fleurs ; & Fulgose témoigne la mesme chose des Sicyoniens pour Aratus leur Gouverneur , la meilleure partie du Peuple s'estant trouvée à ses Obsèques , portant pareillement des Couronnes de Fleurs

Sur la teste , & chantant des Vers
à la louange de cet illustre Dé-
funt , qu'ils avoient aussi couron-
né , & paré de ses plus riches ha-
bits. Pline l. 21. ch. 3. de son hi-
stoire , rapporte que par la Loy
des douze Tables il estoit ordon-
né chez les Romains , que ceux
qui avoient gagné quelque Cou-
ronne de leur vivant (ce qui s'en-
tend des Militaires) en seroient
couronnez dans leurs Obsèques,
& mesme tous leurs Parens qui
assisteroient à leur Convoy , *Ut*
ipsi mortuo , parentibusque ejus, dum
intus positus esset , forisve ferretur,
sine fraude Corona esset imposita. Ce
qui est confirmé par Tertullien,
par Alex. Napol. par Rosinus,
par Dempster , & autres.

Non seulement les Défunts &

ceux qui assistoient à leurs Funérailles, estoient couronnez, mais encorc leurs Mausolées estoient ornez de Couronnes, plus souvent de Fleurs que d'autre matiere, parce que les Anciens s'imaginoient que les ames des Morts avoient quelque sorte de soulagement d'en voir leurs cendres couronnées. De là vient qu'on dit, que dans la plûpart des Epitaphes qu'on faisoit à leur mémoire, on invitoit les Passans à mettre des Couronnes de Fleurs sur leurs Tombeaux.

Ciceron parle de cette coutume d'orner les Sépulcres de Guirlandes de Fleurs; quand il témoigne dans l'Oraison pour Flaccus, qu'on en avoit couronné celui de Catilina, *Catilina sepul-*

chrum floribus ornatum est. Juvenal dit que les Urnes qui renfermoient les cendres des Défunts, estoient couronnées de Crocus, ou de fleurs de Saffran,

Spirantesque Crocos, & in urna perpetuum Ver.

Petale dans l'Epître à Simalien, déclare que l'usage estoit de mettre des Couronnes de Roses sur les Cercueils, *Corollas mihi & rosas tanquam immaturo sepulchro mittit.* Et Virgile dans le 4. de son Eneïde, prouve encore évidemment l'usage de ces Couronnes Sepulcrales, lors que faisant la peinture du Mausolée en forme de Bucher, que Didon fit ériger dans Carthage, sous couleur d'apaiser les Manes de son défunt Mary Sichée, mais en effet dans

le dessein de s'y brûler elle-mesme, dans le desespoir de se voir lâchement abandonnée par Enée, il dit qu'entre autres ornemens, cette Princesse le fit entourer de quantité de Guirlandes & de Fesc tons de feuilles & de rameaux Funébres, c'est à dire de Cyprés, de Pin, d'If, de Sapin, & autres Arbres de cette nature, qu'on employoit en de telles occasions,

*At Regina Pyra penetrati in sede sub
auras*

*Erectâ ingenti, tædis atque ilice scetâ,
Intenditque locum fertis, & fronde co-
ronat*

Funereâ, &c.

Enfin Plutarque justifie la mesme coutume, quand il dit au sujet des Funérailles de Timoleon, dont on a déjà parlé, que rien n'é-

toit plus commun de son temps, que d'orner les Tombeaux avec des Couronnes d'Ache, herbe particulièrement destinée à cet office. D'où vient, continuë-t-il, le Proverbe si usité entre nous, lors que nous voyons une Personne ataquée d'une maladie périlleuse, de dire, que c'est un Malade qui n'a besoin d'autres chose que d'une prise d'Ache, pour le guerir de tous maux.

J'ajoutéray encore pour mieux prouver cet ancien usage de couronner les Tombeaux, deux excellens témoignages que me fournit Pierius dans le Livre 5. de ses hieroglyphes. Le premier est une Epitaphe, que cet Auteur dit estre gravée sur un vieux Monument de pierre à Ravenne, qui

fait voir qu'un Fils pour honorer la mémoire de son Pere, lègue aux Dixainiers du septième Collège des Fèvres, ou Ouvriers en Métal de la Ville de Ravenne, la somme de mille sesterces, à condition d'orner tous les ans son Tombeau avec des Couronnes de Roses, & d'y tenir table ouverte l'onzième jour de Juillet; & s'ils y manquent, que la Fondation sera transportée aux mêmes Ouvriers du huitième Collège, sous pareille charge. En voicy les termes, OB MEMORIAM PATRIS SUI, DEC. VII. COLLEGII FABR. M. R. HS. ω . N. LIBERALITATE DONAVIT. SUB HAC CONDITIONE UT QUOTANNIS ROSAS AD MONUMENTUM EJUS DEFERANT, ET IBI EPULENTUR DUNTAXAT IN V. ID. JUL. QUOD SI NEGLERIT, TUNC AD VII. EJUSD. COL. PERTINERE DEBE-

BIT , CONDITIO NE SUPRAD Le second est un autre Monument, qui se voit à l'Eglise de S. Benoist à Come, d'une certaine Valeriane, & d'Appius Valerian son Fils, par lequel il paroist qu'ensuite d'une donation par eux faite, ils ordonnent qu'à la diligence des Archers du Guet, on dresse des tables proche du lieu de leur Sépulture, pour y tenir un Festin public à leur mémoire une fois tous les ans au mois de Juiller, & qu'en mesme temps on mette sur leur Tombeau six Couronnées, trois de Myrthe, & trois de Roses. UT PER OFFIC. TESSERARIOR. QUOT-ANNIS LECTISTERNIUM PONATUR ET PARENTETUR, ITEM CORONÆ MYRT. TERNÆ, ET TEMPORE ROSÆ JULIO TERNÆ EIS PONANTUR.

Q. d'Octobre 1683. CC

Outre les Guirlandes de Fleurs, & les Couronnes de rameaux & d'herbes, dont on ornoit les Sépulchres des Défunts, on y en mettoit quelquefois de beaucoup plus précieuses, & de plus de durée, comme de bronze, de cuivre, & même d'or & d'argent, dont on couvroit les Urnes qui renfermoient les cendres des Personnes de la première qualité, & les Tombeaux des Morts illustres, comme des Roys & des Princes. De quantité d'exemples que j'en pourrois apporter, je n'en produiray qu'un assez illustre, pour suppléer à tous les autres. Je le prens de l'Histoire Grecque, qui m'apprend que Simandus Roy d'Egypte se fit ériger de son vivant un Mausolée, qui n'en

devoit rien à celuy de la Reyne de Carie, soit pour la magnificence de l'ouvrage, soit pour la richesse de la matiere. C'estoit un superbe Bastiment, où tout ce que l'Architecture a de grand estoit singulierement observé. Mais pour n'en dire que ce qui touche mon sujet, la mesme Histoire rapporte, qu'il estoit environné tout autour d'un cercle d'or en forme de Couronne, ayant trois cens soixante & cinq coudées de tour, sur une de hauteur, sur lequel cercle estoient partie gravez, partie figurez en relief, tous les jours de l'année, un sur chaque coudée, l'Orient, le Couchant, & les autres mouvemens du Soleil & des autres Planetes, avec tout le reste des

Cc ij

Signes Celestes qui estoient à la connoissance des Astrologues Egyptiens. Sur le haut de cette superbe Couronne estoit une grande Figure de mesme métal, qui représentoit la Justice sous la forme d'une Déesse, mais sans yeux & sans mains. Elle portoit sur son front un gros Saphir, où ce mot *Veritas* estoit gravé en caracteres Egyptiens, & elle avoit à ses pieds un grand nombre de Livres. Tout cela, dit-on, ne vouloit signifier autre chose sinon qu'un Prince qui est le Juge naturel & souverain de ses Sujets, doit rendre justice à tous, sans acception de personne, & sans en exiger d'autres présens, que ceux qui luy sont légitimement dûs; & que la Science ne doit pas

moins regner dans son esprit ; que la Vérité dans sa bouche.

Enfin apres les Couronnes Funébres , il ne me reste plus que de toucher encore , mais fort légèrement , quelques autres Couronnes dont l'usage estoit pour différentes sortes d'Etats , de Personnes , & de Conditions. De ce nombre sont celles que l'on donnoit aux Enfans , comme à Athènes , où Philostrate dans ses Hiéros dit , que quand les Enfans estoient parvenus à l'âge de trois ans , & de sept , on leur mettoit en présence de la Parenté assemblée pour cet effet , des Couronnes de Fleurs sur la teste ; ce qui se faisoit particulièrement dans les mois d'Avril , de May , & d'Octobre. Briffon *l. 2. de Regno Per-*

sico, rapporte la même chose des Perses & des Arabes, & tous les Auteurs qui parlent de ce Couronnement, disent que la raison de cette Cérémonie estoit, que les Enfans parvenus à cet âge de trois, ou plutôt de sept années, ayant essuyé toutes les infirmités, les hazards, & les foiblesses qui sont inséparables de leur condition dans ce temps de leur première enfance, & étant devenus plus forts & plus robustes, pour supporter plus facilement la suite des travaux de la vie, on les couronnoit comme de petits Vainqueurs, & les récompensant par cet ornement d'honneur, des marques qu'ils avoient déjà données de leur docilité & de leur soumission à répondre aux soins

du *Mercur*e Galant. xi

que leurs Parens avoient pris jusques alors de leur éducation, on les encourageoit à en donner encore de plus fortes pour l'avenir. C'est de cette Couronne enfantine dont le Sage veut sans doute parler. lors qu'il dit dans les conseils qu'il donne à son Fils, *Audi fili mi parentum monita, ut addatur gratia capiti tuo & torques collo tuo.* Proverb. 1. Où il est à remarquer, que selon la Version des Septante, il y a *Corona*, au lieu de *gratia*; qui est autant comme s'il disoit, au sentiment des Interprètes, *Mon Fils, soyez attentif aux bons enseignemens de vos Parens, afin que vous vous rendiez digne de recevoir la Couronne, & les autres ornemens que l'on donne aux Enfans bien nés, quand ils ont atteint l'âge où*

vous allez entrer. Ce passage fait voir que la coutume de couronner les Enfans estoit aussi bien en pratique parmy les Juifs, que chez les autres Nations. Ce qui fait contre Tertullien , qui a voulu tout-à-fait ôter l'usage des Couronnes à ce Peuple. Le contraire paroist formellement dans le Livre de la Sagesse , ch. 2. qui porte ces paroles , *Coronemus nos rosis, antequam marcescant.* Dans Ezechiel ch. 23. *Posuerunt armillas in manibus eorum, & Coronas speciosissimas in capitibus eorum.* Et dans le 4 ch. des Proverbes , où Salomon parlant à l'Homme sage , ou plustost à celuy qui a envie de le devenir , il l'assure que la Sagesse, quand il l'aura une fois acquise, luy fera acquerir la Couronne
que

que l'on avoit accoutumé de mettre sur la teste des Gens sages & scavans, comme une marque glorieuse de leur vertu, & un signe manifeste, qui devoit avertir tout le monde de leur porter honneur, & leur prêter secours dans tous leurs besoins, *Coronr inclyta proteger te.* C'est l'interprétation que Lyranus donne à ces paroles, disant que *Antiquitus dabatur Corona sapientibus, in signum quod ab aliis deberent honorari, & in periculis adjuvari.* La mesme chose paroist dans Ezechiel, ch. 24. où ce Prophete dit, que le Seigneur luy défendant de s'affliger dans la veüe des maux dont sa Justice avoit résolu de punir la Nation Juifve, il luy défend en mesme temps de quitter sa Couronne & ses Sou-

D d

liers ; ce qui se faisoit en signe de
détail & d'affliction , *Corona tua*
circumligata tibi sit, & calceamenta
tua erunt in pedibus tuis. Et il ajouta
que Dieu luy ordonne de faire
la mesme défense de sa part à ces
Peuples qu'il alloit chastier ; dé-
fense qui auroit esté fort inutile,
si les Juifs n'avoient pas eu l'usage
des Couronnes. Enfin je confir-
me cette vérité par un Auteur
de la mesme Nation , c'est Rabbi
Salomon , un des plus estimez de
ceux de sa Secte , qui rapporte
que lors que Moïse apres la sortie
d'Egypte eut dressé un Autel au
pied du Mont Sinai , & qu'il y
y eut immolé douze Veaux , au
nom des douze Tributs d'Israël,
pour cimenter par le sang de ces
Victimes l'alliance qu'il avoit plu

à Dieu de contracter avec les Hébreux, les plus considérables d'entre eux furent si joyeux de se voir par l'honneur de cette divine Alliance distinguez d'avec les Gentils ; que pour marque de leur joye, ils se firent aussi tost des Couronnes d'or, où estoit gravé le Nom de Dieu, & se les mirent sur la teste, avec résolution de ne les quitter jamais, à moins qu'ils ne fussent assez lâches pour contrevénir aux conditions de cette Alliance ; ce qu'ayant esté assez malheureux de faire peu de temps apres, adorant le Veau d'or ; Dieu irrité d'une telle perfidie, ordonna à Moïse de leur dire de sa part à chacun d'eux ces terribles paroles, *Depone ornamentum tuum, ut sciam quid faciant*

tibi ; Oste perfide, oste cet ornement qui arreste l'effet de mon courroux , afin que ne le voyant plus sur ta teste , ma Justice avise de quel châtiment elle punira ton impieté. Cela fut fait, dit l'Exode ch. 33. *Deposuerunt ergo filij Israël ornatum suum.* Quelques Interpretes veulent que le Prophete Jeremie faisoit allusion à cette déposition de Couronne , lors qu'il disoit , parlant au nom des memes Israélites affligez de toutes parts , & en toutes sortes de manieres , par les fieux de la Justice divine , telles ou semblables paroles , tirées du ch. 5. de ses Lamentations ,

Malheur, malheur à nous dont les iniquitez

A force d'irriter la colere céleste ,

Où enfin attiré la Vengeance funeste
Qui nous comble de maux & de cala-
mités !

Dans l'état déplorable où Dieu nous
abandonne ,

Nous n'osons plus porter ny Tresse, ny
Couronne ,

Et le luxe est banny de nos habillemens.
Nos plaisirs sont changez en mortelles
alarmes ,

Nos Concerts les plus doux en tristes
hurlemens ,

Et pour tout réconfort nous n'avons
que des larmes.

Les Poëtes , lors qu'ils com-
mençoient quelque Pièce con-
sidérable , avoient coutume
de se couronner de Rameaux
ou de Fleurs , soit qu'ils vou-
lussent par là s'exciter à mieux
faire , & se rendre plus dignes de

la gloire qu'ils espéroient de leur
Ouvrage, & qui leur estoit mar-
quée par cet ornement qui paroît
leur chef; soit qu'ils voulussent
invoquer & se rendre favorables
les Divinitez qu'ils s'imaginoient
présider à la Poësie, en se couron-
nant des Rameaux & des Plantes
qui leur estoient consacrées. Ce
qui estoit cause que les uns se
couronnoient de Laurier, en
l'honneur d'Apollon, les autres
d'Olivier, en faveur de Minerve,
& d'autres de Guirlandes de tou-
tes sortes de Fleurs, pour faire
honneur aux Muses.

Les Orateurs, les Médecins,
& les Peintres, n'en faisoient pas
moins, les uns & les autres pre-
nant plaisir à se faire voir en pu-
blic la Couronne sur la teste. En

R L C

quoy l'on peut dire qu'ils don-
noient par cet ornement plutoſt
une preuve manifeſte de leur va-
nité, pour ne pas dire folie, que
d'une marque de leur ſageſſe ou
de leur capacité.

Alexand. Napol. l. 1. c. 27. dit
que les Grecs, par une Cérémo-
nie de longtemps uſitée entr'eux,
couronnoient les Meſſagers, les
Couriers, & tous ceux qui leur
apportoient quelque bonne nou-
velle; & que lors que la choſe
regardoit le bien Public, tous les
Habitans de la Ville intéreſſée
prenoient auſſi des Couronnes, en
ſigne de joye & de réjouïſſance
commune. Tertullien dans ſon
Liv. de *Corona militis*, dit que les
Romains avoient coutume de
couronner leurs Eſclaves, lors

D d iij

qu'ils les afranchissoient de la servitude; comme s'ils eussent voulu que la Couronne qu'on mettoit sur la teste de ces Afranchis, fust l'heureux signal du recouvrement de leur liberté, ainsi qu'elle avoit esté le honteux symbole de leur servitude; puis que comme nous l'apprennent les Histoires Romaines, l'usage estoit en tous les lieux de la dépendance de cette République, lors qu'on faisoit les proclamations, les enchères & les vendues des choses vénales, comme de meubles, de dépouilles, d'Esclaves, & autre butin pris sur les Ennemis, d'appendre une Couronne au lieu où elles se devoient faire, ce qui estoit l'enseigne & l'ordinaire signal; pour y attirer les Mar-

chands. Et pour ne parler icy que des Esclaves, Tite Live dec. l. 9. de ses Annales, raconte qu'après la célèbre Victoire que Volturnius remporta sur les Samnites ; dans la distribution & la vente que l'on fit de leurs dépouilles, il y eut sept mille de ces Vaincus qui furent vendus au plus offrant & dernier encherisseur, *Ad septem millia sub Corona veniêre.*

La premiere des Enigmes du mois de Novembre, dont la Cramailiere estoit le Mot, a donné lieu aux Explications que vous allez lire.

I.

A H, tout-de-bon, Seigneur Merc-
 cure,
 Il fait bon en Hyver estre Divinité,
 Elle ne sent pas la froidure
 Comme la pauvre Humanité,
 Mais n'est-ce pas railler nostre triste mi-
 sere?
 Est-ce avoir la bonté d'un Dieu,
 Pendant que l'Aquilon gele nostre Hé-
 misphere,
 D'apporter une Cramailiere,
 Quand tout le monde crie au feu?

L'ABBE' DE VOGINY.

II.

Mercure est libéral autant qu'on le
 peut estre,
 Il le fait en tous lieux connoistre.
 Il nous a donné des Chénets
 Des plus riches, & des mieux faits
 Que personne ait vus de l'année,
 Pour servir à la Cheminée
 Dont il a fait aussi présent.
 De ses faveurs chacun se sent,

du Mercure Galant. 323

*Il donne aussi la Cramailere.
Ce Dieu ne peut jamais mieux faire,
Si ce n'est qu'y prenant plaisir,
Sa libéralité quelque jour ne l'excite
A donner encor la Marmite,
Et de quoy la faire bouillir.*

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

III.

D*Amon, tu vas te marier?
C'est à la fin ta destinée,
Toy que j'ay toujours veu crier
Contre les nœuds de l'Hymenée.
Il en faut toujours venir là,
On a beau dire, on a beau faire;
Et si quelqu'un peche en cela,
C'est à l'exemple de son Pere.
Je connois la Beauté qui t'a sçeu si bien
plaire.
Contente tes desirs, & ne difere pas;
Mais comme ton Mary, quand tu te ma-
riras,
Je veux aller chez toy pendre la Cra-
maillere.*

Le mesme.

IV.

UNc Cramailiere a fait bruit
Dés lors que j'ay cherché le Mot de vostre
Enigme.

J'ay crû que je pourrois sans crime
L'expliquer dans ce sens, on je suis mal
instruit.

N'est-il pas vray que sa forme est gro-
tesque,

Qu'elle a de la force en ses dents
Pour porter des fardeaux pesans,
Et que sa couleur est morefque?

Tout cela luy convient, selon mon sen-
timent;

Si je me suis trompé, j'attens le châti-
ment.

ALCIDOR.

V.

D'Où vient, mon cher Damon, que
ton esprit s'abaisse,

Pour déchirer à belles dents

Mon honneur, que ta langue affaisse

Par des coups qui sont trop pesans?

Tu dis d'une façon grotesque,

Qu'en voit mille defauts en moy,
Que je fais trop du quant-à-moy,
Et qu'une Cramaillere, avec son teint
moresque,
Brille plus que mon ame; & pour faire
sa cour,
Tu me fais passer chez les Femmes
Pour un Scélerat, que les flâmes
Deuroient avoir privé du jour.
Hélas! mon Cher, apprens que comme un
vaudeville,
Tes discours seront pris des Gens bien
entendus.
Quand tu souhaiterdis tes Ennemis
pendus,
Ce desir criminel seroit fort inutile.

Le même

VI.

LES Amateurs de bonne chere,
Leur en deust-il couster Médaille &
Médailhon,
Pour rajuster leur Mésentere,
Ont besoin de la Cramaillere.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

VII.

Mercure, à nostre Cheminée,
 Que vous avez si bien ornée
 Avec vos beaux Chénets,
 Des plus propres & des mieux faits,
 manquoit une Cramailere;
 Mais comme elle estoit nécessaire,
 Vous n'avez pas voulu ce mois
 La garder pour une autre fois.

L'EPINAY-BURET, de Vittré
 en Bretagne.

VIII.

Mercure, sans faire le fin,
 Si la Cramailere n'exprime
 Le sens de ta premiere Enigme,
 Je suis au bout de mon Latin.

LE MOINE, de Dormans.

IX.

Tel Cramailere, avec ses dents,
 Qui toujours se hausse & se baisse,
 Sans qu'aucun poids jamais l'affaisse,
 Est le portrait de bien des Gens
 Qui suivent la Fortune, & vont selon
 le temps.

LA TRANCHE, de Rouen.

X.

L' Autre jour nostre Cuisiniere
Attachoit à la Cramaillete
Un long & profond Chauderon;
Mais la Pluye en tombant dedans la
Poissonnere,
Fit que l'Eau surpassa le Vin,
Et gasta tout nostre Festin.

LE JEUNE TRADIRAM.

XI.

Pussions-nous vivre heureux, mon
aimable Bergere,
Tous deux sous mesme toit, tous deux en
mesme lieu;
De ses ailes l'Amour souffleroit nostre
fan,
Et ma Houlette alors pendroit pour Cra-
maillete.

Le Bergere du Village
de Montjallon.

XII.

Mercure, pour garnir sa belle Che-
minée,
Dont il nous fit présent au mois d'Avril
dernier,

328 Extraordinaire

*Y plaça dans Juillet un fort riche Lan-
dier,*

*En Septembre de la Fumée;
Il auroit bien mieux fait d'envoyer un
bon Fen*

*Caché dans l'Enigme premiere,
Sans envoyer la Cramailiere,
Qui ne nom peut servir que peu.*

CARRIERE, de Vitre
en Bretagne.

XIII.

M*ercure, en l'Enigme premiere
Vouloit cacher la Cramailiere;
Mais la vilaine, à toutes Gens
Elle montre ses noires dents.*

Le mesme.

XIV.

S*i j'avois un esprit penetrant, ou ré-
veur,*

*Si j'estois animé d'une vive lumiere,
Pent estre je pourrois de l'Enigme pre-
miere*

*Penétrer le secret, ou le Mot de l'Au-
teur.*



N'importe ; que je sois veritable , au
menteur ,

Le Cuisinier s'en sert ; ou bien la Cui-
sinier

Ne sçauroit s'en passer ; car c'est la Cra-
maillere

Qui suspend sous ces Vers les esprits du
Lecteur.

C. VERDELLE T.

X V.

LA Cramailere est nécessaire

Pour apprester un bon Repas ,

Quoy qu'elle ne paroisse pas

Comme le Crémacle son Frere.

L'AMY FIDELLE, du Pont
d'Avignon.

Ceux qui ont encore trouvé le vray
Mot de cette Enigme , sont Messieurs
de Chardon le cadet , de Rion en Au-
vergne ; Arnaud , Gentilhomme ser-
vant du Roy , à Senlis ; Charles ; Va-

Q. d'Octobre 1683. Ee

30 Extraordinaire

let de Chambre de Mademoiselle d'Orléans ; Treuillet ; Mesdemoiselles de Raviery en Bourgogne ; M. Cheutin, & son Dauphin ; La Dame de la Rue de la Verrerie ; C. B. Les Voyageurs de Chastency ; Le jeune Tircis ; L'Hermaphrodite ; Tamiriste, de la Rue de la Cerisaye ; L'Historien, de Concy ; Le Substitut du Cocher de M^e de Vermont ; Les Voyageuses d'Amber, proche Orléans ; Les Précieuses Ridicules de Soissons ; L'Héroïne, de Dormans ; La Bergère du Cloître Nostre-Dame ; La Cuisinière du Marais ; La belle Madelon, de Joinville.

Ces autres Madrigaux ont esté faits sur la Pluye, qui estoit le vray Mot de la seconde Enigme du mesme Mois.

31

I.

Lisez ce que l'*Almanach* dit,
Combien d'orages il prédit,
Il ne faut pas qu'on s'en ennuye.
Tous les nuages font crêver,
Et tant que durera la saison de l'*Hiver*,
Il ne manquera que de Pluie.

RAULT, de Rouen.

II.

JE vous trouve toujours la même,
J'ay beau vous dire, je vous aime,
Vous ne daignez pas m'écouter,
Et je me voy, *Philis*, sans cesse rebuter,
Comme si j'estois un infame.
Je brûle pour vos yeux d'une trop belle
flâme;
Mais ç'en est fait, n'en parlons plus.
Puis que tous mes discours sont vains &
superflus.
Je ne vous parleray, cruelle, de ma vie,
Que du beau temps, ou de la Pluie.

DIEREVILLE, du Ponslevésque

Ec ij

III.

L Es Héros des Siecles passez,
 Quand ils voyoient les Champs
 glacez,
 Interrompoient le cours de leur victoire..
 Ah que LOÜIS LE GRAND les a bien
 surpassez!
 Par ses fameux Exploits les leurs sont
 effacez,
 Nous le voyons ternir toute leur gloire..
 La Pluye & les broüillards, la neige &
 les frimats,
 Au milieu de l'Hyver n'arrestent point
 ses pas,
 En tout temps il porte les armes..
 Allez demander aux Flamans,
 Dont le Pais est en alarmes,
 Si dans ce que je dis, je mens.
 Le mesme.

IV.

J E ne me prens point à l'Hyver
 Des maux que je voy m'arriver..
 En beau temps, comme en temps de
 Pluye.

Depuis que j'ay donné mon cœur
A l'incomparable Sylvie,
J'ay toujours le mesme malheur.

Le mesme.

V.

Mercure, c'est chose inouïe,
Vous passerez pour un Sorcier,
De renfermer toute la Pluye
En une page de papier.

CARRIERE, de Vitre
en Bretagne.

VI.

Mercure, j'ay peu de lumière,
On je trouve une Cramaillete
Dans une Enigme de ce mois,
Elle manquoit encore à cette Cheminée
Que dans l'Eté dernier vous nous avez
donnée;
Mais je l'y veux placer, estant de vostre
choix.

Cependant je crains fort la fuye;
Ne soyez pas, Seigneur, assez malitieux
Pour m'en faire tomber tant-soit-peu
dans les yeux.

Daignez donc arrêter la chute de la
 Pluye,
 Dont vous nous régalez, afin qu'en
 sûreté
 Je la place avec propreté.

SYLVIE.

VII.

Tout le monde se plaint de la saison
 humide,
 L'on n'entend que murmure auprès du
 Laboureur,
 La Pluye a fait jurer le triste Voyageur,
 Contraint de se servir de Guide,
 Tant les chemins sont détraquez.
 Cependant vous le provoquez,
 En donnant encor de la pluye
 Dont un chacun par son s'ennuye,
 Mercure, à vous donner des coups.
 Croyez-vous que l'on ait, quand on est
 en voyage,
 Des aîles aux pieds comme vous
 Prayement, l'on tient encor bien un autre
 langage,
 Vous pouvez vous fâcher.

*Ceux qui sont bien mouillés, vendront-ils
pardonner?*

GYGES.

VIII.

LA Pluie est nécessaire en diverses
saisons;

*Mais à présent que nos Maisons
Se sentent encor de la gresle,
Mercure, Messager des Dieux,
Prends ton essor à tire d'aile,
Porte ta pluie en d'autres lieux.*

DE LA TRONCHE, de Rouen,

IX.

Jupiter, le Maître du Foudre,
Fort aisément se pût résoudre
D'aimer la belle Danaë,
Si-tost qu'il eut vu que ses charmes
Forçoient tous les Mortels à lui rendre
les armes;

*Mais il se crût infortuné,
Et son ame parut surprise,
Quand il vit que son Père Acrise
La vouloit enfermer dans une Tour d'airain.*

336 Extraordinaire

Ce fut lors que ce Souverain
Fut contraint d'employer la ruse & l'ar-
tifice,

Pour approcher cette Beauté;
Et comme en ce mestier il n'estoit pas
Novice,

Le moyen le plus seur, fut bientost in-
venté;

Ce Dieu s'estant changé, descend comme
une Pluye,

Qui paroissoit aux yeux ainsi que gouttes
d'or;

Imperceptiblement sur la Belle il s'ap-
puye,

Puis vers les Cieux il reprend son effort;

C'est cette Pluye & brillante & fé-
conde,

Qui fit voir Persée au monde.

ALCIDORE

X.

Voir tomber de la Pluye au milieu
de l'Hyver,

Est une chose assez commune.

On la trouve en ce temps ténébreux &
importune,

du Mercure Galant. 337

Et l'on fuit aussitost qu'on la voit arriver.

Mais la vostre, Galant Mercure;

Se fait toujours chercher avec empressement;

Elle tombe si doucement,

Qu'on n'en reçoit aucune injure.

Le mesme.

XI.

*S*ouvent on veut la Pluye, & toujours
on la fait;

*Quand elle nous attrape, elle fait marcher
vîte;*

*Selon qu'on a du temps, quelquefois on
l'évite;*

*Rarement elle vient, sans faire quelque
bruit.*



*Elle cause du mal de mesme que du
bien,*

Elle est absolument utile & nécessaire,

*Elle déplaist aux uns, & peut aux autres
plaire;*

*Sans la Pluye en effet, les Fruits ne se-
roient rien.*

Q. d'Octobre 1683.

Ff



Elle tombe la nuit aussi bien que le jour.

*Il est vray que pour elle on fait de la
dépense;*

*Mais peut-on se passer longtemps de sa
présence?*

*Non, l'on fait tres-souvent des vœux pour
son retour.*

LA JOLY-BOUQUINET
du-Hoc.

XII.

A Greable Courrier, l'entretien du
beau monde,

*Vous marcherez toujours, malgré les
Envieux;*

*Vous serez regretté plus qu'eux,
Après avoir couru sur la terre & sur
l'onde.*

*Je ne peux m'empescher de leur donner
des coups.*

*N'ont-ils pas voulu qu'on vous fuyé?
Mais en vain; leurs efforts, tempeste,
grefle, ou Pluye,*

*Rien ne pourra jamais me séparer de
vous.*

HERMOPHILE, du Chef
de Caux.

XIII.

IL n'est plus de beaux jours pour moy,
Un mot empoisonné m'a mis dans la dis-
grace,

Montrant que la faveur n'est qu'un vent
qui se passe,

Et qu'heureux est qui n'est qu'à soy.

Au déclin de mes ans, cruelle destinée!

Perdray-je pour jamais tout espoir de
retour?

Quand la Pluye entreprend la fin de la
journée,

Helas! hélas! ç'en est pour le reste du
jour.

L'Exilée de la Ville Françoisé.

XIV.

LA Pluye au temps présent seroit par
tout prisee,

Et toutefois chacun tâche de l'éviter.

Ff ij

340 Extraordinaire

La plus obscure Enigme au Public ex-
posée,
A la force des Eaux ne sçauroit ré-
sister.

L'AMY FIDELLE, du Pont
d'Avignon.

La mesme Enigme a esté expli-
quée par M' du Valmort ; par la
Dame de la Rue Michel le Comte, &
par le Coq du Clocher S. Severin, &
les Associez de la Place aux Chats de
la Rue S. Honoré.

Voicy trois Madrigaux sur les
deux Enigmes.

I.

C'Est donc pour mieux jeter nostre
ame à la torture,
Qu'on nous assura l'autre mois
Que pour une Enigme, Mercure
N'emploiroit plus le mesme Mot deux
fois.



*Ce que je vois icy, ne me fait que trop
croire*

*Que ce Dieu délicat ayant en plusieurs
lieux*

*Offert la Cramailere & la Pluye à nos
yeux,*

*A manqué de parole, & non pas de mé-
moire.*

GRAMMONT, de Richelieu,

II.

LE Présent ne nous peut déplaire,
Que *Mercur*e a fait de nouveau;

Il nous donne une Cramailere.

Tout de cette Moresque est beau.

Elle est claire, nette, sans suye,

Et bien qu'il l'ait mise à la Pluye,

Elle craint peu de se mouiller,

Et moins encor de se souiller.

LA BELLE NOURRITURE,

III.

L'Autre jour venant d'assez loin,

Mes Habits tous trempés, auroient eu
grand besoin

342 Extraordinaire

D'estre exposez au feu dessus la Grammaillere.

Comme si l'on m'avoit jetté dans la Riviere,

Ma foy, j'estois mouillé, comme on dit, jusqu'aux os;

Et pour tout réconfort, Mercure

M'envoie, étrange procédure!

De la Pluye encor sur le dos.

GYGES.

J'ajoute les noms de ceux qui ont trouvé le sens de l'une & de l'autre.

Messieurs Souville, D'Econpance, Dandelle & Revers, de la Meignan-ne en Anjou; Feré; Gillain; Sauvage, Prestres; Fredele, Avocat, tous de Nostre-Dame de Caën; & le Voyageur à l'Anagramme, Server lilia bello, de Châlons; Le Chevalier Guyot d'Amfreville; Gabin de Frenay; Le Chevalier de Montans;

*Charl. Thevenon, de la Rue des Ro-
siers; Baco Tetard; F. des Portes;
Ponier; Leüon, du Comté Païo; Du
Clos, Chantre de l'Eglise d'Amiens;
& Damiens de Becourt, de la mesme
Ville; Colas; Du Turc, dit Castor;
Petit de Grand' Maison, de Chasteau-
Thierry; De Senonville, d'Abbeville,
de la Rue S. Gilles; Ang. Nïares;
La Claire Brune de la Porte, de Vitré
en Bretagne; Les Nymphes Bocca-
geres, des Pavillons du Marais du
Temple; L'Exilé du Parnasse;
L'Ingrat, du College de la Marche;
L'Amy trahy, du College de Beauvais.*

QUESTIONS A DECIDER.

I.

S'il est vray, selon une des Maximes
de l'Opéra nouveau d'*Amadis*,
qu'un peu d'amour cause moins de

344 *Ext. du Merc: Galant.*

peine, que l'embarras de défendre son
cœur.

I I.

Si la jalousie qui vient de l'amour,
est plus dangereuse dans ses effets, que
celle qui vient de l'ambition.

I I I.

Si boire du Vin sans Eau, & en suite
de l'Eau pure, fait le mesme effet pour
la santé, que de boire le Vin meslé avec
l'Eau.

I V.

On demande quelle est l'origine des
Jeux.

Je suis, Madame, vostre, &c.

A Paris ce 15. Janvier 1684.

Avis pour placer la Figure.

LA Planche marquée V. doit regarder la page 166.





